DÉCOUVERTE SUR LES PAS DE NAPOLÉON

L'ASTRE DU JOUR

Nul doute : le Pérou est l'un des plus beaux et surprenants pays d'Amérique du Sud. Son histoire, son héritage plurimillénaire, son patrimoine et ses richesses naturelles laissent un souvenir impérissable à ceux qui ont la chance de le découvrir. Le soleil, toujours présent, darde ses traits sur les cités oubliées, Machu Picchu en tête, fait danser leurs ombres sur le sol et guide les pas des trekkeurs lancés sur le chemin de l'Inca. Mieux vaut le respecter et lui manifester de la gratitude, au risque de réveiller son courroux. Lui, c'est Punchao («le jour»). Un dieu politique. Une entité à l'origine des pouvoirs des souverains incas et, donc, de la constitution au XVe siècle d'un État tentaculaire. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu ça dans l'Amérique précolombienne ! Face à une telle immensité, une telle organisation et tant de richesses, tant de questions sur cette ancienne civilisation…



JEAN-LUC BERTINI

VICTOR BATTAGGION
Rédacteur en chef adjoint chargé du *Spécial*

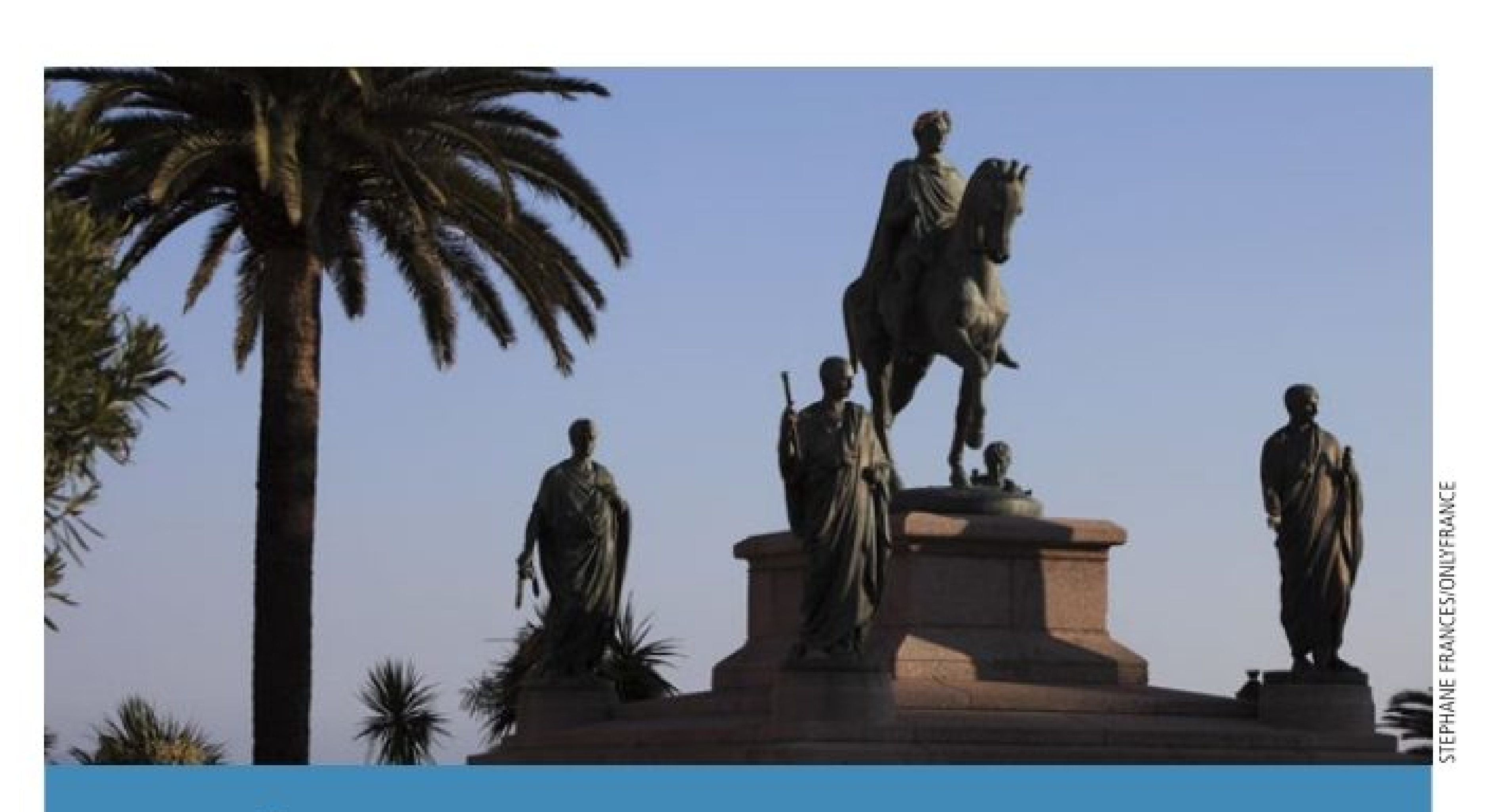
Par où commencer ? Par le début, toujours. Aux premiers temps glorieux où le mythe se mêle à l'Histoire, juste après le déluge, apparaît Manco Cápac. Tout droit sorti de la caverne de Tampu T'uqu, avec ses trois frères et quatre sœurs, tout d'abord aveuglé par la lumière de l'extérieur, il décide de partir à la recherche de terres fertiles pour s'y installer. La vallée de Cuzco ? Riche idée. Ainsi, il fonde la dynastie divine des Incas.

En trois générations, de souverain en souverain, et non sans difficultés, se forme ce vaste espace géopolitique. Trop vaste. Tout se craquelle en même temps, de toutes parts, au début du XVIe siècle. Des populations soumises se rebellent les unes après les autres. Des fléaux « invisibles » déciment les populations et tuent Huayna Cápac, l'Inca régnant. Sa succession déclenche une guerre civile entre ses fils Huáscar et Atahualpa. Rien ne va plus. Et, pendant qu'ils s'entre-tuent pour le pouvoir, arrivent des guerriers barbus « venus de la mer ». Les Espagnols. Des conquistadors dévorés par le lucre et avides de gloire, en quête de ces montagnes d'or et d'argent sur lesquelles ils fantasment tant. La chute allait être brutale. Et sanglante. ■

SOMMAIRE N° 54 JUILLET-AOÛT 2020

LES PILIERS DE L'EMPIRE

CHRONIQUE D'UNE FIN ANNONCÉE


STEPHANE FRANCES/ONLYFRANCE

DÉCOUVERTE

LES AUTEURS

CARMEN BERNAND Professeur émérite des universités, anthropologue et historienne, elle a consacré sa carrière à l'étude des peuples originaires des Amériques. Auteure de nombreux ouvrages et articles, dont *Histoire des peuples d'Amérique* (Fayard, 2019).

PIERRE BRANDA Membre de la Fondation Napoléon et auteur d'une dizaine de livres sur le Consulat et l'Empire, dont il s'intéresse notamment à l'aspect financier. Sa biographie de *Joséphine* est ressortie en poche en 2020 (« Tempus »). Il signe, dans ce numéro, le cahier Découverte sur les traces de l'Empereur.

AUDE GROS DE BELER Égyptologue et spécialiste de la Conquête. Elle a notamment édité, chez Actes Sud, le catalogue de l'exposition *L'Inca et le Conquistador*, organisée en 2015 au musée du Quai-Branly, à Paris.

BERNARD GRUNDBERG Professeur émérite à l'université de Reims, spécialiste de la Conquête et de l'Amérique coloniale. On lui doit, entre autres ouvrages, *L'Amérique espagnole : 1492-1700* (L'Harmattan, 2014).

CÉSAR ITIER Professeur de quechua à l'Inalco, il est l'auteur de nombreux travaux sur cette langue, sa littérature ancienne et sa tradition orale, ainsi que sur le vocabulaire des institutions politiques, sociales et religieuses incas. Il a signé l'ouvrage de référence *Les Incas* (Les Belles Lettres, 2008).

BERNARD LAVALLÉ Professeur émérite de la Sorbonne Nouvelle, il a publié une vingtaine de livres sur la Conquête, l'évangélisation, l'identité créole et l'esclavage en Amérique coloniale. Auteur de la première biographie en français de *Francisco Pizarro. Conquistador de l'extrême* (Payot, 2004).

PATRICE LECOQ Archéologue, maître de conférences HDR en archéologie des Andes à Paris I. Il a coécrit, avec Éric Taladoire, *Les Civilisations précolombiennes*, (PUF, « Que sais-je ? », nº 567, 2019).

OLIVIER RENAUDEAU Conservateur du patrimoine et chef du département Ancien Régime au musée de l'Armée, à Paris, depuis 2006. Ses recherches portent en particulier sur l'histoire du costume civil et militaire au Moyen Âge et à la Renaissance.

ISABEL YAYA MCKENZIE Maître de conférences à l'EHESS et membre du Laboratoire d'anthropologie sociale, elle s'est spécialisée dans l'anthropologie historique et explore l'exercice de la souveraineté dans les Andes, depuis la formation de l'Empire inca jusqu'à la fin de la domination hispanique.

QUATRE PROVINCES POUR UN EMPIRE

OCÉAN ATLANTIQUE

VENEZUELA

GUYANA

SURINAME

GUYANE

COLOMBIE

ÉQUATEUR

PÉROU

BRÉSIL

AMÉRIQUE

Amazone

0 500 1000 km

CARANGUI

CAÑARI

CHACHAPOYA

CAJAMARCA

HUAMACHUCO

QUERO

CHUPAYCHU

CHINCHAYCOCHA

HUAYLLA

Quito

Tumibamba

Tumbes

Cajamarca

Huánuco

Pumpu

Huayla

Cajatambo

Vilcabamba

Machu Picchu

Ollantaytambo

OCÉAN PA


E
DU
SUD
CIFIQUE
BOLIVIE
PARAGUAY
ARGENTINE
URUGUAY
CHILI
CANTA
Lima
Pachacamac
HUAROCHIRI
Inkawasi
Chincha
YAUYO
Tambo Colorado
ASTO
VILCA
SORA
CHANCA
AYMARA
Vilcas
Cuzco
Hatuncolla
Chucuito
Milliraya
Lac Titicaca
CANA
LUPACA
Paria
Incallacta
Samaipata
Catarpe
HUANCA
ANGARAE
ANTI
INCA
CANCHI
COLLA
PACAXA
CARANGA
LÍPEZ
Limite du Tawantinsuyu
(royaume des quatre provinces)
Chinchaysuyu
Collasuyu
Antisuyu
Cuntisuyu
Nation, province
Frontières actuelles
Réseau routier
Ville principale
Ville secondaire
CARTOGRAPHIE LOÏC DERRIEN

UN EMPIRE SOUS LE SIGNE DU SOLEIL

En trois générations, les Incas créent l'un des plus vastes empires du XVe siècle, en unifiant politiquement un espace où la civilisation s'est développée depuis le troisième millénaire av. J.-C.

PAR **CÉSAR ITIER**

Dans la langue quechua, au XVI siècle, le mot « Inca » ne désigne pas un peuple, mais les membres d'une caste guerrière réunissant les hommes adultes de différentes ethnies vivant dans la région de Cuzco. Au XIVe siècle, ces groupes construisent un État qui s'étend dans un rayon de quelque 80 kilomètres autour de leur capitale. Dotés d'une organisation et d'une puissance démographique supérieures à celles des autres peuples des hautes terres andines de l'époque, ils se lancent vers 1400 dans une série de conquêtes qui les conduiront en trois générations à constituer le plus vaste État ayant existé dans l'Amérique précolombienne.

Dans le monde de l'an 1500, seuls les Empires chinois et ottoman *(lire Spécial nº 52)* peuvent lui être comparés par leur taille : 5 500 km séparent les frontières septentrionale et méridionale de l'Empire inca, soit une distance comparable à celle qui existait entre les extrémités les plus éloignées de l'Empire romain. Son territoire embrasse une grande partie de ce qui est aujourd'hui l'Équateur, le Pérou et la Bolivie, ainsi que le nord-ouest de l'Argentine et la moitié septentrionale du Chili *(voir carte p. 6-7)*.

CORDILLÈRES, STEPPES ET DÉSERTS

Cet empire est l'héritier d'un long processus de développement de la civilisation au sein d'un espace qui englobe la côte, les hautes terres et le piémont oriental des Andes, du Pérou et de la Bolivie actuels. C'est le Pérou ancien, dont le territoire ne coïncide pas avec celui de la République moderne du même nom. Cette partie de l'Amérique du Sud présente deux caractéristiques géographiques qui y détermineront la formation d'une civilisation.

D'une part, l'existence, au-dessus de 3 500-3 700 mètres, de zones steppiques relativement sèches et donc adaptées à l'élevage des lamas et des alpagas. La civilisation andine aurait été impensable sans le mouvement des caravanes de lamas, qui permettent de franchir cordillères, steppes et déserts. Cet animal fournit aussi, grâce à ses excréments, le seul engrais à disposition des agriculteurs des hautes terres. L'autre détermination géographique majeure est l'absence de pluies sur la côte et la brièveté de la saison pluvieuse dans les vallées andines, ce qui rend l'irrigation indispensable à la culture du maïs, aliment de base des civilisations précolombiennes.

Dès le troisième millénaire avant notre ère, la nécessité de développer l'irrigation encourage les communautés d'agriculteurs des oasis de la côte du centre-nord du Pérou à une coopération, qui s'exprime également dans la construction des premières architectures monumentales. L'expérience technique, politique et culturelle développée là est progressivement assimilée par d'autres sociétés côtières, puis montagnardes, à une échelle toujours plus vaste et plus complexe.

Certaines sociétés évoluent vers plus de centralisation et créent des États,

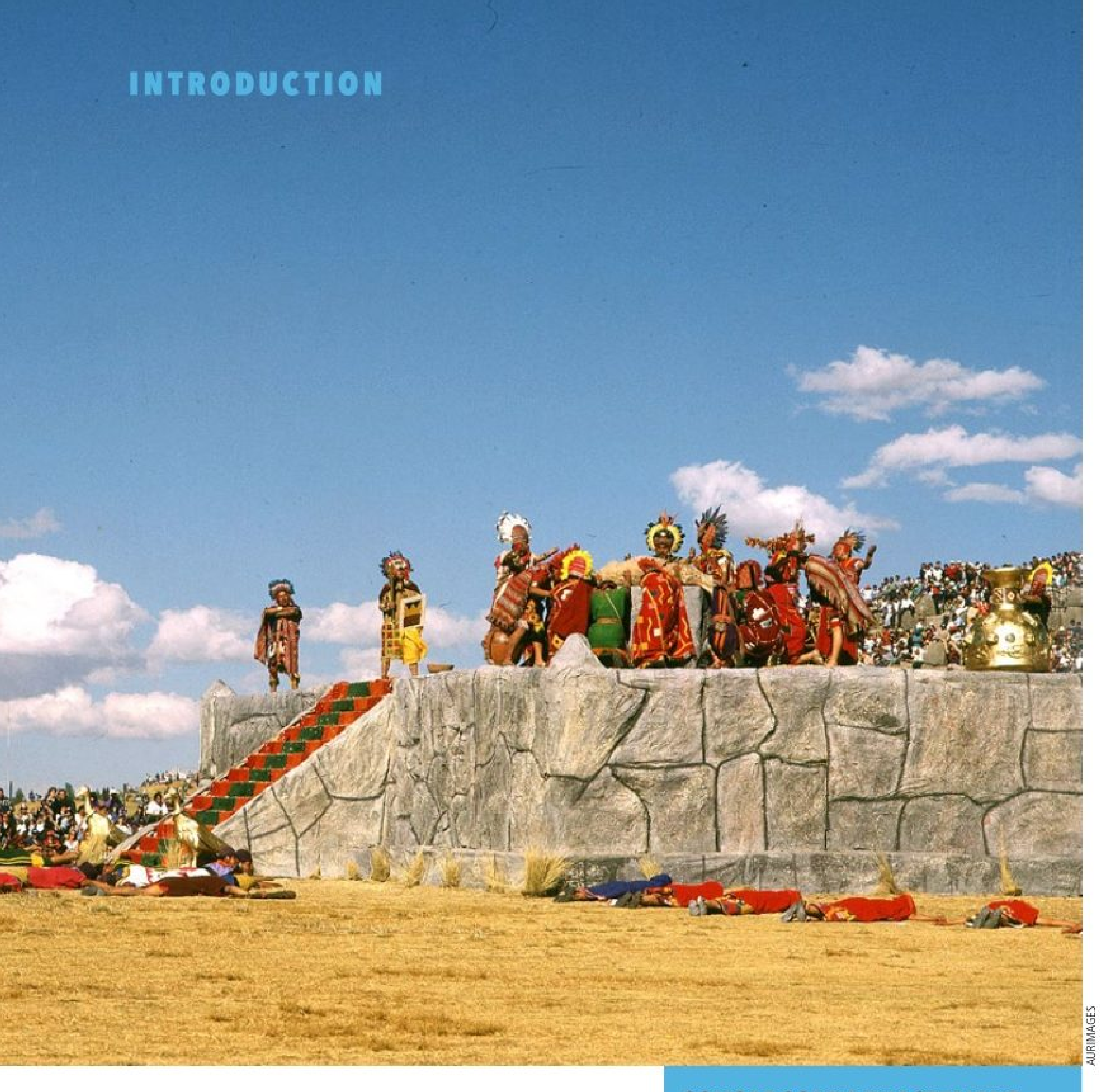


mieux à même de planifier la construction de vastes infrastructures agricoles et de mobiliser une main-d'œuvre à grande échelle. Aux alentours de 600 apr. J.-C., les habitants de la cité de Huari, dans la vallée d'Ayacucho (dans le centre-sud du Pérou), créent le premier État expansionniste de l'histoire des hautes terres.

L'Empire huari est un réseau de colonies développant la culture irriguée du maïs en terrasses dans les vallées. La plus importante des enclaves qu'il crée est Piquillacta, à 45 kilomètres au sud-est de Cuzco, qui exerce une influence profonde sur cette région qui deviendra, quelques siècles plus tard, le cœur de l'Empire inca. Les habitants de la vallée de Cuzco se trouvent dans l'orbite immédiate de Piquillacta, lui fournissent de la main-d'œuvre, en échange de biens divers, et imitent ›››

DANS LA LIGNÉE IMPÉRIALE

Généalogie des empereurs incas établie au XVIe siècle par les Espagnols. En haut à gauche se tient, arborant le Soleil, Manco Cápac, le fondateur de la dynastie ; Mama Huaco, son épouse principale, lui fait face.
• *Tableau du XVIIIe s., auteur anonyme.*


AURIMAGES

NOTRE SAVOIR SUR CET EMPIRE SE FONDE SUR **DES SOURCES ÉCRITES EN ESPAGNOL** – PLUS RAREMENT EN QUECHUA – AU COURS DU XVI[e] SIÈCLE

SOUS LE SOLEIL EXACTEMENT
Tous les ans, le 24 juin, a lieu la fête Inti Raymi, qui rend hommage au dieu de l'astre du jour, symbole de l'unification du Pérou par les Incas. Les festivités s'achèvent à la forteresse de Saqsaywaman (voir aussi p. 31).

››› son style céramique. Ils adoptent certaines des institutions politiques et religieuses des colons de Piquillacta, et c'est très probablement aussi à leur contact qu'ils apprennent la langue qui deviendra un jour l'idiome commun de leur empire : le quechua. Les Incas donneront donc une forme politique à un espace civilisationnel plurimillénaire qui englobe des peuples multiples parlant des langues différentes mais partageant des valeurs communes.

MOSAÏQUE DE PEUPLES ET D'IDIOMES

Parmi les traits caractéristiques de la civilisation andine figurent l'extrême valorisation des textiles et des techniques de tissage, un calendrier fondé sur l'observation de la course des astres, le culte des montagnes pourvoyeuses d'eau, un intérêt pour les grands travaux communautaires accompagnés de réjouissances, les danses collectives associées à une abondante consommation de bière de maïs, une aversion pour l'accumulation privée des richesses – celles-ci devant être dépensées par les puissants en démonstrations civiques et religieuses de générosité.

La plupart des villes de l'ancien Pérou, y compris celles que construiront les Incas, sont ainsi conçues comme des centres cérémoniels où le pouvoir politique organise des fêtes pour ses sujets. Cette civilisation ne s'éteint pas avec la conquête espagnole ; mieux, elle influencera profondément les descendants des colonisateurs. Plusieurs des valeurs et pratiques que nous venons de mentionner restent fondamentales dans les communautés andines d'aujourd'hui.

Nous ne possédons pas de textes antérieurs à l'arrivée des Espagnols, puisque le système d'écriture inca, les célèbres quipus, dont la base est textile, n'est pas encore déchiffré *(lire p. 32-33)*. Nos connaissances historiques sur cet empire se fondent donc sur des sources écrites en espagnol – plus rarement en quechua – au cours du premier siècle de la colonisation.

Selon ces sources, 12 empereurs auraient régné depuis Manco Cápac, fondateur de la dynastie, jusqu'à Huáscar, le souverain contemporain de l'arrivée des Espagnols. Cette liste présente des variations d'un chroniqueur à l'autre, ce qui pose le problème de son historicité, au point que l'on a parfois considéré comme « mythiques » les règnes antérieurs au début du XV[e] siècle. Pourtant, une dynastie de 12 rois est chronologiquement compatible avec les données de l'archéologie, qui montre que l'État inca émerge aux alentours de 1300.

On peut être sûr, en tout cas, de l'existence des derniers rois incas et de l'authenticité des principaux faits qui leur sont attribués parce que, au lendemain de la conquête espagnole, de nombreux Indiens âgés affirment qu'eux-mêmes ou leurs parents les ont connus et fréquentés. Ces souverains « historiques » se nomment Pachacuti (v. 1440-1470), Túpa Inca Yupanqui (v. 1470-1495), Huayna Cápac (v. 1495-1525) et Huáscar (v. 1525-1533) – les trois premiers ayant réalisé la plupart des conquêtes qui ont mené à la constitution de l'empire. ■

LES PILIERS DE L'EMPIRE

La chute des Incas a stupéfié des générations d'observateurs. La mainmise espagnole a oblitéré ce qui faisait la spécificité de cette civilisation : sa culture, ses cultes et ses temples, ses infrastructures, sa robuste architecture de pierre, le poids des lignages et celui des élites… Autant de points qui ont structuré l'empire et se sont écroulés avec lui.



Figure anthropomorphe en or sculptée sur un couteau inca appelé *tumi.*

THE GRANGER COLLECTION, NEW YORK/THE GRANGER COLLECTION/COLL. CHRISTOPHEL

LA LIGNÉE DIVINE DES « FILS DU SOLEIL »

Tel Manco Cápac, né au lendemain du déluge, les premiers souverains de l'empire ont une dimension mythique. Et s'imposent comme intermédiaires entre les dieux et les hommes.

PAR **CÉSAR ITIER**

Dans leurs traditions historiques, les Incas ne se présentent pas comme les héritiers des États qui les ont précédés, mais comme des innovateurs envoyés par les dieux – Viracocha et le Soleil – pour civiliser le monde. Pour eux, comme pour les autres peuples de l'ancien Pérou, le monde n'a pas eu de commencement absolu ni de créateur. Dans les temps primordiaux, le Soleil et la Lune ne sont pas encore apparus et les hommes vivent à la seule lumière des étoiles. Viracocha, dieu des Eaux souterraines, fait alors jaillir du lac Titicaca le Soleil et la Lune, instaurant une époque plus propice à la vie des hommes. Mais ces derniers se montrent incapables de vivre en société et sont châtiés par la divinité, qui en transforme certains en pierres avant de provoquer un déluge universel.

Si l'on se réfère à la version inca du mythe, tous les hommes périssent et Viracocha crée de nouveaux humains en les façonnant dans la terre ou la pierre à Tiahuanaco, une ancienne cité proche du lac Titicaca. Après les avoir dotés de leurs attributs culturels (vêtements, coiffures, insignes, langues, chants, etc.), il les envoie parcourir sous terre un chemin qui les conduit aux abords de leur futur territoire. Ces premiers hommes sortent alors du monde souterrain par une grotte, une source, le dessous d'un tronc d'arbre… puis partent à la recherche de leur « terre promise ».

PAS D'ADAM ET ÈVE ANDINS

Chemin faisant, ils s'affrontent car ils convoitent les mêmes vallées. Manco Cápac, fondateur de la dynastie inca, est l'un d'eux. Il vient au monde par la caverne de Tambotoco (à environ 40 km au sud-ouest de Cuzco), accompagné de ses trois frères et de ses quatre sœurs – l'une d'elles étant son épouse –, et d'une suite de guerriers. Le groupe entreprend une errance de plusieurs années qui le conduira à se fixer dans la vallée de Cuzco, après l'avoir conquise aux dépens de ses premiers occupants.

Des générations plus tard, l'Éclair, divinité céleste que les Incas appellent Illapa, se manifeste à son tour. Il dépose des œufs sur les sommets des montagnes, dont écloront les ancêtres des groupes peuplant la zone froide des Andes, au-dessus de 3 500 mètres d'altitude, et se consacrant à l'élevage et à la culture des tubercules.

Ces nouveaux venus entrent en conflit avec les groupes qui avaient peuplé les vallées avant eux et, selon les cas, les repoussent vers des zones plus basses ou les expulsent d'une partie de leurs terres. Des pactes sont souvent établis, qui définissent en chaque lieu un équilibre politique et économique entre les uns et les autres. Qu'elle tire son origine du monde souterrain ou du ciel, chaque petite société andine rend un culte à la momie du guerrier qui a défini son territoire.

Il n'existe donc pas d'Adam et Ève andins. Les êtres humains descendent d'ancêtres créés séparément, qui ›››

DYNASTIE
Manco Cápac (à g.), premier roi inca, transmet à son fils Sinchi Roca le sceptre royal (*thupa yawri*). Un homme âgé présente la *maskapaycha*, pompon rouge porté au front par le souverain. • *D'après M. de Murúa, « Historia general del Piru ». The J. P. Getty Museum, Los Angeles.*


Cinchiroca

Des cérémonies pour les divinités et



L'OFFRANDE AU SOLEIL
Aux côtés du dieu des Eaux souterraines, Viracocha, et de celui du Ciel, Illapa (l'Éclair), le Soleil complète la triade vénérée dans le temple Coricancha, à Cuzco. Sa dimension est aussi politique : il confère aux souverains leur pouvoir.



LES ADORATEURS DU DIEU-MONTAGNE
Les sommets andins incarnent des hommes des temps primordiaux transformés en éléments naturels. Maîtres des eaux et garants de la fertilité des troupeaux, ils reçoivent d'abondants sacrifices de cochons d'Inde et de lamas. • *« Manuscrit Galvin », 1590.*

››› fondent l'autonomie de chaque groupe et l'inaliénabilité de ses terres. Car, même après sa mort, le fondateur reste le maître des ressources qu'il a conquises. Ses descendants n'en sont que les usufruitiers et ne peuvent les céder à autrui.

Outre ce culte des ancêtres, les anciens Péruviens pratiquent celui des montagnes, qui dispensent aux humains leur protection et leurs eaux. Dans les temps antédiluviens, ces montagnes furent elles aussi des hommes ou des femmes puissants, dont la mémoire orale du XVI[e] siècle perpétue encore les exploits. Leurs corps n'ont pas été conservés, mais on en possède un double lithique, le *huaca*.

Le culte de ces pierres et des divinités-montagnes qu'elles matérialisent est de première importance dans l'Empire inca, car les pierres-*huacas* permettent aux populations massivement déplacées par les Incas sur tout le territoire andin de conserver un lien cultuel avec la montagne tutélaire de leur lieu d'origine. L'élite inca a elle-même pour protecteur le mont Huanacauri, qui se dresse à 4 089 mètres, ce qui en fait l'un des points culminants de la vallée de Cuzco. C'est de son sommet que Manco Cápac et les siens avaient contemplé pour la première fois leur futur territoire.

La multitude des ancêtres et de ces dieux locaux que sont les *huacas* s'intègre en un système dualiste. En effet, de même que les fondateurs des lignages ont été produits ou engendrés par Viracocha ou par l'Éclair, les *huacas* sont considérés comme étant fils de l'une ou de l'autre de ces deux divinités. Au sommet du panthéon andin se trouvent donc deux principes opposés et complémentaires : Viracocha est

des hommages rendus aux défunts



LE CULTE DES MORTS
Les anciens Péruviens honorent les défunts, qui sont conservés dans des lieux à l'abri de la lumière et de l'humidité. Le fondateur d'un lignage, en particulier, est convié à des fêtes où il est interrogé, tel un oracle, et où l'on chante ses louanges.

LA MOMIE DE L'INCA
De même, les souverains défunts sont régulièrement « promenés » et siègent lors de cérémonies. Leurs exploits sont narrés sous forme de chants et de danses.
• *« El primer nueva corónica y buen gobierno », de Guamán Poma de Ayala, v. 1615.*

l'eau tempérée du monde souterrain, tandis que l'Éclair est le principe sec et froid de la sphère céleste. Le premier préside à l'agriculture d'irrigation, puisque l'eau des canaux provient des sources et des lacs ; le second est le protecteur des pasteurs et cultivateurs de tubercules, qui dépendent des seules eaux du ciel.

DES TEMPLES DANS TOUT L'EMPIRE

Dans les temps primordiaux, de multiples avatars de Viracocha – les *viracochas* – parcourent le monde pour créer les champs cultivés, les murets qui les délimitent ainsi que les systèmes d'irrigation, répartissant ces ressources entre les différents groupes et enseignant aux humains les techniques agricoles.

L'Éclair, quant à lui, est un grand homme mince qui parcourt le ciel, une massue dans une main et une fronde dans l'autre. Le tonnerre est le claquement de sa fronde ; la grêle, les pierres qu'il tire sur la terre ; et l'éclair, le scintillement de ses ornements. Il fait descendre la pluie de la Voie lactée, que l'on conçoit comme un grand fleuve traversant le ciel.

Dans le temple principal de Cuzco, l'Enclos doré, ou Coricancha, les statues de Viracocha et d'Illapa sont disposées de part et d'autre de celle d'un troisième dieu que les Incas appellent Punchao (« le jour »), c'est-à-dire le Soleil. Ils lui vouent un culte au moins aussi important qu'à Viracocha.

Partout dans l'empire, ils lui édifient des temples, qu'ils dotent d'abondantes ressources (terres, serviteurs, etc.). La statue d'or de Punchao a la forme d'un jeune homme, probablement parce qu'il est plus jeune que Viracocha, qui l'a fait émerger des eaux souter- ›››


MARIANO REGIDOR/SHUTTERSTOCK

SAUVÉ DES EAUX
Selon les mythes incas, ce rocher de l'île du Soleil, sur le lac Titicaca, s'est formé quand l'astre du jour a émergé de la surface des eaux. Autour de lui a été aménagé l'un des sanctuaires les plus importants de l'empire.

››› raines. La statue de Punchao porte tous les attributs des guerriers incas, qui sont en quelque sorte ses avatars.

Alors que le dieu Viracocha est une divinité agricole, qui préside à l'irrigation, le Soleil est pour sa part une figure éminemment politique. Le souverain inca se proclame d'ailleurs « Fils du Soleil » et affirme que ses capacités et qualités particulières lui sont transmises par cette divinité, tandis que celles de son épouse principale proviennent de la Lune et que ses caciques, c'est-à-dire ses subordonnés, tirent leur pouvoir de l'étoile du matin, dont l'éclat s'efface lorsque le Soleil paraît.

Les Incas construisent un des sanctuaires les plus importants de l'empire sur une île du lac Titicaca, l'actuelle île du Soleil, devant l'endroit d'où l'astre avait émergé pour la première fois.

LE DIEU-MONTAGNE DU VILLAGE

La pratique religieuse andine consiste pour l'essentiel à nourrir et honorer les ancêtres, les *huacas*, Viracocha, l'Éclair, le Soleil, la Lune et les étoiles. Les offrandes aux ancêtres, aux *huacas* et aux constellations consistent en maïs, cochons d'Inde, graisse de lama, coca, bière de maïs et spondyle – un coquillage des eaux équatoriales. Lors des principales cérémonies de l'année, les grandes divinités reçoivent également des sacrifices de lamas et, dans certaines circonstances, dans des périodes de crise, des sacrifices d'enfants.

Les femmes, qui préparent la bière de maïs et cuisinent, jouent un rôle essentiel dans le culte des montagnes et du Soleil. Jusqu'au XVIIe siècle, dans de nombreux villages andins, il est encore habituel de marier une enfant au dieu-montagne du village – du moins lorsque celui-ci est masculin –, afin qu'elle prépare et serve, sa vie durant, les aliments de son époux. Ce mariage fait de la divinité le gendre du village et l'oblige, selon les règles andines, à accomplir un perpétuel « service de la fiancée », assurant aux villageois de bonnes récoltes et la fertilité de leurs troupeaux. Lorsqu'ils promeuvent le culte du Soleil dans leur empire, les Incas développent ce principe à une vaste échelle. De nombreuses jeunes filles, les « femmes choisies » (*aklla*), sont consacrées au Soleil dans les temples dédiés à celui-ci, où elles préparent les énormes quantités de bière de maïs nécessaires aux célébrations religieuses. ■


NATACHA PISARENKO/AP/SIPA

La momie dite de « la Donzelle », qui périt il y a cinq cents ans au sommet du volcan Llullaillaco, a été découverte en 1999.

LA VÉRITÉ SUR LES SACRIFICES HUMAINS

Dans l'Empire inca, le principal bien sacrifié est le lama. Dans des circonstances extrêmes – catastrophe climatique, guerre, crise politique… –, on organise aussi des sacrifices d'enfants. Ceux-ci donnent lieu à une cérémonie solennelle : le « paiement de la dette du roi » (*qhapaq hucha*). Chaque province réunit des offrandes : tissus précieux, spondyles, or, argent, bétail et enfants d'une dizaine d'années. Ces biens sont apportés à Cuzco par les prêtres et les chefs locaux. Après l'accomplissement de rites et de prières, certains objets offerts aux divinités sont brûlés ou enterrés, et l'on arrache le cœur d'un grand nombre de lamas et de certains enfants. Sanctifiés par leur séjour dans le centre sacré du monde, les autres jeunes sujets de l'Inca sont ramenés dans leur province, où ils sont offerts à une haute montagne, drogués et enterrés vivants sous la neige. Plusieurs d'entre eux ont été découverts au Pérou, au Chili et en Argentine. **C. I.**



JOHN WARBURTON-LEE/PHOTONONSTOP

À L'ÉPREUVE DES SIÈCLES Les momies sont placées en position assise, les mains croisées sur la poitrine et le visage légèrement incliné vers le sol.

La vie après la mort de l'Inca

Les souverains du passé participent à la marche du présent. C'est pourquoi leurs dépouilles font l'objet de soins et président des cérémonies en leur honneur.

PAR **CÉSAR ITIER**

Pour les anciens Péruviens, la mort n'est pas une rupture ; les défunts restent des membres de la communauté et font l'objet de beaucoup d'attentions. Les puissants le restent après leur mort, contribuant au bon déroulement du cycle agricole, par exemple. Après leur décès, les rois incas continuent d'habiter le palais qu'ils ont construit. Leurs corps, comme ceux de tous les défunts, sont placés dans des lieux protégés de l'humidité et aérés, où ils se dessèchent sans se putréfier. Voués à devenir les temples des Incas défunts, les palais sont disposés autour de la place principale de Cuzco, où l'on sort régulièrement les momies pour changer leurs vêtements, manger et boire avec elles, et les honorer par des danses et des chants. Les rois défunts assistent à des batailles mimées commémorant leurs victoires et à des danses accompagnées de chants à contenu historique. En 1533, le conquistador Pedro Sancho observe cette pratique : « On le sort [l'Inca Huayna Cápac] fréquemment sur la place avec de la musique et de la danse, et les Indiens restent jour et nuit à ses côtés en éloignant de lui les mouches. Lorsque des seigneurs viennent des provinces pour s'entretenir avec le cacique [l'Inca Manco Inca, qui règne à ce moment-là], ils vont d'abord saluer ces figures […]. Ils leur font tant de cérémonies qu'il serait trop long de les décrire ; plus de 100 000 personnes se rassemblent sur la place lors de ces fêtes. » Ces pratiques seront interdites par les Espagnols. Les Incas cachent alors les corps de leurs rois dans des domaines ruraux. Conscientes de la vénération que les momies royales inspirent à la population, les autorités coloniales finissent par les confisquer en 1559. Fils d'un conquistador et d'une petite-fille de l'Inca Túpac Inca Yupanqui, l'historien Garcilaso de la Vega fut autorisé à les voir : « Au commencement de l'an 1560, alors que sur le point de m'en venir en Espagne, je me rendais chez le licencié Polo de Ondegardo […] pour lui baiser les mains et lui faire mes adieux, celui-ci me fit la faveur de me dire : "Puisque vous allez en Espagne, entrez dans cette pièce, vous verrez quelques-uns des vôtres que j'y ai exposés ; vous serez bien aise de raconter là-bas ce que vous avez vu." Dans la pièce, je trouvai cinq corps des rois incas, trois hommes et deux femmes. Le premier, à ce que disaient les Indiens, était celui de l'Inca Viracocha […] ; le second était, disaient-ils, le grand Túpac Inca Yupanqui, arrière-petit-fils de l'Inca Viracocha ; le troisième était Huayna Cápac, fils de Túpac Inca Yupanqui. Les corps étaient si entiers qu'il ne leur manquait pas un cheveu, ni un cil, ni un sourcil. Ils étaient vêtus comme durant leur vie. Je me souviens que je touchai un doigt de la main de Huayna Cápac ; il me sembla être d'une statue de bois […]. On les avait transportés recouverts de draps blancs ; les Indiens […] les révéraient avec des larmes et des gémissements. » Cette même année, ces momies seront transportées à Lima et enterrées en un lieu secret, qui n'a toujours pas été découvert aujourd'hui. **C. I.**



SVIO · CAMACHICOCAPOCONA
conzejo rreal deste rreyno

LES FAUX-SEMBLANTS DU POUVOIR

On a longtemps dépeint le souverain inca comme un autocrate régnant sur des masses soumises. La réalité est plus complexe, et les soutiens de l'empereur monnaient cher leur appui.

PAR **CÉSAR ITIER**

Considérant qu'il ne peut exister de roi ni d'empereur parmi les Indiens, les conquérants espagnols désignent du nom « Inca » le seigneur du pays qu'ils soumettent, transmettant cette dénomination à la tradition historiographique postérieure. « Inca » est en effet l'un des termes par lesquels on se réfère au roi en langue quechua. Mais il ne signifie ni « roi » ni « empereur », et ne qualifie pas seulement le souverain. Il désigne en premier lieu les membres d'une association militaire regroupant les hommes adultes de différentes ethnies de la région de Cuzco, son sens littéral étant « séparé » (par rapport au commun des producteurs). Le souverain est donc l'Inca par excellence et se définit comme un *primus inter pares* au sein d'une confrérie guerrière qui compte des dizaines de milliers d'hommes vers 1500. Les guerriers incas constituent le fondement du pouvoir de leur représentant. Pour la plupart, ce sont des producteurs armés qui colonisent, avec leur famille, des terres agricoles dans les provinces conquises, où ils exercent aussi des fonctions de surveillance, d'administration et d'ingénierie.

LE PREMIER PARMI SES PAIRS
Chef de guerre suprême, l'Inca s'entoure de soldats et de généraux, ainsi que de « fonctionnaires », tous chargés d'assurer sa mainmise dans les territoires conquis. • *Illustr. tirée d'« El primer nueva corónica y buen gobierno », de F. Guamán Poma de Ayala, v. 1615.*

UNE ARISTOCRATIE PARFOIS RÉTIVE

Ils sont la substance de l'État et propagent dans l'empire la langue quechua ainsi que de nouveaux savoirs et modèles culturels, notamment dans les domaines technique et vestimentaire. Ils supervisent la construction, par les populations locales, de terrasses et de systèmes d'irrigation, transformant le paysage de nombreuses vallées *(lire p. 26-31)*. Les Incas ne constituent donc pas plus une élite que les militaires, fonctionnaires, policiers et ingénieurs de nos États modernes. Mais le fait qu'ils sont armés leur confère un grand pouvoir, et l'autorité que le souverain exerce sur eux n'est jamais assurée. Les mobiliser pour la guerre exige de sa part supplications et promesses de rétribution, notamment en vêtements, banquets et droits de pillage sur l'ennemi.

La véritable aristocratie de l'empire est constituée par les « Cuzcos », qui forment une petite nation réunissant une vingtaine de lignages de la vallée du même nom, siège de la capitale. L'État inca prend son origine dans les alliances établies entre ces groupes de parenté, peut-être vers le tournant du XIVe siècle. L'Inca, qui en est issu, est d'ailleurs également connu dans l'empire comme « le Cuzco ». Homologues et autonomes, les lignages de la capitale seront jusqu'à la conquête espagnole autant de factions rivales au sommet de l'État. Ils forment une aristocratie concurrentielle qui rend l'institution monarchique fragile, la mort d'un roi inca entraînant presque toujours des luttes féroces au sein de l'élite pour promouvoir tel ou tel candidat à la succession.

Cherchant à limiter ces conflits, Pachacuti, premier grand conquérant de l'empire, instaure une règle nouvelle au milieu du XVe siècle : le sou- ›››

AU XIVe SIÈCLE, EN RÉSOLVANT DES CONFLITS LIÉS À L'EAU ET À LA TERRE, LES INCAS RALLIENT DES SOCIÉTÉS À LEUR PROJET IMPÉRIAL



« PACIFICATION »
Le septième Inca, Yahuar Huácac (mort v. 1400), doit sans cesse combattre ou négocier avec les Indiens hostiles à Cuzco. Sa marche sur la province de Collasuyu se soldera par un échec.
• D'après « Historia General del Piru », de M. de Murúa (1616). Getty Museum.

THE J. PAUL GETTY MUSEUM, LOS ANGELES, USA

››› verain prendra sa sœur pour épouse principale et désignera son successeur parmi les fils de celle-ci. Mais cela ne décourage pas les velléités de conquête du « trône » par les fils d'épouses secondaires du souverain défunt, voire par des parents plus éloignés. À l'apogée de l'empire, dans les dernières années du XVe siècle, le jeune Huayna Cápac, né de Mama Ocllo Coya, à la fois sœur et épouse principale de son père, Túpac Inca Yupanqui, ne parvient au pouvoir qu'après que sa mère a étouffé plusieurs complots.

Les ambitions des factions aristocratiques et l'indépendance des guerriers incas rendraient le pouvoir du roi trop fragile si celui-ci ne disposait de l'appui d'une autre catégorie de personnes : les *yana* (« auxiliaires »), qui se consacrent à temps complet à la production spécialisée et au service d'une personne puissante, le plus souvent l'Inca. Tous les artisans de l'empire vivent sous ce statut, de même que les serviteurs du souverain et des grands personnages, ainsi que les travailleurs des domaines royaux. À l'origine, tous les *yana* ont été détachés de leur communauté par l'Inca. Dans les termes de l'anthropologie sociale, ce sont des esclaves, puisqu'ils sont exclus du droit fondamental que les sociétés andines reconnaissent aux personnes : l'accès à la


CLÉMENT MARTIN/SAIF IMAGES

Dans l'ex-Empire inca, la culture et la vente de cette plante, autorisées selon les pays, sont surtout assurées par les Indiens.

COCA : PLANTE SACRÉE ET PANACÉE DES ÉLITES

Erythroxylon coca, connue depuis des temps anciens, est cultivée dans les vallées chaudes côtières et dans les versants du piémont amazonien. Présente dans les mythes, cette plante est réservée aux élites incas. Sa principale vertu est d'effacer la fatigue, la faim et la soif. Mâchée, la boule de coca est maintenue entre la joue et la gencive pour laisser s'écouler le jus dans la bouche. Les feuilles sont une offrande incontournable faite aux *huacas* et au Soleil. Le devin les jette sur un tissu afin de « lire », d'après les formes qu'elles adoptent, l'issue de toute nouvelle entreprise. Après la chute de l'Empire inca, la consommation se généralise aux « gens du commun », favorisée par l'extraction minière, un travail des plus pénibles que la coca aide à supporter. Cette extension de la consommation a pour conséquence le développement du commerce des feuilles, principalement tenu par des métis, qui s'enrichissent très vite avec ce trafic. **C. B.**

terre. Mais leur condition matérielle est très supérieure à celle de la plupart des esclaves de l'Antiquité méditerranéenne, car ils bénéficient à divers degrés des richesses qui convergent vers l'État. Comme tous les esclaves du monde, leur principale fonction est de renforcer le pouvoir du maître. Or c'est l'Inca qui tend à monopoliser les « auxiliaires ». Après les avoir extraits de leur communauté d'origine, au moment de la conquête d'une province, il les répartit dans ses domaines agricoles et ses manufactures, puis en distribue aux grands personnages dont il souhaite récompenser la fidélité. L'Inca dispose donc de dizaines de milliers de dépendants, peut-être plus, qui le servent et produisent pour lui des biens à haute valeur ajoutée, qu'il redistribue aux guerriers incas et aux élites locales.

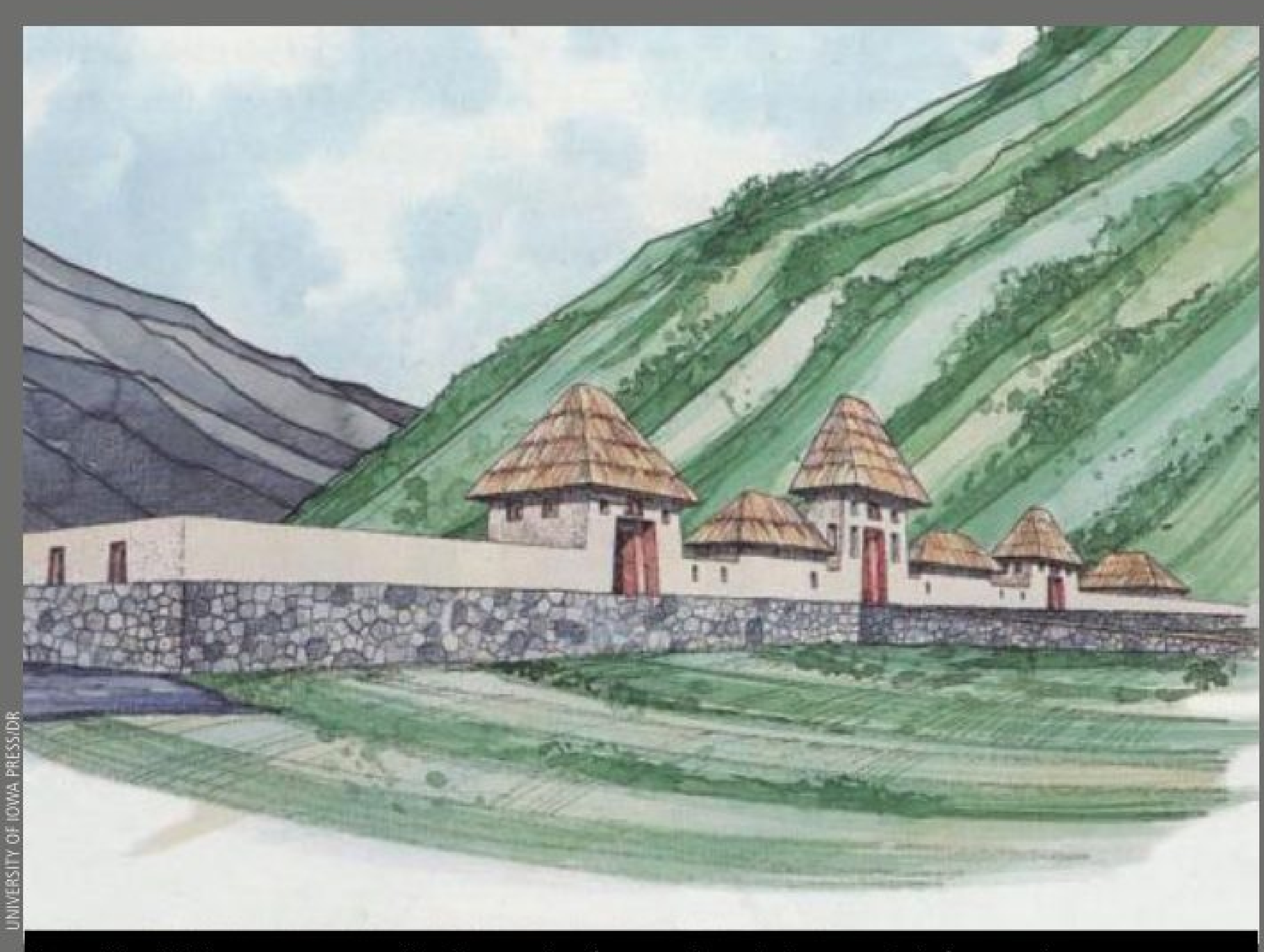
ASSURER LA PAIX ET LA SÉCURITÉ

La plus grande partie des quelque dix millions d'habitants que compte l'empire est constituée par les membres des communautés paysannes, appelés en quechua *hatun runa*, que l'on peut traduire par « adultes », car chaque foyer, dès lors qu'il se constitue, doit consacrer chaque année plusieurs semaines à la construction, à l'entretien et à l'exploitation des infrastructures mises en place par l'Inca.

Comme tous les États de l'histoire, l'Empire inca offre à ses sujets les avantages essentiels de la paix et de la sécurité. Depuis le début du XIVe siècle, en effet, les petites sociétés andines se sont déchirées en conflits meurtriers pour le contrôle de la terre et de l'eau. En mettant fin à une situation politique coûteuse en vies humaines, les Incas gagnent l'adhésion de nombreuses personnes à leur projet impérial. Enfin, la légitimité du pouvoir de l'Inca repose aussi sur une augmentation de l'accès des populations à des biens très appréciés, comme le maïs et le bronze, obtenue par l'aménagement agricole de zones auparavant laissées en friche, en raison des guerres déjà mentionnées, et le développement de la métallurgie. ■

Quand les Incas se mettent au vert

Tous les rois incas, depuis Viracocha, au début du XVe siècle, jusqu'à Huáscar et Atahualpa, un siècle plus tard, se font construire des résidences de campagne où ils séjournent avec la cour pendant la saison sèche et froide (juin-juillet). La zone favorite pour la construction de ces domaines est la vallée du Vilcanota, au nord de Cuzco, entre Pisac et Machu Picchu. Proche de la capitale, elle jouit d'un climat plus clément. Un des plus élégants parmi ces domaines est le palais de Quispihuanca, construit par Huayna Cápac près de l'actuel bourg d'Urubamba, à une altitude de 2 800 mètres. Il comprend des ouvrages hydrauliques très élaborés : des fontaines sculptées alimentent des cascades et des lacs artificiels dans lesquels se reflètent les édifices, au milieu du bruissement des eaux. Tout autour s'étendent des parcs forestiers et des réserves de chasse. Mais le domaine royal le plus vaste et le plus célèbre est Machu Picchu, situé à trois ou quatre jours de marche de Cuzco. Construit par Pachacuti vers le milieu du XVe siècle, il peut abriter confortablement plus de 750 personnes dans ses quelque 200 édifices. La résidence de l'Inca est agrémentée de bains et d'un jardin. Nourriture et boisson semblent avoir été apportées de la capitale, car le site ne possède pas d'infrastructures de stockage ni de maisons de paysans, et on n'y a pas retrouvé d'outils agricoles. Soldats et intendants campent vraisemblablement autour de la cité. L'essentiel de l'activité de la cour se déroule à l'extérieur, sur la place qui occupe près d'un tiers de la superficie du site, si l'on exclut les terrasses. Pachacuti a sans doute voulu créer à Machu Picchu un environnement splendide et harmonieux dans lequel banquets et cérémonies religieuses permettraient de souder autour de lui une élite traversée de nombreux conflits et rivalités. Ce site grandiose est paradoxalement la manifestation d'un pouvoir royal en recherche de consolidation. **C. I.**



La vallée de Vilcanota, au nord de Cuzco, a les faveurs des rois incas, qui s'y font aménager des résidences pour passer la saison froide (juin-juillet). Ci-dessus, le palais de Quispihuanca.

UN EMPIRE À L'EMPRISE FRAGMENTÉE

Le territoire inca se présente comme une mosaïque de peuples. Chacun, avec sa langue propre, étant raccordé, au prix de conflits sanglants, à l'unité centrale : Cuzco.

PAR **CÉSAR ITIER**

Les Incas ne pensent pas leur empire comme un territoire, mais comme une collectivité humaine. Ils l'appellent *Tawantinsuyu* (« les quatre files réunies »). Cette expression renvoie à l'image des colonnes de travailleurs et de conscrits convergeant le long des 40 000 kilomètres de routes incas vers les quatre tronçons primaires conduisant vers Cuzco.

Les quatre « files » (*suyu*) en lesquelles se résume cette humanité mobilisée au service d'un centre sont nommées à partir de leur composante ethnique la plus représentative : au nord-ouest se situe Chinchaysuyu, c'est-à-dire « la file des Chincha » (un peuple de la côte du Pérou) ; au nord-est, Antisuyu, « la file des Anti » (désignation générique des peuples amazoniens) ; au sud-est, Qullasuyu, « la file des Collas » (les habitants des plateaux entourant le lac Titicaca), et Quntisuyu, « la file des Cuntis » (un peuple de la région d'Arequipa).

Si l'empire consiste, pour ses dirigeants, en des files de travailleurs et de guerriers, et non en un territoire, c'est parce que les Incas ne disposent pas d'une cartographie bidimensionnelle, c'est-à-dire d'un système de représentation utilisant une surface plane, telle que le papier. Leur support « écrit » est le quipu (« nœud » en quechua) : un groupe de cordelettes le long desquelles des nœuds de différentes factures, tailles et couleurs codifient des informations sur la main-d'œuvre et les biens de l'État en chaque lieu *(lire p. 32-33)*. L'empire se présente donc à ses maîtres comme un ensemble de ressources, surtout humaines, situées dans un espace structuré par son réseau routier.

LES « QUATRE FILES » DES CONFINS

Pour les Incas, les groupes non encore intégrés aux « quatre files » constituent des confins plus ou moins voués à une conquête future. Le terme *Tawantinsuyu* désigne en quechua le monde tel qu'ils le connaissent, c'est-à-dire l'Amérique du Sud, qu'ils conçoivent comme une grande terre au milieu de l'Océan. « Empire » et « monde » ne sont pas pour eux des notions distinctes. Il en est de même dans d'autres langues impériales : le grec *oikouménê* (« monde habité ») désigne l'Empire romain tardif, et *Ti'n Xià* (« sous le ciel ») est un des noms de l'Empire chinois.

Cuzco est le centre de ce monde. Au cours du siècle et demi précédant leur expansion impériale (1300-1450), les « Cuzcos » construisent un État régional autour de leur cité. Sous l'empire, ce noyau territorial n'est pas inclus dans les « quatre files », car ses habitants – ceux justement parmi lesquels sont recrutés les guerriers incas – ne sont pas soumis aux prestations de travail pour l'État.

Hors de cet espace métropolitain, la population est répartie en provinces d'environ 10 000 foyers (*hunu*), à la tête de chacune desquelles est placé un gouverneur inca. Ces provinces ›››

THE J. GETTY MUSEUM, LOS ANGELES, USA

LE SOUVERAIN ET SES SOUTIENS
Ce dessin allégorique représente le *Tawantinsuyu* : le Sapa Inca porté en litière représente le centre de l'empire (Cuzco) et les porteurs, identifiables à leurs coiffes respectives, incarnent ses quatre différents *suyu*, ou « files » *(voir carte p. 6-7)*.
• *Encre et aquarelle sur papier tirée de « Primer nueva corónica », de Felipe Guamán Poma de Ayala, v. 1615.*


chinchaysuyo
Antesuyo
calla vaya
collasuyo
aqui ban dos yns tam
por. alos lados tocan
dole dos. flautas que llaman
quica. y delante q. 40 guarda
zatras yndios con la comida
y Vevida y aparato de Rey.

››› sont à leur tour divisées en unités d'environ 1 000 feux (*waranqa*) administrées par un *apu kuraqa* (« principal frère aîné »), que les Espagnols appelleront « cacique principal ». Il s'agit d'un membre du groupe local que le souverain a désigné dans cette fonction qu'il a rendue héréditaire.

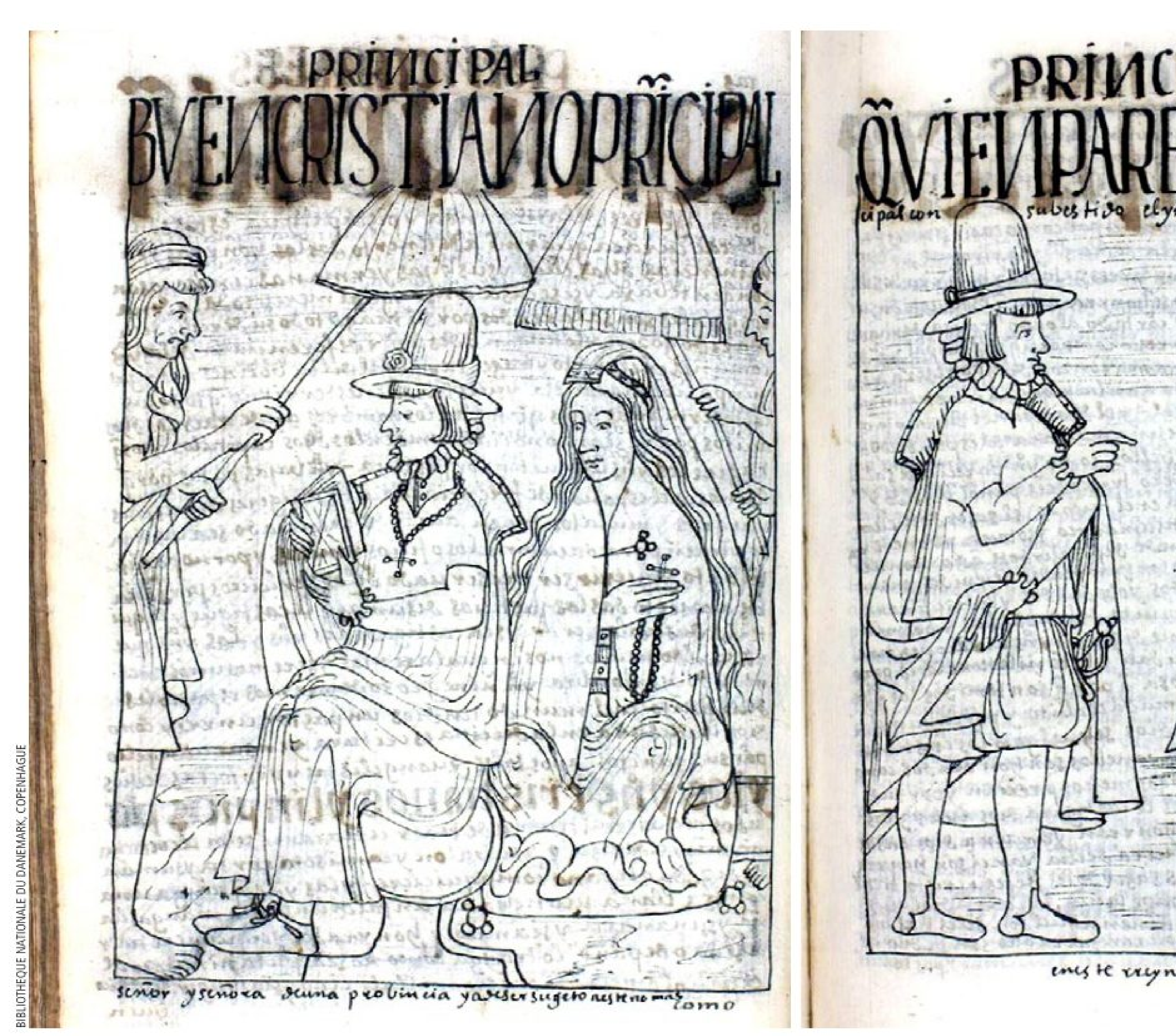
Sous l'autorité du cacique principal sont placés des *kuraqa* de rang inférieur administrant des groupes d'environ 100 foyers (*pachaka*), puis des chefs de 50, dix et même cinq foyers. Un tel encadrement est rendu nécessaire par le fait que l'Inca prélève sur ses sujets non pas un tribut – il n'existe pas de monnaie –, mais des prestations de travail. Celles-ci sont organisées par les caciques de rang inférieur.

NAISSANCE DE LA NOBLESSE FÉODALE

La fonction du cacique principal, quant à elle, consiste, selon une source administrative coloniale, à « se réjouir, boire, compter et distribuer ». L'*apu kuraqa* est le seul, au sein de la population locale, à pratiquer la polygamie. Ses épouses fabriquent de grandes quantités de bière de maïs, grâce auxquelles il peut convier ses sujets à des réjouissances collectives où l'on danse, chante et boit. La cour de sa maison est le centre cérémoniel du village, où n'existe presque jamais de temple.

Une autre de ses fonctions est la redistribution périodique des terres au sein des communautés placées sous sa juridiction. Dans le Pérou ancien, il n'existe en effet pas de propriété privée et la terre « appartient à celui qui la travaille ». Les champs qu'une famille cesse de cultiver, généralement lorsque lui manquent des bras masculins, reviennent au patrimoine communal pour être ensuite attribués à une autre famille. C'est aussi le cacique principal qui exerce la fonction de juge et gère les conflits au niveau local.

Les « fonctionnaires » incas au service







LE HIÉRARQUE

Ce visuel montre l'*apu kuraqa* (« cacique principal ») et son épouse. L'homme porte un col orné d'une fraise, une croix autour du cou, et lit un ouvrage pieux, tandis que sa femme tient à la main un rosaire.

LE GRAND « GÉRANT »

À gauche se tient le *kuraqa* administrateur de 100 foyers. À l'exception d'une courte tunique, il est entièrement habillé à l'espagnole. En face de lui, un homme du commun lui montre les paumes de ses mains en signe de révérence.

Cuzco concède donc de grands pouvoirs politiques, économiques, rituels et judiciaires à ces chefs héréditaires. Le choix d'un gouvernement indirect s'explique sans doute en grande partie par un facteur linguistique et culturel : l'État inca a besoin d'administrateurs parlant les langues locales – à l'époque extrêmement nombreuses et diverses – et connaissant les codes culturels de leurs subordonnés. Cela conduit à la formation d'une « petite noblesse féodale » relativement indépendante, car l'Inca lui a attribué des terres, qui sont cultivées par la communauté, et des serviteurs, les *yana*.

L'empire développe cependant des stratégies visant à contrer les effets centrifuges de ce système politique : alliances matrimoniales entre la noblesse de Cuzco et les caciques principaux, monopole de l'Inca sur la distribution des biens somptuaires et obligation pour les fils de cacique de séjourner longuement dans la capitale au cours de leur enfance.

TOURNÉE D'INSPECTEURS ITINÉRANTS

Chaque famille de seigneurs provinciaux se fait ainsi construire une demeure dans la capitale. Finalement, afin de réduire sa dépendance envers les caciques principaux et pour limiter leur pouvoir, Cuzco envoie dans les provinces des inspecteurs itinérants dont la mission est d'enquêter auprès des populations sur la gestion locale des biens et des infrastructures, ainsi que sur l'administration de la justice. Il est pour cela essentiel que ces fonctionnaires puissent communiquer avec la population. Les Incas promeuvent donc la propagation de la langue quechua. Les principaux agents de cette diffusion sont les *mitma* (ou *mitimaes*), colons détachés des groupes les plus fidèles à Cuzco et installés au cœur de chaque région. ■

des Espagnols


L'ARPENTEUR DES ANDES

L'État colonial continue d'utiliser le système de messagers (*chaski*) créé par l'État inca. Le quipu est remplacé par un document écrit. Le messager porte une croix et des chausses.
• *Illustrations tirées d'« El nueva corónica y buen gobierno », v. 1615.*

LA DYNAMIQUE DE L'EXPANSION IMPÉRIALE

Nombreux sont les groupes qui, après avoir opposé une résistance acharnée aux troupes de Cuzco, les rejoignent dans la poursuite de leurs conquêtes. Les Incas distribuent en effet à leurs alliés militaires des terres dans les vallées nouvellement conquises et jusqu'alors peu exploitées en raison des guerres endémiques de l'époque antérieure. Les vallées d'Abancay, Cochabamba, Ayacucho ainsi que le nord de l'actuel Équateur sont ainsi massivement repeuplés par des colons appelés en quechua *mitma* (« migrants »). Dans la région de Quito s'installent différents groupes du nord du Pérou et de la région de Cuzco qui ont combattu aux côtés de l'Inca Huayna Cápac lors de la soumission de la région. Quelques années plus tard, la guerre entre l'Inca Huáscar et son frère Atahualpa, qui rendra possible la conquête espagnole, peut être comprise comme un conflit entre ceux qui entendent clore les expéditions militaires et ceux qui souhaitent maintenir au nord le centre de gravité de l'empire et poursuivre les conquêtes vers l'actuelle Colombie. **C. I.**



DES PIERRES DE TAILLE

Pérou rime avec Machu Picchu. Mais les cordillères touffues de ce pays andin cachent d'autres sites incas à part : cités, forteresse, « labos agricoles » et cascades – que l'on a longtemps crus perdus.

PAR **ISABEL YAYA MCKENZIE**



NGS IMAGE COLLECTION/DAGLI ORTI/AURIMAGES

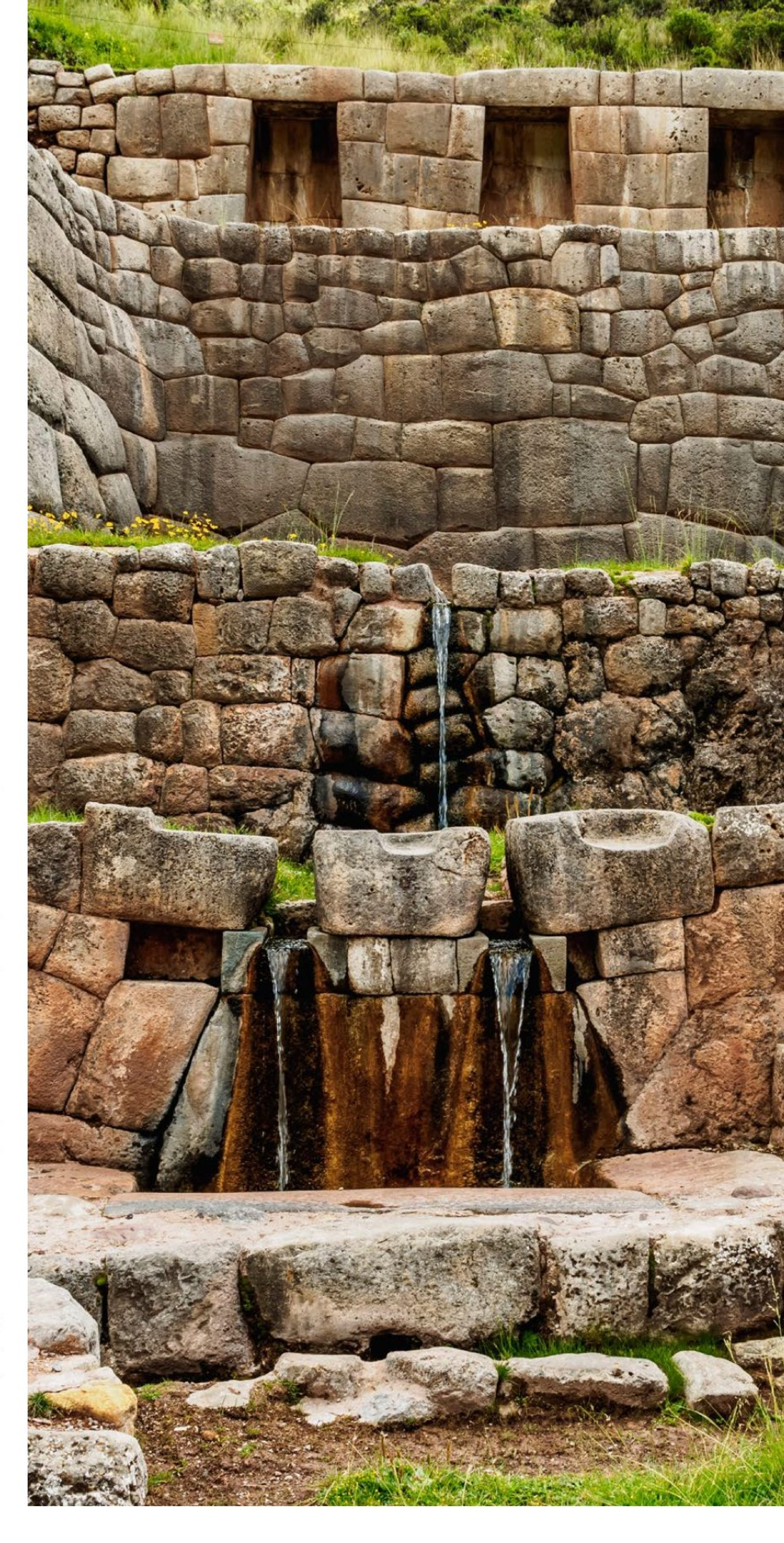
MACHU PICCHU

À trois jours de marche de Cuzco s'élève ce domaine royal de Pachacuti (1440-1470), sur un promontoire dominant la rivière Vilcanota. L'empereur et ses proches disposent de quartiers privés, de jardins d'agrément, de bains. Gardes et intendants logent en périphérie. Sur la place centrale, l'Inca partage des banquets avec ses alliés politiques. Les terrasses agricoles à flanc de coteau et les plantations de la vallée fournissent les victuailles. *Ci-dessus : photo du site en 1912, encore couvert de végétation, prise au cours de l'expédition de l'historien américain Hiram Bingham.*

IMAGEBROKER/HARALD VON RADEBRECHT/ANDIA

Héritière de techniques ancestrales, et novatrice par sa monumentalité, l'architecture des Incas repose sur un répertoire formel devenu emblématique : bâtiments en pierre de taille aux ouvertures trapézoïdales, murs inclinés vers l'intérieur, sobriété ornementale. Les édifices les plus prestigieux présentent un appareil rectiligne ou polygonal souvent composé de pierres mégalithiques, polies et assemblées avec une telle ingéniosité que leurs joints sont parfaits à l'œil nu. De subtils jeux de relief habillent la surface de la pierre, tandis que certains murs enchâssent des roches naturelles laissées *in situ*. La vallée de Vilcanota (nord-ouest de Cuzco) accueille de splendides exemples de ces constructions. C'est dans cette région fertile, riche en minerais et en bois, qu'au XVe siècle l'empereur Pachacuti implante les premiers domaines royaux et que débute l'expansion du royaume. Ses successeurs l'imiteront, inscrivant visuellement la présence des gouvernants sur le territoire.

Ce bâti éblouit par son raffinement, son envergure, mais aussi par la virtuosité technique des Incas. Grâce à une main-d'œuvre corvéable, ceux-ci construisent des ouvrages de génie civil destinés à contrôler les populations et à faciliter la circulation des denrées. Armées, caravanes de lamas et messagers se déplacent désormais sur des routes empierrées. Le long de ces axes (40 000 km), les Incas édifient relais, entrepôts et ponts suspendus – une technologie alors inconnue en Europe. Afin d'augmenter le rendement des cultures, ils multiplient les terrassements agricoles et les systèmes d'irrigation, transformant ainsi radicalement le paysage andin. ■





TAMBOMACHAY

Tous les dispositifs de cet ouvrage d'ingénierie se rapportent à l'eau. Le bâtiment principal se compose de terrasses étroites, maintenues par des murs de soutènement. Depuis une ouverture dans le mur supérieur, l'eau s'écoule le long d'un canal qui traverse une première terrasse. Elle s'infiltre alors dans une fontaine à jet unique, se déverse dans une deuxième terrasse puis rejoint une double fontaine. Le bel appareillage polygonal cache une structure de remblais qui disperse l'eau de ruissellement et assure la stabilité de l'édifice en cas de séisme.

JAVARMAN/AGEFOTOSTOCK

MORAY

Ce site atypique est constitué de quatre cavités encerclées de terrasses agricoles bâties dans des dolines en sol calcaire. Leur construction a nécessité le déplacement de plusieurs centaines de tonnes de roche et de terre – pour un faible rendement de cultures. Il est donc vraisemblable que les Incas les aient utilisées comme des « laboratoires agricoles ». En effet, la rétention de l'eau au centre des dolines crée des microclimats étagés, qui permettent à des végétaux issus de différentes niches écologiques de s'y développer.

JON ARNOLD IMAGES/HEMIS

JON ARNOLD IMAGES/HEMIS

CHOQUEQUIRAO

Longtemps considéré comme le dernier bastion de la résistance inca, ce site (environ 200 ha) s'étend sur une crête montagneuse dans la vallée de Vilcanota. Les résidences, terrasses, plateformes rituelles, dépôts, canaux et fontaines sont connectés par des enfilades d'escaliers et des chemins escarpés. Choquequirao se démarque surtout par l'ornementation unique des terrasses du versant ouest, où figurent une vingtaine de lamas en mosaïque de pierre blanche, individualisés dans des postures différentes.

HERVE HUGHES/HEMIS



OLLANTAYTAMBO

Les premières expéditions militaires de Pachacuti l'amènent à conquérir la vallée fertile de Vilcanota. Sur le site d'Ollantaytambo (2 792 m), il rase la cité préexistante pour la remplacer par un lieu de villégiature doté de bains et de fontaines. Ce domaine, célèbre pour ses extraordinaires monolithes en rhyolite *(ci-contre, au 2e plan)*, aux reflets changeants selon la lumière, constitue une unité de production autonome pourvue de réservoirs à ciel ouvert, de canaux souterrains, de vastes greniers et d'un secteur d'artisanat. Les terres inondables ont été ingénieusement surélevées pour former des plateformes à flanc de coteau.



SAQSAYWAMAN

Les premiers conquistadors surnomment ce lieu la « forteresse ». Ses deux imposantes tours, disparues, ses murs de terrassement mégalithiques construits en dents de scie et ses dépôts d'armes ont entretenu cette idée. Mais, bien que juché sur une colline dominant Cuzco, Saqsaywaman est aussi un lieu de rassemblement rituel doté d'une place monumentale et d'un temple du Soleil. Après l'échec de la dernière insurrection inca, en 1537, les vainqueurs démantèlent le site pour édifier la ville coloniale de Cuzco.

LES QUIPUS : LE PROTO-ORDINATEUR DES INCAS



DET KONGELIGE BIBLIOTEK, COPENHAGEN, DENMARK

Dépeints comme un peuple sans écriture, les Incas ont en fait développé un ingénieux système de comptabilité, d'archivage et de communication à base de cordes. Dont on commence seulement à percer les secrets.

PAR **PATRICE LECOQ**

Un quipu, du quechua *khipu* ou *quipo* (« nœud »), est un instrument comptable constitué d'une corde principale horizontale, de longueur et d'épaisseur variables (certaines atteignent 1 m de long), à laquelle sont fixées des cordes secondaires en laine de camélidé ou en coton, tissées de différentes manières, nouées et colorées, et d'autres cordelettes latérales, plus petites ; les plus grands quipus peuvent ainsi regrouper jusqu'à 1 500 cordes.

Certaines cordes sont orientées vers le bas, d'autres vers le haut et sont munies de nœuds, plus ou moins complexes, de différentes couleurs. D'après les spécialistes qui les ont étudiés, comme le mathématicien Leland Locke en 1923, et plus récemment Marcia et Robert Ascher ou l'anthropologue Gary Urton, à la lueur des données recueillies par certains chroniqueurs après la conquête, ces nœuds représenteraient des nombres et d'autres données codifiées. Enfin, des cordelettes secondaires sont parfois attachées à ces deux derniers types de cordes.

LA SCIENCE DES *QUIPUKAMAYUQ*

Chaque cordelette comprend trois types de nœuds : des nœuds simples, représentant chacun une unité – le nombre de boucles équivaut au nombre d'unités et peut aller jusqu'à neuf ; des nœuds plus sophistiqués, formés d'un nœud simple auquel sont ajoutées une ou plusieurs boucles où chacun représente une dizaine, là encore jusqu'à neuf ; et des nœuds en huit, qui correspondent à une centaine. Le zéro est indiqué par l'absence de nœud dans un groupe. L'ajout d'une deuxième cordelette, attachée à la première, permet de passer de 999 à 1000 ; et une troisième, d'atteindre un total supérieur. Toute la méthode est fondée sur un système de position décimal.

La combinaison de différentes nuances de couleurs utilisées pour chacun des nœuds (blanc, beige, marron, noir, etc.), la façon dont ils sont obtenus en positionnant les cordes de droite à gauche ou du haut vers le bas, leur position et leur nombre sur la corde principale, la torsion particulière des fibres ou l'aspect (recto ou verso) des ligatures permettent de créer un très grand nombre de possibilités.

Les chroniqueurs espagnols rapportent que les *quipukamayuq* (« les maîtres du quipu ») sont les seuls à être


WERNER FORMAN/UIG/AGEFOTOSTOCK

ÉCHEVEAU À DÉMÊLER
Ce maillage de cordes est un procédé de calcul décimal. Le quipu remplit aussi une fonction narrative, largement méconnue.
• *Illustration p. 32 : quipu et tablette de calcul manipulés par un maître. D'après « El primer corónica y buen gobierno ». Bibliothèque royale du Danemark, Copenhague.*

habilités à « lire » ces quipus, qu'ils égrainent entre leurs doigts à la façon d'un chapelet. On sait que les quipus sont utilisés seuls, ou conjointement avec une tablette de bois, la *yupana*, comme celle représentée par le chroniqueur Guamán Poma (1615 ?), pour enregistrer des données chiffrées, telles que le recensement de la population, le nombre d'enfants, d'hommes et de femmes, mariés ou célibataires, dans chaque village de l'empire, les richesses agricoles ou l'importance et la composition du cheptel (lamas, alpagas, vigognes ; âge, sexe, couleur de la toison). On y trouve aussi les mesures des terres ou les différents produits entreposés dans les greniers étatiques ou régionaux, ainsi que le type d'armes nécessaires aux armées et leur nombre.

Certains quipus sont aussi employés, conjointement à la narration d'odes mémorisées par les *quipukamayuq*, pour enregistrer les faits historiques, conquêtes impériales et lignées royales de Cuzco et des principaux chefs-lieux de province. Le quipu sert également d'outil de communication, avec une brève description orale, par des messagers postaux incas, les *chasquis*, qui utilisent ce dispositif pour mémoriser les messages avec des données qualitatives et quantitatives, et arpentent, à pied, tout l'empire.

Mais ces précieuses transcriptions ont été victimes des exactions des conquistadors, qui, craignant que ces quipus ne contiennent des récits idolâtres, les ont systématiquement détruits. De ce fait, rares sont les quipus parvenus jusqu'à nous. La plupart sont aujourd'hui conservés dans différents musées du monde, notamment au Musée ethnologique de Berlin. Mais ils sont difficiles à dater de même qu'à interpréter, car souvent recueillis hors contexte, dans des tombes saccagées du Pérou et du Chili.

CARTE GÉOGRAPHIQUE OU STELLAIRE

Depuis vingt-cinq ans, Gary Urton, chercheur à l'institut Dumbarton Oaks de l'université Harvard (à Cambridge, dans le Massachusetts), travaille au déchiffrement des quipus, notamment en collaboration avec l'archéologue Alejandro Chu. En 2002, il a créé une base de données, le Khipu Database Project, où sont enregistrés 870 quipus, dont certains, bien documentés, comme ceux découverts dans la région de Chachapoya, dans le nord du Pérou, ou à Puruchucu, près de Lima, pourraient correspondre à des calendriers. D'autres semblent être associés à des cartes géographiques, voire à des cartes stellaires en deux dimensions, comme le quipu recueilli à Pachacamac, près de Lima, étudié par Alberto Sáez-Rodrigues, qui semble indiquer les coordonnées de la constellation des Pléiades.

Bien que la plupart datent de la période d'expansion inca (1400-1532), certains pourraient être beaucoup plus anciens, comme ceux retrouvés par l'archéologue péruvienne Ruth Shady sur le site de Caral, daté d'environ 2800 av. J.-C. D'autres, étudiés par l'historien Frank Salomon, sont encore utilisés dans certaines communautés du Pérou. Les quipus constituent donc un système original de consignation de données, voire d'écriture, reposant sur un système binaire, qui a été développé très tôt dans l'ancien Pérou et dont la signification exacte reste encore inconnue. ■



HIÉRATIQUE
Portrait en majesté du souverain. Son règne, débuté dans la violence, s'achèvera brusquement et dans la douleur. • *Peinture anonyme. Musée ethnologique de Berlin.*

ATAHUALPA : L'OUTSIDER EN QUÊTE DE RENOMMÉE

Parmi les descendants de Huayna Cápac, le natif de Cuzco ne figure pas en pole position dans la course au pouvoir. Son père le tient pourtant en grande estime. Mais à lui de s'illustrer.

PAR **CARMEN BERNAND**

Atahualpa est né à Cuzco vers 1500. C'est l'un des très nombreux fils de Huayna Cápac. Les sources espagnoles le qualifient de « bâtard », un terme impropre car la polygamie est un des nombreux privilèges des Incas. Son père – et non pas lui, comme on l'a prétendu – a vu le jour à Tumibamba, dans la province de Quito, dans le palais construit par son propre géniteur, Túpac Inca Yupanqui, le grand conquérant qui a repoussé les frontières du Tawantinsuyu jusqu'aux confins du Nord et du Sud, pénétrant avec ses troupes dans le Piémont amazonien, bravant serpents, jaguars et mangeurs de chair humaine.

Or, Túpac Inca Yupanqui meurt vers 1493, dans des circonstances étranges, terrassé par un mal inconnu. Empoisonné, peut-être… Sa disparition surprend tout le monde et réveille les prétentions des membres de l'aristocratie inca, car il n'existe aucune règle de succession précise. En principe, la couronne doit revenir à l'un des fils conçus par l'épouse légitime de l'Inca, qui est également sa sœur ou sa cousine maternelle. L'élu doit cependant être doté des capacités nécessaires pour assumer cette responsabilité, devenue écrasante en raison de l'extension du territoire inca. Dans ces moments de vacance de pouvoir, les lignages royaux s'activent pour favoriser leurs candidats. À la tête de chaque groupe de descendance se trouve la *Coya*, épouse légitime et sœur du souverain, avec ses parents des deux sexes, à l'exception de l'Inca régnant.

CLASH DE CLANS

À la fin du XVe siècle, les deux lignages les plus illustres sont Hatun Ayllu, qui réunit la parentèle matrilinéaire de l'Inca Pachacuti, et Cápac Ayllu, fondé par l'épouse principale de Túpac Inca. Ces groupes, ou factions, doivent assurer l'entretien de la momie de leur fondateur et préserver la mémoire de son règne. La mère d'Atahualpa, Pallacoca, appartient à Hatun Ayllu, tandis que celle de son demi-frère Huáscar est issue de Cápac Ayllu.

Huayna Cápac, fils de Túpac Inca Yupanqui et de son épouse principale, est élu vers la fin du XVe siècle. Il aura une nombreuse descendance, dont Atahualpa, qui s'éveille à la vie dans le palais de Caxana, situé sur le côté nord de la grande place de Cuzco, en compagnie d'autres enfants de Hatun Ayllu, ses proches. Au sein de cette parentèle, il entend les récits merveilleux sur la victoire de l'Inca Pachacuti contre les Chancas, grâce à l'intervention divine de Viracocha. Il est vraisemblable qu'il n'ait pas eu de liens affectifs avec Huáscar, son cadet de quatre ou cinq ans, qui appartient au lignage de Cápac Ayllu, voué au culte de Túpac Inca Yupanqui. Ces divisions au sein des élites cuzquéniennes joueront un rôle crucial dans la vie d'Atahualpa.

Les enfants ne possèdent pas encore de nom d'adulte et passent la plupart de leur temps avec leurs parents maternels. Au moment de la puberté, leur statut change : les filles deviennent des femmes ; les garçons doivent se soumettre à des épreuves qui feront d'eux des hommes accomplis et initiés aux arts de la guerre. Cette seconde naissance se déroule en plusieurs étapes à Huanacaure, la Montagne sacrée, ›››

L'INCA, SE MOURANT, DOIT DÉSIGNER SON SUCCESSEUR POUR COUPER COURT AUX INTRIGUES DES LIGNAGES

››› où s'est posé jadis Ayar Cachi, transformé en oiseau, illuminé par l'éclat d'un arc-en-ciel qui salue le début de la dynastie solaire des Incas. Atahualpa, comme ses frères et cousins, jeûne toute une lune, enfermé dans une cabane sans voir la lumière du jour, ne mangeant que des nourritures crues sans piment ni sel. Au terme de cette réclusion, il sort, aveuglé par la lumière, une lance en or à la main. On lui coupe les cheveux, on l'habille pour sa présentation, qui nécessite au préalable quelques épreuves supplémentaires d'endurance et d'habileté, avant d'être reçu en grande pompe avec ses compagnons à Cuzco.

DE MAUVAIS AUGURES

Huayna Cápac semble avoir aimé ce garçon, qu'il trouve beau et semblable à son père, Túpac Inca Yupanqui. Il emmène Atahualpa en campagne, dans la province de Quito, avec un autre de ses fils, Ninancuyoche – en son absence, cette région fraîchement conquise s'est rebellée, tuant les gouverneurs placés par Cuzco pour surveiller les populations et le paiement du tribut. L'Inca veut éviter le démembrement des contrées septentrionales et promet un châtiment exemplaire.

Atahualpa fait donc ses débuts dans ce contexte violent et incertain. Pour se rendre dans cette contrée lointaine, ils empruntent la route du Chinchaysuyu, probablement à pied, car la litière est réservée à l'Inca et à de très hauts dignitaires de l'empire. Une fois parvenus à Tumibamba, ils remontent le long d'une vallée flanquée de glaciers majestueux. Les mauvais présages s'accumulent et jettent une ombre noire sur cette campagne. Huayna Cápac essaie de conjurer ces menaces en célébrant avec éclat la fête de Cápac Raymi en l'honneur du Soleil.



LA MARCHE DE L'EMPEREUR
À la mort de l'Inca Huayna Cápac, vers 1525, Huáscar est intronisé. Atahualpa se montre d'abord loyal envers son frère, avant d'entrer en guerre contre lui, vers 1530, aiguillonné par ses capitaines. Son triomphe sera de courte durée. La faute à des « hommes barbus venus de la mer ».
• Gravure de Théodore de Bry, v. 1597. Collection particulière.

Le solstice de décembre marque aussi le début de la saison des pluies. Quand les troupes commandées par Atahualpa et son frère arrivent au village principal des Pastos, elles ne trouvent que des femmes et des enfants.

Fatigués, les guerriers s'adonnent aux plaisirs des boissons fermentées et des femmes, dont ils disposent à leur

guise. C'est alors que les hommes, aux aguets, fondent sur l'armée inca. L'attaque est si brutale que le retrait s'impose. En apprenant la nouvelle, Huayna Cápac s'emporte contre ses fils, qu'il traite de couards ; aux rebelles, il promet des représailles terribles. La province de Quito sera de fait en partie pacifiée par la terreur. À Otavalo, le lac sacré prend une teinte rouge, du sang des hommes massacrés et jetés dans l'eau – désormais, il porte le nom de Yahuarcocha, le « lac de sang ».

LA FAUTE À L'ÉGARD DU SACRÉ

Huayna Cápac peine cependant à contenir le soulèvement général et essuie une cuisante défaite sur l'île de Puná. L'agitation gagne le pays des Cañari, à Tumibamba. Les présages se multiplient, et soudain un mal inconnu terrasse l'Inca *(lire p. 40-41)*. Son visage se couvre de pustules suintantes ; il cherche à se cacher dans une maisonnette en pierre, la fièvre le fait délirer. Une inquiétude gagne ses conseillers : leur souverain ne surmontera pas ce mal. Il faut absolument qu'il désigne son successeur afin de couper court aux intrigues des lignages. Alors, Huayna Cápac s'embrouille, propose Ninancuyoche, mais le jeune homme vient de succomber à la même peste.

Il porte finalement son choix sur Huáscar ; ou lui souffle-t-on ce nom ? Atahualpa restera à Quito pour contrôler la population, mais il n'est pas question d'un quelconque partage territorial. En quechua, le mal se dit *onkoy* et résulte d'une faute grave, une *hucha*, à l'égard des entités sacrées. Les Incas n'en sont pas épargnés et conjurent tous les ans leur « faute royale » par des jeûnes et des sacrifices humains et animaux. Celle qui s'est abattue sur le Fils du Soleil sera appelée *muru onkoy*, « le mal des grains ». ■

Les 4 000 femmes d'Atahualpa

Établir des alliances avec les seigneurs et les intégrer à la dynastie régnante est une stratégie plus payante que la force. Les femmes sont donc des pièces majeures de ce dispositif. Atahualpa suit la coutume et renforce ses liens avec les seigneurs en choisissant leurs filles comme épouses secondaires. Son gynécée regroupe 4 000 femmes – un chiffre approximatif. Il attend d'être intronisé à Cuzco avant de choisir pour épouse principale sa cousine Cusi Rimay Ocllo *(lire p. 74-75)*, comme le souhaitait son père. Les épouses secondaires disposent de nombreuses servantes, lesquelles peuvent à l'occasion égayer la couche du souverain – et lui donner encore des enfants. La concupiscence royale ne suffit pas à expliquer cette coutume. À la logique des alliances s'ajoute l'action fécondante attribuée au Fils du Soleil, car les enfants sont les prémices des humains, de même que les premiers épis annoncent la récolte abondante du maïs. Les épouses résident dans un vaste palais entouré de murs et surveillé par des gardiens. La coutume veut qu'un certain nombre d'entre elles suive l'Inca dans la mort… Piégé par les Espagnols à Cajamarca, Atahualpa réagit selon la coutume et « donne » à Pizarro la jolie Quispe Sisa, une fille de Huayna Cápac. Baptisée sous le nom de doña Inés, elle aura deux enfants avec le conquistador et épousera son page, Francisco de Ampuero. Pizarro, entiché de Cusi Rimay, la prend pour lui après l'exécution de l'Inca. Devenue doña Angelina, elle aura deux fils avec lui et, à la mort de l'Espagnol, épousera le chroniqueur Juan de Betanzos. Ces deux dames, ainsi que bien d'autres, joueront, avec leurs enfants métis, un rôle majeur dans le Pérou colonial. Atahualpa sera pleuré par ses concubines, du moins celles qui lui étaient encore attachées. Il n'est pas sûr qu'elles se soient donné la mort pour l'accompagner dans l'au-delà. Mais certaines ont tout de même parcouru les lieux chers à leur illustre époux, en racontant ses hauts faits au son d'un tambourin. ■ **C. B.**


COLLECTION SYLVIA DE CASA PIZARRO

La Veille de la mort d'Atahualpa, huile sur toile d'Alexandre Marie Colin (1798-1875). • *Collection Sylvia de Casa Pizarro.*

LA GUERRE, SENTIER DE LA GLOIRE

PAR CARMEN BERNAND

Les combattants incas se répartissent en fonction de leur origine ethnique. Et les plus valeureux s'assurent dans l'au-delà une place digne de leur rang.

Dans l'Empire inca, la renommée des hommes repose sur le courage physique et les victoires guerrières. Bien entendu, les capitaines issus d'un lignage inca amassent des richesses et des charges politiques prestigieuses lors des campagnes militaires. Leur rôle est important : instruire les jeunes dans l'art militaire et l'endurance. À leur mort, ces valeureux combattants occupent une place exceptionnelle dans l'au-delà.

Les guerriers sont répartis en différents escadrons en fonction de leurs origines ethniques et de leurs armes : lances, massues, flèches, frondes et haches. Chaque « régiment » dispose d'armes, de vêtements, de nourriture, etc. Ces biens sont conservés dans les dépôts de l'empire et proviennent du travail des tributaires. Les combattants sont protégés par une armature faite de joncs et de tissus de coton étroitement assemblés. Par-dessus, ils portent des chemises aux couleurs vives, selon leur rang, des pectoraux en or, argent ou cuivre. Une sorte de casque en bois ou en jonc couvre la tête. Certains d'entre eux se peignent le visage pour effrayer l'ennemi. Quand ils partent à l'assaut d'une citadelle, les guerriers se protègent sous des pavois tissés qui peuvent couvrir plusieurs dizaines d'hommes. Ils portent aussi des boucliers en joncs recouverts d'une peau de cervidé. ■



COLLCAPATA

Le conquistador Francisco de Jerez apporte un témoignage précis sur les tuniques guerrières incas : « [le premier groupe] était un bataillon d'Indiens vêtus d'une tunique de couleurs comme un échiquier ; ils enlevaient les pailles qui traînaient par terre et balayaient le chemin. Derrière, trois autres groupes habillés autrement, tous chantaient et dansaient. » Ce vêtement en damier est d'ailleurs reproduit sur des dessins de céramiques péruviennes de la côte.

FRONDE ET BALLE D'AYLLO

La fronde tressée, qui peut dans certains cas être en laine polychrome avec des figures géométriques, sert à lancer des pierres rondes comme des boulets. Les deux pierres polies, avec rainure pour attacher des cordes, appartiennent à un *ayllo* (ou lasso à boules), qui sert à immobiliser un ennemi ou un animal et le capturer vivant.



CHAMPI

C'est une arme à manche long en bois dur – il s'agit probablement de la chonta, un arbre du Piémont amazonien – qui, prise à deux mains, peut briser un crâne. À ne pas confondre avec la *macana* (massue en bois). Ici, la tête étoilée est en cuivre arsénié, appelé aussi « bronze », mais les plus ordinaires sont pourvues d'étoiles en pierre polie noire.

UNCU AVEC BRODERIES

Dépourvue d'échancrure triangulaire, cette tunique ouvragée est typique des pièces incas, mais elle est dotée d'une frange horizontale de *tocapus*, ces figures inscrites dans des rectangles et disposées selon une symétrie alternée, un ornement typique des *uncus* des élites, dont la variété a fait penser à une forme d'écriture. Ici, la décoration des cartouches est plus simple. Les lamas disposés sur les franges verticales indiquent peut-être une provenance des hauts plateaux du Collasuyu ou du Cuntisuyu.

LE FLÉAU DES « ENNEMIS INVISIBLES »

La conquête du Nouveau Monde s'est accompagnée de nombreuses épidémies. Si les « miasmes » ont largement décimé les autochtones, les conquistadors ne furent pas épargnés.

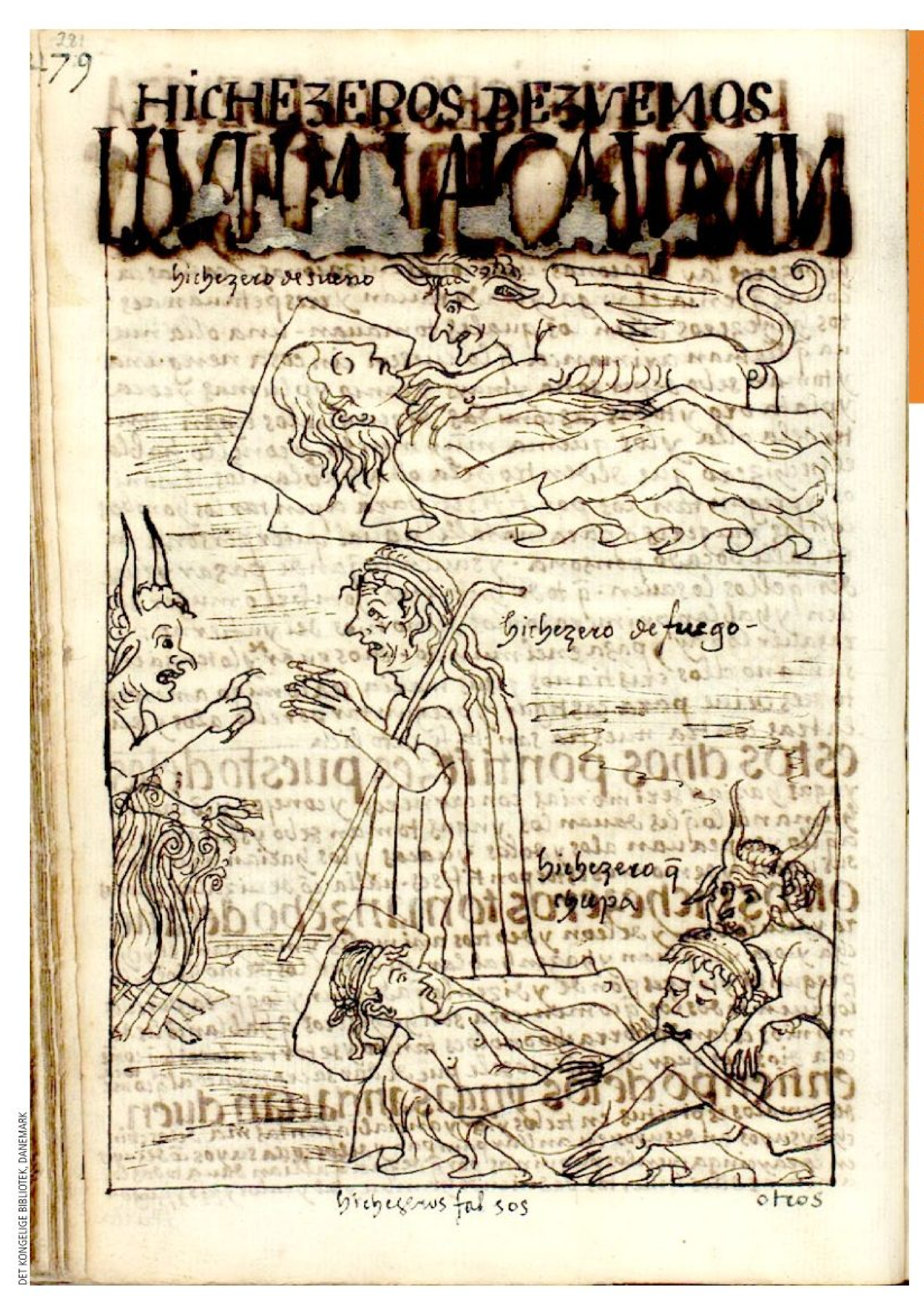
PAR **CARMEN BERNAND**

Les premiers microbes arrivent dans les Antilles en 1492, tapis dans les trois caravelles de Christophe Colomb. Aux côtés de l'équipage entassé voyagent aussi des cochons, des poules et des rats – grands pourvoyeurs de maladies infectieuses. Les peuples indigènes ne sont pas immunisés contre les affections diverses qui frappent de façon récurrente les populations européennes et asiatiques. Et la Caraïbe est sillonnée par des embarcations locales, notamment celles des puissants marchands de Cozumel, dans le Yucatán.

Il est vraisemblable que, avant l'arrivée de Pánfilo de Narváez sur la côte du Mexique en 1518, les virus ont déjà commencé à circuler, car ils ont besoin de se greffer sur les vivants pour ne pas mourir. Entre 1514 et 1530, près de deux millions d'indigènes auraient succombé à l'épuisement et aux « fièvres » dans l'isthme de Panama : variole, rougeole, influenza et autres maux sèment la panique. Les statistiques, quoique imprécises, sont terribles. L'évocation de « millions » d'individus traduit en chiffres globaux des observations empiriques : régions entières ravagées, cadavres dans les jardins, cités dépeuplées, champs abandonnés… Bref, une sensation angoissante de vide assaille tous les chroniqueurs. Même s'il est impossible de quantifier les victimes avec exactitude, ces impressions, partagées à l'époque par les témoins du fléau, sont difficilement contestables. L'intensité du peuplement humain et l'urbanisation des campagnes, notamment au Mexique et en Amérique centrale, ont été révélées par l'archéologie. Le cas des Andes est un peu différent car les données sont moins abondantes que pour la Mésoamérique.

Les microbes empruntent plusieurs routes. Celle du golfe du Mexique les conduit sur les rivages du Venezuela et de la Guyane. Sur le littoral pacifique, des radeaux de marchands font encore du cabotage en ce début de XVIe siècle. Francisco Pizarro est d'ailleurs pris par les indigènes du sud du Panama pour un de ces commerçants. Un peu plus tard, lors de la deuxième expédition, le pilote Bartolomé Diaz arraisonne une de ces embarcations au large de Manta (dans l'actuel Équateur), sur lequel il y a aussi un beau lama – hôte éventuel qui s'ajoute aux humains. D'autres foyers de transmission sont vraisemblables. Comme le suggère l'historien américain Woodrow Borah, l'épidémie qui ravage Cuzco pendant que Huayna Cápac est en campagne à Quito aurait pu être causée par le séjour de la flotte de Magellan dans le Rio de la Plata en 1520.

> DE 1514 À 1530, PRÈS DE DEUX MILLIONS D'INDIGÈNES AURAIENT SUCCOMBÉ À L'ÉPUISEMENT ET AUX **« FIÈVRES » DANS L'ISTHME DE PANAMA**



DET KONGELIGE BIBLIOTEK, DANEMARK

EN GERMES
Au XVI[e] siècle, une déferlante d'infections s'abat sur les indigènes : variole, rougeole, grippe (alors appelée influenza) fauchent des populations entières exposées car non immunisées. Évoquant cette terrible « débâcle démographique », l'hématologue et anthropologue Jacques Ruffié (1921-2004) a parlé d'un « génocide sans préméditation ».
• *« El nueva corónica y buen gobierno », de Felipe Guamán Poma de Ayala, v. 1615.*

On peut d'ailleurs remonter plus loin, en 1503, quand le sieur de Gonneville, un marchand normand, après un détour par l'Afrique, accoste les rivages de Santa Catarina, chez les Tupinamba. Les Français y séjournent plusieurs mois, échangeant tissus et lames contre du bois et des plumes.

La forêt brésilienne n'est pas une barrière ; des hommes continuent de circuler, indigènes ou étrangers, par exemple Aleijo García. Ce Portugais, rescapé d'un naufrage, part de Santa Catarina à la tête d'une colonne de Guarani pour « la montagne de l'Argent » ; ils atteignent en 1521 les contreforts des pays andins et pillent les dépôts incas. Informé, Huayna Cápac ordonne une campagne contre ces « sauvages mangeurs de chair humaine », qui sera sans succès.

L'INCA VICTIME D'UNE « LÈPRE »

La mort de Huayna Cápac se situe entre 1524, à Noël – selon les indications enregistrées dans les quipus *(lire p. 32-33)* et lues devant le gouverneur Vaca de Castro –, et 1526 au plus tard. L'Inca est semble-t-il emporté par la variole, un mal déjà répandu dans les Andes du Venezuela à la même époque. Plusieurs témoins assurent à Juan de Betanzos que le souverain a été tué par la même « lèpre » qui terrassa Túpac Inca Yupanqui, ce qui remonte, pour cette épidémie, à 1493. D'autre part, la date de la mort de Huayna Cápac serait contemporaine du second voyage de Pizarro, autour de 1526. D'autres vagues épidémiques s'ajoutent à ce fléau, notamment la rougeole et l'influenza. Les Espagnols ne sont pas épargnés et périssent de la variole ou d'une infection nouvelle pour eux, qui donne, comme la peste, des bubons.

Mais la pandémie ne s'arrête pas là. Pendant des décennies, les Andes sont frappées par des épidémies de variole, rougeole et autres fièvres, supposément provoquées par des miasmes, car les microbes pathogènes ne sont pas connus. Les conquistadors reconnaissent le lien entre les épidémies et la facilité avec laquelle ils conquièrent d'abord les royaumes du Mexique, puis l'Empire inca.

Dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, sous le gouvernement du vice-roi Francisco de Toledo, des mesures sont prises pour arrêter la chute démographique : présence d'un médecin dans chaque village, quarantaine pour les navires dans les ports, choix de sites plus sains pour les villages. La négligence des hommes, le refus des contraintes, les intérêts personnels ont le dernier mot, et la pandémie initiale reste à l'état endémique jusqu'à l'époque contemporaine. Dans l'immédiat, la mort de Huayna Cápac déclenche une guerre sans merci entre les deux prétendants au trône, les frères ennemis Huáscar et Atahualpa *(lire p. 42-44)*. ■



FACE-À-FACE
À la mort de Huayna Cápac (v. 1525), son fils légitime Huáscar est intronisé. Mais Atahualpa, rejeton issu d'un autre lignage, entend faire valoir ses droits. • *Encre et aquarelle sur papier d'après « Historia de los Incas », de Martin de Murúa (1525-1618). Musée du Quai-Branly.*

MUSEE DU QUAI BRANLY-JACQUES CHIRAC, PARIS

UNE GUERRE FRATRICIDE POUR L'EMPIRE

Atahualpa et Huáscar se disputent le trône de Huayna Cápac. Une lutte sanglante et sans merci, qui laissera le royaume divisé et conduira à sa perte.

PAR **CARMEN BERNAND**

Des hurlements « si perçants qu'ils ébranlaient les nuages et faisaient tomber les oiseaux étourdis sur le sol » : c'est ainsi qu'un témoin raconte au chroniqueur Pedro Cieza de León le bouleversement produit par la mort de Huayna Cápac (entre 1524 et 1526). Son trépas est anormal et une forte inquiétude s'installe dans l'empire, car les nouvelles se propagent très vite par des messagers se relayant le long de la chaussée du Chinchaysuyu. On le pleure dix jours à Quito ; à Tumibamba, le deuil dure dix lunes.

Avant de ramener la dépouille à Cuzco, il faut la nettoyer et enlever les organes, pour les recueillir dans un vase qui sera caché dans la cordillère de Quito. Les embaumeurs camouflent les pustules en recouvrant la peau d'une résine. Le visage est masqué, et les yeux recouverts d'une gaze parsemée de poudre d'or. Ces manipulations libèrent les virus. Probablement, l'air méphitique de la mort est chassé par des brasiers de plantes odoriférantes. Le cortège s'ébranle une semaine plus tard. Le recueillement n'éteint pas les intrigues pour la succession. De plus, les *mitimaes* [indigènes déplacés loin de leur région d'origine afin de les diviser et pour qu'ils accomplissent des missions en faveur de l'empire, NDLR] placés dans le Nord pour surveiller les populations se comportent en seigneurs, ce qui crée une instabilité qui profite à Atahualpa.

À Cuzco, les manifestations de douleur et les rituels sacrificiels se poursuivent. Au moins 4000 personnes, dont concubines, servantes et serviteurs, rejoignent l'Inca dans l'au-delà, ainsi que de l'or, de l'argent et des tissus, pour assurer son faste. Où se trouve le sépulcre de Huayna Cápac ? Certaines rumeurs prétendent que le corps (ou son double ?) a été déposé sur les rives de l'Angasmayo, la limite ultime de l'empire des Quatre Quartiers. D'autres sources, les plus nombreuses, affirment que la momie se trouve à Cuzco. En 1559, un jeune métis qui ne s'appelle pas encore Garcilaso de la Vega est invité par le gouverneur espagnol à voir cinq momies incas qu'il a débusquées. Impressionné par celle de Huayna Cápac, il l'effleure : la momie est dure comme du bois.

MOURIR « DÉSHONORÉ ET PAUVRE »

Atahualpa ne fait pas partie de l'immense cortège funéraire de Huayna Cápac. Est-il vexé d'avoir été tancé par son père pour sa défection lors de la campagne des Pastos ? A-t-il honte de se confronter aux lignages favorables à son frère ? « Je reste ici et je mourrai dans le pays de mon père, déshonoré et pauvre », déclare-t-il. Ces paroles seront recueillies par les gardiens de sa mémoire, les *quipucamayos*. Il sait qu'il peut compter sur l'appui des meilleurs capitaines de l'empire : Quisquis, Challcuchima, Vuinachuyllo et Rumiñahui, qui le connaissent depuis ses premiers faits d'armes.

Titu Cusi Inti Illapa, dit Huáscar, enfant légitime de Huayna Cápac, est intronisé à Cuzco. L'absence d'Atahualpa à une cérémonie aussi importante est ressentie comme un affront et une menace. Le nouvel Inca refuse les cadeaux qu'il lui adresse, humilie et torture ses émissaires. À son tour, il dépêche deux princes incas pour ramener les femmes de Huayna Cápac. L'instabilité politique pousse les Cañaris à trahir Atahualpa ; ils l'enferment à Tumibamba pour le livrer à son frère. Mais le jeune homme, rusé et séducteur, réussit à s'évader grâce à l'intervention secrète d'une femme. Vantard, il proclame qu'il s'est faufilé par un trou transformé en serpent, et que son père, le Soleil, a permis sa libération. ›››

SOUS LA PROTECTION DES SYMBOLES

La guerre inca contient aussi des éléments symboliques et sacrés. Avant la campagne, il faut consulter les oracles. Si les réponses sont favorables, les capitaines incas font appel à des corps de guerriers venus des quatre provinces. L'armée inca se déplace avec ses *huacas* (symboles sacrés), notamment des répliques du Soleil : sculptures, blasons, ornements. Les vêtements faits de plaques métalliques, les pectoraux et autres bijoux reflètent la lumière de l'astre du jour, qui protège les guerriers. La tunique en damier portée par certaines compagnies évoque les terrasses agricoles ainsi que la constellation chacana (les « Trois Maries »). Les capitaines originaires du Piémont amazonien ont leurs propres *huacas*, notamment des aras et des jaguars *(illustr. ci-contre)*, évoqués dans les masques, les vêtements, les plumes et les blasons. La musique se joint aux vociférations pour convoquer les entités secourables et provoquer l'effroi chez l'ennemi. Enfin, il y a la plante sacrée, la coca, qui donne de la vigueur pour aller à l'assaut. **C. B.**

GRANGER HISTORICAL PICTURE ARCHIVE/ALAMY STOCK PHOTO

››› La guerre fratricide est déclenchée. L'armée de Huáscar se compose de guerriers des trois provinces sous ses ordres : Collasuyu, Cuntisuyu et Antisuyu. Leurs capitaines obéissent à l'Inca Huanca Auqui, un frère de Huáscar. Aux redoutables hommes du Piémont amazonien s'ajoutent les archers des groupes de la forêt, des cannibales sauvages pour les Incas. Leurs flèches sont enduites d'une substance vénéneuse, probablement du curare.

L'armée d'Atahualpa est moins composite ; elle réunit des guerriers du Chinchaysuyu et repose sur l'expérience et la renommée de ses capitaines, fins stratèges et implacables. Quisquis et Challcuchima se préparent à affronter les troupes de Huáscar, qui n'est pas très aimé des Cuzquéniens, car il est rarement disposé à boire et à manger avec les seigneurs, ce qui lui vaut une réputation de « misérable ».

LES ARMÉES DE HUÁSCAR PRENNENT LE DESSUS, MAIS ATAHUALPA ÉVITE LA DÉFAITE GRÂCE AU REPLI TACTIQUE DE SES CAPITAINES

PUNITION EXEMPLAIRE

Dans un premier temps, les armées de Huáscar prennent le dessus. Le repli tactique des capitaines d'Atahualpa évite la défaite, avant qu'ils ne fondent par surprise sur la capitale. La punition sera exemplaire. Les partisans de Huáscar se réfugient dans la maison de Túpac Inca Yupanqui ; ils sont massacrés, et la momie de l'illustre Inca est même brûlée. Huáscar, prisonnier, assiste impuissant au massacre de ses 80 enfants et au viol de ses épouses ; il subit des sévices humiliants en attendant qu'Atahualpa statue sur son sort. La coutume veut que la victoire d'un camp se traduise par la destruction de l'ennemi, de sa descendance, de sa mémoire et de ses divinités protectrices. Pourtant, quelques membres de son lignage échappent à la mort, parmi lesquels Paullu, l'Inca qui sera intronisé par les Espagnols.

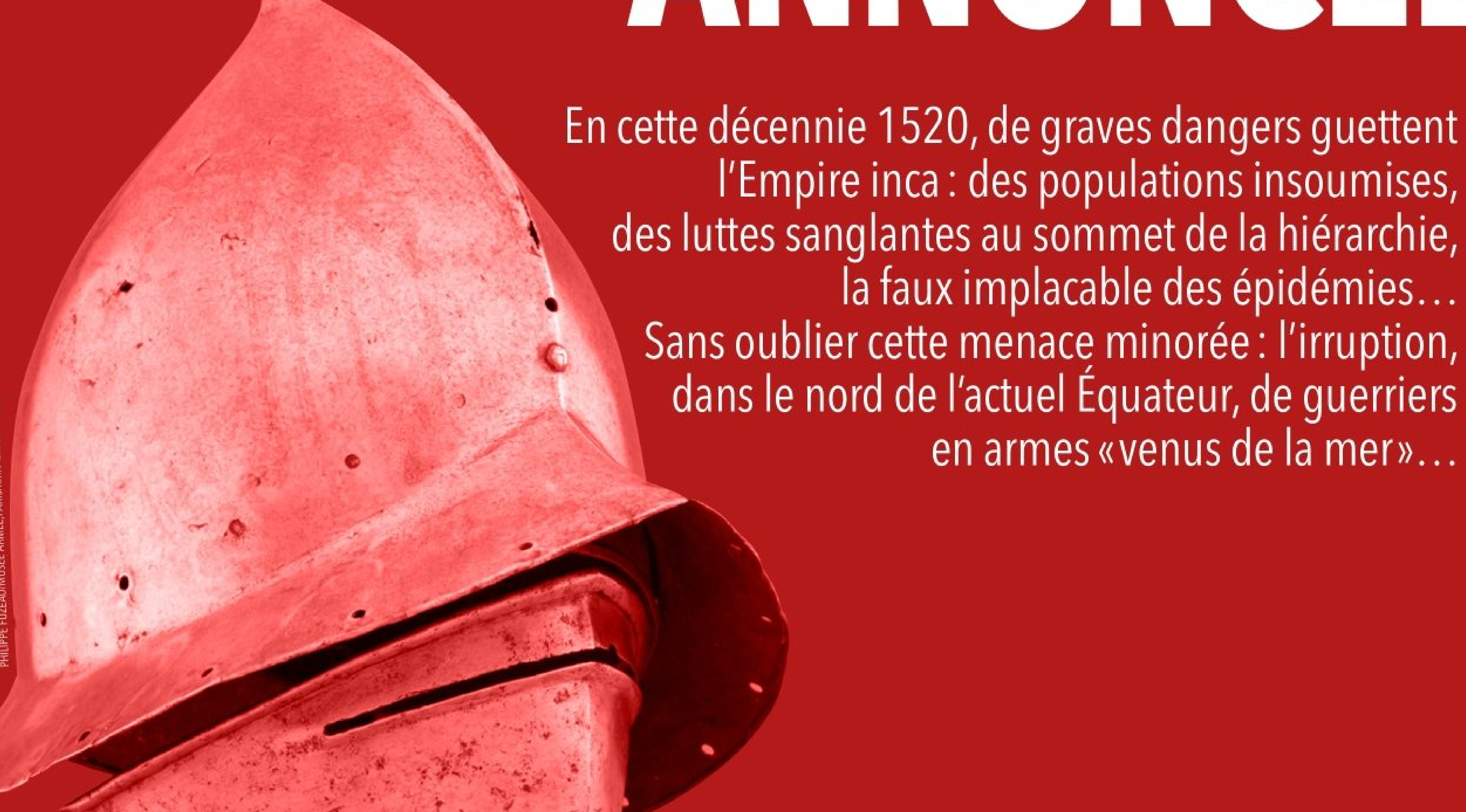
Après le triomphe, Atahualpa se proclame Inca. Il peut désormais se comporter en homme-dieu et ne laisser personne « le regarder dans les yeux », ni se présenter devant lui sans une charge sur le dos. Les émissaires doivent passer par un médiateur, sa « seconde personne ». Pour gouverner, il faut écouter les oracles. Hélas, celui de Catequil, à Huamachuco, lui est défavorable. Ivre de colère, l'Inca se rend au sanctuaire, tranche la tête du vieux prêtre et ordonne de brûler son corps ainsi que sa maison et ses statues.

Victorieux, Atahualpa doit aller à Cuzco pour y être intronisé à Coricancha, comme ses prédécesseurs. C'est alors que des éclaireurs arrivent à Cajamarca, annonçant l'arrivée d'« hommes venus de la mer ». Ces barbus seraient-ils envoyés par le dieu Viracocha *(lire p. 12-17)* ? Intrigué, Atahualpa décide de rester sur place pour y voir plus clair, et suivre l'étonnant cortège. Entre-temps, il prie ses capitaines de lui remettre Huáscar vivant. Puis, craignant que les étrangers fassent alliance avec son frère déchu, il le fera tuer et couper en morceaux…

Dans sa confrontation avec Pizarro, Atahualpa perdra la vie *(lire p. 66-69)*, mais gagnera la bataille idéologique. Il deviendra à son insu un des hommes célèbres répertoriés par André Thevet en 1584, avec Moctezuma, des chefs tupinamba et des personnages illustres du XVI[e] siècle européen. ■

CHRONIQUE D'UNE FIN ANNONCÉE

En cette décennie 1520, de graves dangers guettent l'Empire inca : des populations insoumises, des luttes sanglantes au sommet de la hiérarchie, la faux implacable des épidémies… Sans oublier cette menace minorée : l'irruption, dans le nord de l'actuel Équateur, de guerriers en armes «venus de la mer»…

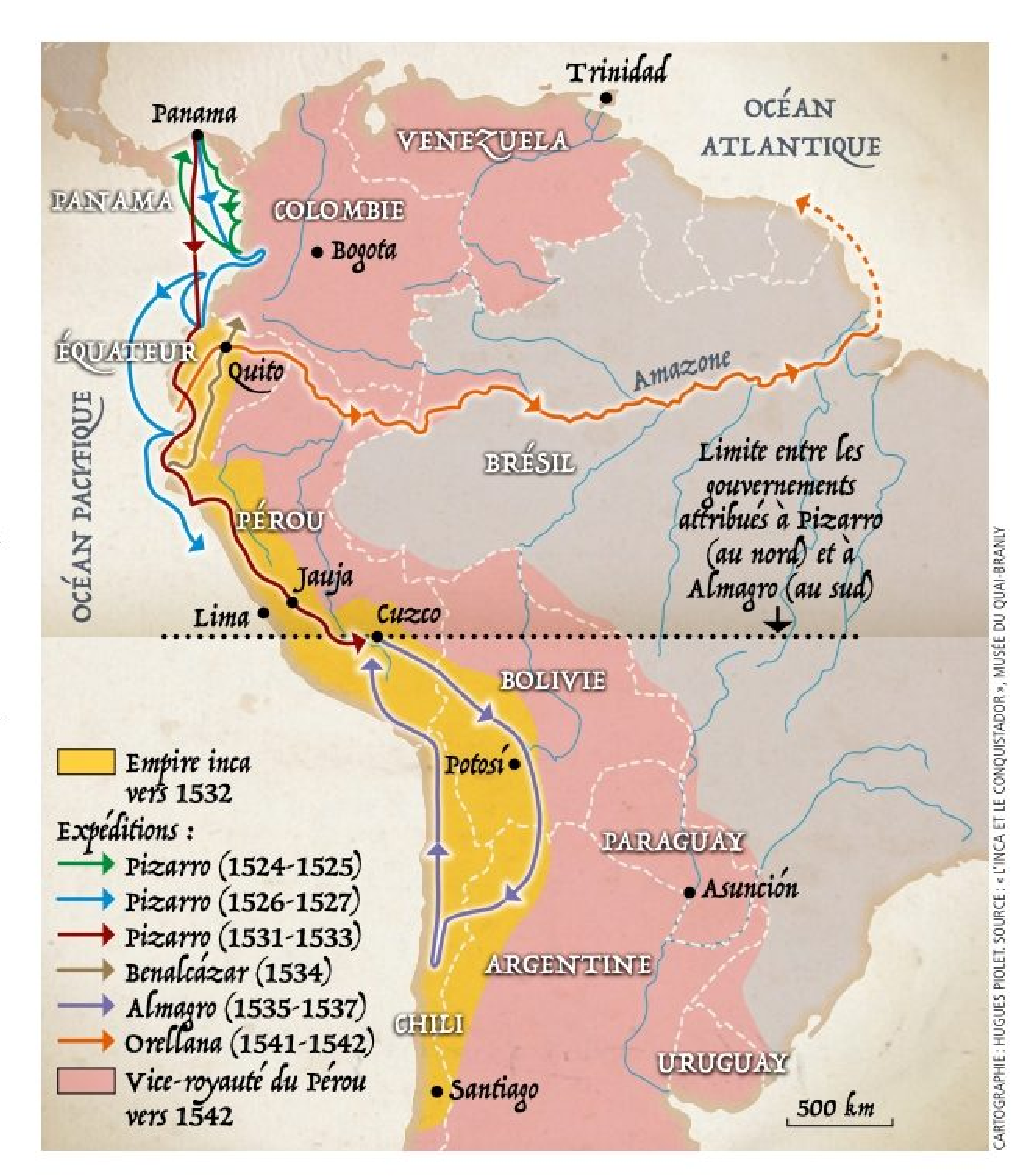


Casque de conquistador. *Musée de l'Armée, Paris.*

FRANCISCO PIZARRO : L'OR À TOUT PRIX

Sa basse extraction le condamne à l'anonymat dans son Estrémadure natale. Le conquistador se tourne donc vers le Nouveau Monde, et son lot d'aventures, de gloire et de richesse.

PAR **BERNARD GRUNBERG**



CARTOGRAPHIE : HUGUES PIOLET. SOURCE : « L'INCA ET LE CONQUISTADOR », MUSÉE DU QUAI-BRANLY

Né vers 1478 à Trujillo, cité de 4 000 à 5 000 habitants dans la province de Cáceres (Estrémadure), Francisco Pizarro est le fils illégitime de Gonzalo Pizarro, qui appartient à une famille trujillane de petits nobles (hidalgos), et de Francisca González, fille de petits paysans. Son père, capitaine d'infanterie, sert dans les guerres à Grenade, en Italie puis en Navarre, où il trouve la mort en 1522. Il ne reconnaît pas son fils et ne s'occupe pas de lui, à la différence de ses autres enfants, Hernando (légitime), Gonzalo et Juan (illégitimes mais reconnus), qui, eux, semblent avoir gardé des liens avec leur frère Francisco et seront prêts, à son retour en Espagne en 1529, à le suivre au Pérou.

Francisco est analphabète (en guise de signature, il appose un signe), alors que Hernando sait très bien lire et écrire et que Juan et Gonzalo signent de leurs noms respectifs. Francisco reste malgré tout attaché à son père et se fera souvent appeler « fils du capitaine Gonzalo Pizarro ».

EXTRÊME ET DUR

Nous savons peu de chose sur son enfance ; il fréquente la maison de son grand-père Hernando Alonso Pizarro, et vit, probablement, au sein de sa famille maternelle, à Trujillo. Il doit travailler. À 14 ou 15 ans, il part, semble-t-il, pour l'Italie au service d'un militaire. Ce n'est qu'à partir de son départ aux Indes, en 1502, que nous pouvons suivre sa carrière. Il débarque à Saint-Domingue dans la flotte du gouverneur Nicolás de Ovando (sans doute pour y accompagner ou retrouver son oncle Juan).

Pizarro semble avoir acquis une certaine notoriété et se joint à l'expédition d'Alonso de Ojeda dans le golfe d'Urabá en 1509 ; celui-ci le nomme lieutenant chargé de diriger les hommes restés sur place après son départ. Nous le retrouvons ensuite aux côtés de Vasco Núñez de Balboa lors de la découverte du Pacifique en 1513. L'arrivée de Pedrarias Dávila (1514), nouveau gouverneur de la Castille d'Or (du Nicaragua au nord de la Colombie), ne perturbe pas Pizarro, qui mène de petites expéditions. Il participe en particulier à celle de Gaspar de Espinoza (1515-1517) et obtient, pour la première fois, la charge de capitaine. En 1517-1518, Balboa explore la côte du Pacifique, ›››



CUIRASSÉ PAR LES ÉPREUVES
En 1502, âgé de 25 ans environ, le « bâtard de Trujillo » saisit sa chance et embarque pour Saint-Domingue. Il ne reverra sa terre natale qu'une fois, en 1529. • *Peinture anonyme. Ibero-American Cooperation Centre, Madrid.*

Les associés Almagro et Luque


MUSEO HISTORICO NACIONAL, SANTIAGO, CHILI

Diego de Almagro, enfant illégitime, non reconnu par son père, comme Pizarro, naît en 1478 ou 1479. Il s'enrôle dans l'expédition de Pedrarias Dávila. Il participe à des expéditions dans l'isthme de Panama (1514-1517), sert sous les ordres de Pizarro et rencontre le père Luque. En 1519, il vit à Panama avec une Indienne, qui lui donne un fils, Diego. Très bon organisateur et homme d'affaires avisé, il s'est rendu indispensable dans toute la région. En 1524, il organise la première expédition et laisse Pizarro partir en premier, avant de le rejoindre en 1525. De retour au Panama, il obtient le titre de capitaine pour la seconde expédition. En 1526, il repart, entre en conflit avec Pizarro pour la direction des opérations. Il retourne au Panama chercher des renforts et revient avec l'ordre de ramener les soldats désireux de rentrer. En 1529, les capitulations de Tolède ne le favorisent guère, mais il reste associé à Pizarro. Il arrive après Cajamarca, reçoit une part du butin puis prend possession de la côte péruvienne et fonde Trujillo. En 1534, Charles Quint lui offre, avec le gouvernement de la Nouvelle-Tolède, un territoire qui s'étend du sud du lac Titicaca au Chili. Sous la pression de Pizarro, il part en 1535 à la conquête du Chili en remontant la cordillère des Andes, où il perd 70 % de sa troupe. Il retourne au Pérou, prend Cuzco en 1537. Le Pérou est alors divisé en deux. Almagro bat le clan Pizarro, à la bataille d'Abancay, mais Pizarro prend sa revanche à Salinas, en 1538. Almagro est capturé, exécuté peu après, et sa tête exposée à Cuzco.


LUISA RICCIARINI/LEEMAGE

Hernando de Luque est natif de Morón de la Frontera. À la fin du XV[e] siècle, ce prêtre arrive avec Pedrarias Dávila et participe à des expéditions en tant que chapelain. Après la fondation de Panama, il devient vicaire et est chargé de répartir les premières encomiendas. En 1522, il s'associe à Pizarro et Almagro et sera le prête-nom de diverses personnes qui financeront les campagnes au Pérou. En 1529, il est nommé évêque de Tumbes et protecteur général des Indiens. Il meurt à Panama en 1534. ■ **B. G.**

››› notamment le sud du golfe de Panama, et c'est là qu'il aurait entendu parler d'un riche empire situé plus au sud. Mais Pedrarias Dávila charge Pizarro, devenu l'un de ses hommes de confiance, d'arrêter Balboa, qui tente d'échapper à sa tutelle ; ce dernier est exécuté en 1519. Peu après, le gouverneur fonde la ville de Panama, dont Pizarro sera échevin, puis premier magistrat.

AU SUD, UN PAYS DE COCAGNE

Pascual de Andagoya, un des hommes les plus riches du Panama, visiteur général des Indiens, part en 1522 inspecter la région du golfe de San Miguel. À Chochama (nord-ouest de la côte colombienne), le chef lui raconte que son peuple est harcelé par des gens belliqueux venus du « Birú », une terre inconnue au sud du Panama.

Très étonné par cette information, le conquistador demande l'autorisation d'aller découvrir cette région au gouverneur Pedrarias Dávila, qui accepte et le nomme capitaine. Son expédition parvient probablement dans la région septentrionale du Chocó colombien, et c'est là qu'il manque de mourir, comme il le raconte : « les navires éloignés de la terre, moi, dans un canoë, découvrant les ports, [je tombai à l'eau et] je me noyais quand le chef [indien] qui m'accompagnait m'attrapa avec ses bras et me jeta dans le canoë ».

En attendant les secours, Andagoya reste plus de deux heures mouillé et transi de froid ; malade, il doit renoncer à une exploration plus lointaine. À son retour à Panama en juillet 1523, il confirme l'existence d'un empire aux richesses énormes en or et en argent, dans un territoire situé plus au sud, appelé « Birú » ou « Pirú ». Cette perspective incite Pizarro, Diego de Almagro et Hernando de Luque à monter



MUSÉE DU QUAI BRANLY-JACQUES CHIRAC, PARIS

ROUTES ET DÉROUTES
La geste exploratrice du conquistador, parti de Panama vers le sud du continent, consiste en une succession d'épisodes houleux. Ci-contre, la fondation de San Miguel (nord du Pérou).
• *Gravure, 1730. Musée du Quai-Branly, Paris.*

une association dont l'objectif est de conquérir ces territoires *(lire Gros plan page précédente)*. Devenu un des hommes les plus importants et détenteur d'une des plus grandes encomiendas (système qui met à la disposition d'un conquistador un certain nombre d'Indiens) de la région, Pizarro obtiendra l'appui du gouverneur, plus intéressé par le Nicaragua et les régions voisines que par l'exploration maritime, pour monter une expédition de conquête du Pérou.

Les trois partenaires vont se partager les tâches. Pizarro, qui apporte le financement principal, est le capitaine de l'expédition ; son expérience de vingt ans dans les Indes, son courage et ses qualités de soldat et de meneur d'hommes parlent pour lui. Almagro se charge d'enrôler les hommes, de trouver les navires et de l'approvisionnement. Luque s'occupe des procédures bureaucratiques nécessaires et doit empêcher que se mette sur pied une autre expédition.

LE PORT DE L'ANGOISSE

Pendant qu'Almagro prépare son navire, Pizarro part avec deux petits bateaux en mauvais état, quatre chevaux, des serviteurs indiens et 112 hommes. Son expédition quitte Panama le 14 novembre 1524, passe par l'île de Taboga puis aborde l'archipel des Perles, où elle se ravitaille (eau, bois, etc.). L'absence de vent oblige les navires à louvoyer le long des côtes. À Puerto de Piñas, sur la côte sud du Panama, Pizarro fait débarquer ses hommes et se lance dans l'exploration de la contrée.

Les difficultés s'accumulent : terrain accidenté, pluie continue, moustiques, diminution des réserves alimentaires, absence de contact avec les indigènes. Épuisés, les Espagnols rembarquent, se dirigent vers Puerto Deseado, mais, après avoir constaté qu'il n'y a pas de village, ils veulent retourner. Pizarro les convainc de poursuivre mais, peu après, devant le manque de provisions, on décide que l'un des navires ira chercher des vivres à l'archipel des Perles.

À son retour, un mois plus tard, l'expédition parvient à Puerto de la Espera et découvre un village abandonné (Pueblo Quemado), où les hommes construisent un fortin. Pizarro est obligé de renvoyer un des navires, dont l'état est très préoccupant. Pendant ce temps, il lance quelques raids dans les villages à l'intérieur des terres, mais les attaques des Indiens rendent la situation critique. Grièvement blessé lors d'un coup de main, le natif de Trujillo est contraint de se retirer.

Pendant ce temps, Almagro a affrété son navire et, n'ayant reçu aucune nouvelle de son partenaire, il part à sa rencontre en mars 1525. Mais, devant l'hostilité redoublée des indigènes, les Espagnols cèdent du terrain. Almagro, grièvement blessé lui aussi et éborgné, retourne à l'archipel des Perles ; il y retrouve Pizarro, qui parvient à convaincre son associé de se rendre à Panama pour y chercher des renforts en vue d'une nouvelle expédition, tandis que lui l'attend avec une cinquantaine d'hommes à Chochama. ■



LES RIVAGES DE L'INFORTUNE

PAR **BERNARD GRUNBERG**

De 1524 à 1528, Pizarro épuise ses hommes dans de coûteuses expéditions au sud. La révolte gronde, même avec son allié Almagro. Et seule une poignée d'aventuriers lui renouvellent leur confiance.



MUSEO NACIONAL DE ARQUEOLOGIA, ANTROPOLOGIA E HISTORIA DEL PERU, LIMA

Tout oppose Diego de Almagro et Francisco Pizarro. Le premier, arrivé en 1514 avec Pedrarias Dávila, n'a jamais été capitaine, alors que Pizarro compte déjà une douzaine d'années aux Indes et est, lui, capitaine ; mais il n'a aucune compétence en affaires, tandis qu'Almagro est un bon organisateur et sait décrocher des crédits pour financer leurs expéditions. Pizarro est d'un naturel dur et taiseux ; Almagro sait plaire et rassembler les hommes. Pizarro apprécie à la fois sa personnalité et sa détermination, mais le considère comme un second ; quand il apprend que Pedrarias Dávila l'a nommé capitaine, cela lui déplaît mais, du fait de son expérience, Pizarro continue d'être considéré comme le capitaine incontesté.

L'ÉQUATEUR, C'EST PAS LE PÉROU

Selon lui, cette entreprise est d'abord la sienne, et tous les honneurs doivent lui revenir, après quoi il partagera la richesse et le pouvoir avec son subordonné. Almagro ne se résigne pas, notamment lorsque l'organisation de leurs expéditions devient essentielle. Malgré quelques dissensions, l'arrivée ultérieure des frères Pizarro a mis fin, entre eux, à toute entente.

Probablement au début de 1526, Almagro quitte Panama. Il rejoint Pizarro avec deux navires et environ 120 hommes à bord, des armes et des vivres, et embarque son associé et sa troupe. Les deux capitaines se dirigent vers le fleuve San Juan, attaquent ›››

LES « TREIZE DE LA RENOMMÉE » ET LE RUBICON DES TROPIQUES

Lorsque la caravelle de Juan de Tafur arrive sur l'île del Gallo (l'île « du coq »), il est accueilli avec soulagement par les hommes de Pizarro mais celui-ci reçoit fraîchement l'envoyé du gouverneur, qui lui notifie qu'il doit ramener tous ceux qui veulent retourner à Panama. Selon certaines chroniques, Pizarro se serait alors avancé et, dégainant son épée, face à ses hommes, les regardant droit dans les yeux, il aurait tracé sur le sable une ligne avec son épée, s'écriant : « De ce côté, ceux qui vont au Panama pour être pauvres ; de l'autre, ceux qui vont au Pérou pour être riches. » Un fait est certain : 13 hommes franchirent la ligne. Leurs noms sont restés dans l'Histoire comme les « treize de la renommée », qui obtiendront le privilège, dans les capitulations de Tolède, d'être hidalgos et, pour ceux qui l'étaient déjà, *caballeros* (chevaliers). Il s'agit de Bartolomé Ruiz, Nicolás de Ribera, Cristóbal de Peralta, Antón de Carrión, Pedro de Candia, Domingo de Soraluce, Francisco de Cuéllar, Juan de la Torre, Pedro de Halcón, García de Jarén, Alonso de Briceño, Alonso de Molina et Martín de Paz. Il faudrait cependant y ajouter Gonzalo Martín de Trujillo, qui meurt peu après sur l'île de Gorgona. D'autres récits indiquent que ce serait Juan de Tafur qui aurait tracé la ligne et ajoutent d'autres noms. **B. G.**

• *Toile de Juan Lepiani (1864-1932). Museo Nacional de Arqueologia, Antropologia e Historia del Peru, Lima.*



ENVERS ET CONTRE TOUS
En dépit du fiasco de l'expédition et des défections des soldats, Pizarro refuse de rebrousser chemin. Il est déposé sur l'île del Gallo puis sur celle de Gorgona, où ses hommes se morfondent pendant des mois.
• *Fresque de la cathédrale de Lima, Pérou.*

HERITAGE IMAGES/LEEMAGE

››› quelques villages et s'emparent d'un butin en or. Les mangroves constituant un obstacle à leur pénétration ; ils décident que Pizarro restera sur place, tandis qu'Almagro ira à Panama recruter des soldats et que le pilote Bartolomé Ruiz de Estrada explorera le sud.

À Panama, Almagro rencontre Pedro de los Ríos, le nouveau gouverneur, qui se montre favorable à leur entreprise. Au début de 1527, il repart avec des renforts vers le fleuve San Juan. Bartolomé Ruiz de Estrada découvre l'île de Gorgona, puis celle del Gallo, Atacames (nord de l'Équateur), le cap San Francisco, avant de franchir l'équateur – sans s'en apercevoir, et pour la première fois – puis de faire demi-tour. Il croise un radeau en balsa, équipé d'une voile et d'un gouvernail, surmonté d'une tente. Ses occupants, des marchands, voyant le navire espagnol, se jettent à la mer.

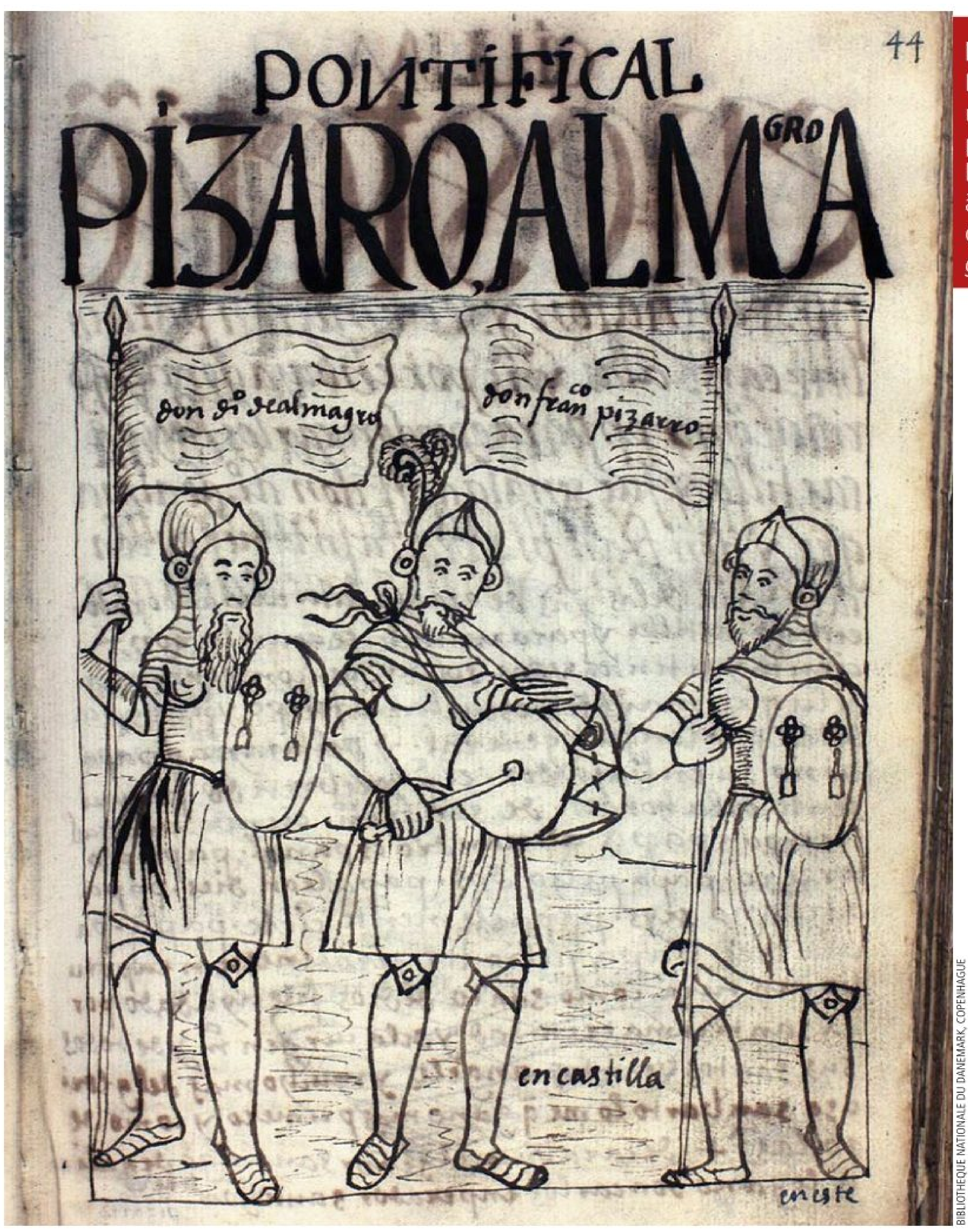
À bord, les Espagnols trouvent de la laine de lama, des tissus brodés, une balance, des pierres précieuses, et trois garçons, qui confirment l'existence d'une grande ville, Tumbes, et celle d'un royaume immense au sud. Ruiz de Estrada rapporte à Pizarro le butin et l'équipage du radeau, mais les soldats ne croient pas les dires des Indiens, arguant qu'il s'agit d'un artifice de plus de leur capitaine pour les empêcher de retourner à Panama.

L'arrivée d'Almagro – rapportant vivres et renforts – redonne du courage et l'expédition se poursuit vers le sud ; elle croise une flottille de radeaux avant d'atteindre Atacames. Les soldats, épuisés, se plaignent de la faim, de l'inhospitalité de la terre et exigent de faire demi-tour. Alors qu'Almagro les traite de lâches, Pizarro les défend et reproche à son associé sa conduite. Les deux capitaines dégainent alors leur épée, et seule l'intervention de quelques hommes les sépare et évite une effusion de sang. D'un commun accord, l'expédition s'en retourne ; Pizarro les conduit sur l'île del Gallo et envoie de nouveau Almagro à Panama chercher d'autres renforts. Lui s'installe sur l'île avec ses 80 soldats ; il y reste de juin à août 1527.

LA TROUPE DÉNONCE AU GOUVERNEUR LA CONDUITE DU « BOUCHER » PIZARRO ET DU « COLLECTEUR » ALMAGRO

SIX MOIS D'ISOLEMENT ET DE FAIM

Pour calmer ses hommes et les priver de toute occasion de partir, Pizarro envoie le second navire à Panama. Mais certains – qui ont entendu leur chef dire que, lui vivant, personne ne retournerait au Panama – ont glissé subrepticement des lettres adressées aux autorités, notamment un petit papier dissimulé dans une boule de coton blanc – un échantillon de leurs découvertes –, qui stipule : « Seigneur gouverneur, considérez bien la chose, là le collecteur qui vient, là-bas le boucher qui reste » – Francisco Pizarro étant le « boucher » et Diego de Almagro, le « collecteur ».



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU DANEMARK, COPENHAGUE

RIEN NE VA PLUS
Le tandem formé par Almagro et Pizarro ne résiste pas aux épreuves : ils en viennent presque à s'écharper à Atacames (nord de l'Équateur). Le premier choisit de retourner à Panama et le second de rester sur l'île del Gallo. • *« El nueva corónica y buen gobierno », de F. Guamán Poma de Ayala.*

Fin septembre 1527, deux caravelles de Juan de Tafur, capitaine du gouverneur, accostent pour ramener ceux qui le veulent – le gouverneur de Panama considère en effet que l'expédition a échoué (trop d'argent dépensé et trop de morts). Seuls 13 hommes restent avec leur capitaine : les « treize de la renommée » *(illustr. page précédente).*

L'île del Gallo étant quasi désertique, Pizarro se fait transporter sur l'île de Gorgona, plus au nord. Après six mois d'isolement, de faim, de pluies, de moustiques et de fièvres, Ruiz de Estrada revient les chercher en mars 1528, cependant qu'Almagro est resté pour se soigner. Pizarro refuse de retourner à Panama et convainc le pilote de continuer vers le sud pour vérifier si le royaume inca existe. Le navire touche une île où les Espagnols découvrent une grande idole de pierre avec des offrandes d'or, d'argent et de tissus, puis ils rencontrent un autre radeau à voile qui les conduit à une grande ville, Tumbes.

Là, le seigneur de la cité leur envoie des vivres et un émissaire qui monte dans la caravelle, dîne avec Pizarro – qui lui offre une hache de fer – et invite le capitaine à visiter la ville. Prudent, le conquistador envoie un marin à terre, qui, à son retour, raconte des choses si extraordinaires que personne ne le croit. On fait alors débarquer Alonso de Molina et un esclave noir, avec un couple de cochons, des poulets et un coq. Les indigènes sont surpris par la barbe de l'Espagnol, la couleur de peau de l'esclave, le grognement des cochons et le chant du coq. Le récit des deux hommes paraît si incroyable que Pizarro décide d'envoyer un homme expérimenté, le Grec Pedro de Candia, revêtu d'une cotte de mailles, d'un casque à plumes et armé d'une épée, d'un bouclier et d'une arquebuse. Pour impressionner les indigènes, il fait feu avec son arme, transperçant d'abord une pièce de bois, puis d'un autre coup mettant en fuite un puma et un jaguar que les Indiens ont lâchés sur lui. Le stratagème porte ses fruits et il est honoré durant son séjour dans la ville.

DEBOUT, LES MAURES

À son retour, deux jours plus tard, Candia décrit à ses compagnons cette grande ville de pierre, pleine de richesses, qui ressemble à une cité de Maures : sa forteresse sert à abriter une garnison, son temple du Soleil est comme une mosquée, son marché identique à un souk, les troupeaux de lamas font penser à des caravanes de chameaux et de dromadaires. Il indique que les habitants sont semblables aux Arabes, parlent et s'habillent comme eux, tous portant des turbans et des sandales. Pizarro peut se faire une idée plus précise sur une toile peinte par Candia. Les Espagnols, poussés par Pizarro, décident de poursuivre leur navigation vers le sud et atteignent Santa, mais, malgré la volonté de leur chef de continuer, les soldats lui demandent de s'en retourner et, le 3 mai 1528, la petite caravelle prend la route de Panama.

À leur arrivée, les échantillons rapportés, notamment les lamas et les tissus précieux, étonnent toute la ville, mais le gouverneur refuse de monter une autre expédition. Les trois associés vont alors entamer des démarches auprès du conseil des Indes, bien conscients que la Castille-d'Or n'est pas en mesure de subvenir seule à une expédition de conquête. ■

CARTE BLANCHE POUR LES ANDES

Convaincu que le « Pirú » regorge de richesses, Pizarro s'en va, en 1528, plaider sa cause auprès de Charles Quint et lui exposer son projet de conquête. Un retour aux sources qui marque les prémices de sa victoire.

PAR **PIERRE RAGON**

On n'a encore du Pérou qu'une idée bien vague alors que les richesses entrevues excitent les esprits. Mais comment descendre plus au sud ? Obtenir de nouveaux navires ? Réunir plus d'hommes, d'armes, de chevaux ? Et comment, surtout, si l'on s'empare de sa proie, avoir l'assurance de la garder pour soi ? Devant l'importance du projet et des demandes que lui adressent Pizarro et ses amis, le gouverneur de la Castille d'or, Pedrarias Dávila, se raidit. Il refuse tout, ne veut plus rien concéder sans l'accord du roi. Il faut donc aller en Espagne plaider sa cause. Ce n'est pas une mince affaire. Le voyage coûte cher et il est long. Qui partira ? Curieusement, le choix des associés se porte sur Francisco Pizarro et il semble que la voix de Diego de Almagro, pour le coup fort mal inspiré, ait pesé dans cette décision. Son associé n'est ni le plus lettré ni le plus diplomate et ne dispose d'aucun contact à la cour. Mais il se tire fort bien d'affaire. Il part à la mi-1528 avec deux compagnons, cinq ou six Indiens du Pérou, quelques lamas et un cadeau prélevé sur les prises du précédent voyage.

AU DÉTRIMENT DE SES ASSOCIÉS

De cette manière, la petite délégation se taille un franc succès à Tolède, où Francisco Pizarro rencontre brièvement l'empereur qui est sur le départ, comme toujours. La négociation est donc conduite avec ses conseillers et l'accord est signé avec la reine, Isabelle de Portugal, régente de Castille en l'absence de son mari.

Le contrat, léonin, avantage nettement Pizarro, au détriment de ses associés. Il se voit octroyer les titres de gouverneur, capitaine général, *adelantado* et *alguacil mayor*, qui lui confèrent tous les droits politiques et militaires ainsi que les pouvoirs de police sur une vaste portion de côte de 200 lieues espagnoles (1 000 km !) allant du sud du village de Santiago (en Équateur) jusqu'à Chincha (au sud de Lima) – l'objectif jamais atteint de la deuxième expédition. Pour faciliter l'opération et favoriser la colonisation, l'accord prévoit, clause rare, un soutien matériel de la part de la Couronne et des exemptions fiscales temporaires destinées à attirer les nouveaux colons.

Le père Luque se voit promettre le futur évêché de Tumbes, ce qui peut lui convenir, mais Almagro est réduit à la portion congrue. Il n'obtient que le titre de gouverneur de la forteresse de Tumbes et une maigre pension, très inférieure aux gratifications attribuées à Pizarro. Ainsi, au terme d'un périple qui dure près de deux ans, les retrouvailles des vieux compagnons sont difficiles. D'autant plus que Pizarro, fort du succès de Tolède, est repassé par Trujillo, sa ville natale, où il a recruté des partisans, à commencer par ses quatre demi-frères : Juan, Gonzalo et surtout le terrible Hernando Pizarro. Francisco Martin de Alcántara, demi-frère de Francisco Pizarro par sa mère, est aussi de la partie…

Aussitôt informé des clauses du contrat signé à Tolède, Almagro emplit les rues de Panama du bruit de sa fureur. Il faut toute la diplomatie du père Luque et des plus sages de leurs amis communs pour apaiser l'orage. ›››

L'AIDE DE TOLÈDE
En septembre 1528, le conquistador s'embarque pour son pays natal, vingt-six ans après l'avoir quitté. Il rencontre l'empereur à Tolède en mars 1529 puis reçoit le contrat (*capitulaciones*) l'autorisant à lancer l'exploration du Pérou. • *Détail d'une toile d'Ángel Lizcano, v. 1881. Fondo Cultural Villar Mir, Madrid.*



LES PREMIÈRES ÉTAPES SONT DÉSESPÉRANTES : LES INDIENS FUIENT DEVANT LES NOUVEAUX VENUS, **LA NOURRITURE EST RARE ET L'EAU, DIFFICILE À OBTENIR**

››› L'appât du gain fait le reste. La petite expédition prend la mer le 20 janvier 1531 sur deux embarcations ; une troisième les rejoint un peu plus tard, d'autres encore apporteront des renforts au premier contingent décimé par les épreuves. Les navires cinglent directement vers les côtes de l'Équateur.

Parti en tête, Pizarro débarque dans la baie de San Mateo, près de l'embouchure du fleuve Esmeraldas (nord du pays) puis les hommes forment une colonne qui descend vers le sud. Les premières étapes n'ont rien d'encourageant : les Indiens fuient devant les nouveaux venus, la nourriture est rare et l'eau, qu'il faut toujours aller chercher au fond de puits trop rares et profonds, difficile à obtenir.

LA MALÉDICTION DE TUMBES

Un premier changement se produit sur les rivages de la baie de Guayaquil quand les Espagnols parviennent à prendre langue avec le cacique Coitor, qui les aide à franchir le bras de mer les séparant de l'île de Puná. Dans cette région, la nature se fait plus généreuse, et les Indiens plus abordables. Mais un peu plus loin, les retrouvailles avec les habitants de la ville de Tumbes, visitée lors du deuxième voyage, apportent une nouvelle déconvenue. La cité n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle a été dévastée par la guerre civile *(lire p. 42-44)* et l'épidémie *(lire p. 40-41)* qui ravagent alors l'Empire inca. Et ses habitants, qu'on avait pourtant ménagés, ne répondent pas aux avances qu'on leur fait. Pis, certains mettent à profit la confiance des Espagnols pour endormir leur vigilance et les dépouiller. On repart donc sans trop tarder, toujours vers le sud, et on découvre avec le fleuve Chira, la première vallée-oasis d'un fleuve descendu des Andes. On y trouve le signe annonciateur de la proximité de l'Empire inca, un chemin large et bien travaillé, bien aménagé dans les passages difficiles. L'endroit est fertile et peuplé, les jardins luxuriants, et les greniers remplis ; les chefs locaux semblent enfin se plier de bon gré aux demandes des Espagnols. Pizarro décide d'y fonder une ville, San Miguel, qui lui servira de base arrière. Au-delà, on découvre de nouveaux paysages, et de nouveaux milieux obligent les hommes à affronter les extrêmes.

Francis Pizarro with Six Spaniards attacked by 400 Indians under the Command of Zemaco.

LOOK AND LEARN/ELGAR COLLECTION/BRIDGEMAN IMAGES

TRAIT POUR TRAIT
De retour d'Espagne, Pizarro, en janvier 1531, s'engage vers le sud. Après avoir longé la côte désertique du nord du Pérou, sa troupe bifurque vers l'intérieur des terres, sur les abrupts chemins de l'Inca. Périple émaillé d'escarmouches avec les autochtones. • *Gravure, date inconnue.*

Un peu plus loin, au sud de la vallée du fleuve Piura (dans le nord-ouest du Pérou), sur une centaine de kilomètres s'étend le désert de Sechura, l'un des plus larges et des plus arides de la côte pacifique de l'Amérique du Sud. Les chevaux se fatiguent à brasser le sable de leurs sabots, les hommes souffrent de la soif et de la chaleur, on avance lentement. Puis on entrevoit un monde moins inhospitalier : c'est la vallée de Lambayeque, que suit celle du fleuve Saña. Les Indiens sont plus nombreux, l'approvisionnement plus aisé, et les richesses espérées se révèlent toujours plus consistantes : maintenant, ce sont surtout de petits lingots d'or et des étoffes précieuses.

LES ANDES, NID D'ESPIONS

C'est alors que Francisco Pizarro décide d'abandonner la côte et d'obliquer vers l'intérieur : de partir à l'assaut des Andes et à la rencontre d'Atahualpa, dont on sait déjà qu'il a établi son campement non loin de là. Très vite, le paysage change, la route s'élève et, se faisant sentier de montagne, s'accroche au bord de précipices vertigineux. Ni les piétons ni les cavaliers ne peuvent s'en écarter, et sur le chemin il est impossible d'aller en tenant le cheval par la bride tant il est étroit.

Aux cols les plus élevés, c'est maintenant, après l'expérience de la chaleur suffocante de la côte, celle d'un froid terrible qui glace les hommes jusqu'aux os. Même les chevaux sont malades. D'étape en étape, ce sont aussi les ambassadeurs que l'on reçoit et les espions qui rôdent, ceux qui rejoignent les Espagnols croisent ceux qu'ils envoient. La ville de Cajamarca – où aura lieu la rencontre entre la troupe des conquistadors et l'Inca Atahualpa, auréolé de sa victoire sur son demi-frère Huáscar – est toute proche. ■

Les mythes utiles de la Conquête

Se jetant tête baissée dans l'inconnu, les conquistadors sont soumis à de rudes épreuves : l'épuisement des réserves, la maladie, la mort, la légitimité douteuse des combats, l'incertitude du lendemain, ou encore l'angoisse de ne pouvoir trouver la route du retour. Pour avancer, il faut aux Espagnols s'accrocher à l'espoir d'une fortune facile et moralement accessible, ce qui ne va pas de soi.
Le rêve de trésors fabuleux qui seraient à portée de main est un puissant moteur de l'aventure. C'est ainsi qu'à Tumbes on croit comprendre qu'il y a dans l'Empire inca de nombreuses villes, grandes et fort riches, ainsi qu'un grand nombre de palais dont les murs sont couverts de plaques d'or et d'argent. Un peu plus loin, on entend dire que la dépouille du défunt Huayna Cápac a été exposée dans une pièce d'un palais cuzquénien dont le sol était parqueté d'argent, le plafond et les murs couverts de lames d'or et d'argent entrelacées.
Encore faut-il pouvoir légitimement s'approprier ces richesses. Il s'agit donc aussi de déshumaniser et de diaboliser l'adversaire. Pour Francisco de Jerez, un homme de Francisco Pizarro, les Indiens « se nourrissent d'aliments propres aux bêtes que mangent des gens qui ne connaissaient ni le pain ni le vin ». Un autre de ses compagnons, Juan Ruiz de Arce, tient les Indiens de la côte équatorienne pour des cannibales « qui se mangent entre eux » et sont « tous sodomites ».
La saleté et la consommation de mets crus les retrancheraient de l'humanité, tandis que des comportements contre nature attesteraient l'empire que le démon a sur eux. « Ils sont idolâtres et font des sacrifices dégoûtants, nous dit Francisco de Jerez. Et chaque mois, ils immolent leurs propres enfants, peignant de leur sang le visage de leurs idoles et les portes de leurs temples. » Signe de possession démoniaque, ils se donnent la mort de leur propre volonté, en riant, en chantant et en dansant. Les conquistadors ne sont pas des brutes. Comme tous les hommes, ils ont besoin de rêves et de certitudes… ■ **P. R.**



KNUD PETERSEN/BPK, BERLIN/RMN-GRAND PALAIS

Festin d'anthropophages : déshumaniser et diaboliser l'adversaire est le meilleur moyen de justifier la soumission des autochtones. • *Gravure de Théodore de Bry.*

TOUTE LA PANOPLIE DE LA CONQUÊTE

On a souvent attribué la victoire des Européens à leur seule supériorité technique. Un jugement qui mérite d'être nuancé. PAR **OLIVIER RENAUDEAU**

Selon la chronique mexicaine d'Hernando de Soto, vers 1540, « la plupart des Castillans portaient de pauvres cottes de mailles rouillées, tous avaient des heaumes et d'inutiles et médiocres lances ». C'est avec un contingent de 180 hommes et 67 chevaux que Francisco Pizzaro aborde, en avril 1532, le puissant territoire inca. Sept mois plus tard, Atahualpa est entre ses mains et les trésors de tout l'empire convergent vers les vainqueurs pour payer l'énorme rançon du souverain captif. On a souvent attribué ce succès à la supériorité de l'armement des conquistadors, à leur recours aux chevaux ou aux armes à feu. Si leurs pratiques guerrières ont, dans les premiers temps, sidéré les Amérindiens, ces derniers étaient loin d'être démunis dans les corps-à-corps furieux qui les opposaient aux Européens et ont vite appris à exploiter les faiblesses de leurs adversaires, voire à manier arquebuses et chevaux. En réalité, les Espagnols, dont l'équipement était aussi hétéroclite qu'usé, ont surtout su avec talent exploiter les dissensions qui déchiraient l'Empire inca pour vaincre les dizaines de milliers de guerriers entraînés qu'Atahualpa leur opposait. ■

ADARGA (BOUCLIER MAURESQUE)

Les Espagnols ont exporté en Amérique les usages militaires et équestres des Maures de Grenade. L'*adarga* est un bouclier en forme de cœur composé de plusieurs peaux durcies et cousues ensemble. L'intérieur est souvent orné de broderies ou, comme ici, de décors estampés et dorés. • *Seconde moitié du XVIe s., musée de l'Armée.*



HAQUEBUTE À CROC ET À MÈCHE

Selon Francisco de Xerez, Pizarro dispose, en guise d'armes à feu – les *yllapas* (« foudre »), selon les Amérindiens –, de deux canons de petit calibre et d'une vingtaine d'arquebuses. Ces *yllapas* nécessitent le port permanent d'une mèche enflammée pour mettre le feu à la charge. Cette arme de gros calibre reprend les proportions des arquebuses plus légères et plus maniables que portent les conquistadors. • *Vers 1500, musée de l'Armée, Paris.*



EMILIE CAMBIER/MUSEE ARMEE, PARIS/RMN-GRAND PALAIS

ARBALÈTE À CRANEQUIN ET CARREAUX

Dans les années 1530, en Europe comme en Amérique, les arbalètes ont encore la préférence des soldats. Silencieuses, précises, d'une puissance redoutable et pouvant être mises entre des mains peu entraînées, elles sont plus délicates à fabriquer que les arquebuses, mais ont une cadence de tir proche : un projectile toutes les quarante secondes.
• Allemagne, v. 1480-1500, musée de l'Armée.

PASCAL SEGRETTE/MUSEE DE L'ARMÉE, PARIS/RMN-GRAND PALAIS

ARMURE *ALLA TEDESCA* (« À L'ALLEMANDE »)

Coûteuses et malcommodes lors des marches, les armures de plates semblent avoir été rares chez les conquistadors. Pour la plupart, ces hidalgos sans fortune se contentent donc sans doute de simples chemises de mailles ou adoptent, comme Pizarro, ces casaques matelassées rembourrées de coton que les Aztèques nomment *« ichcahuipilli »* et que portent également les guerriers incas.
• Milan, v. 1515, musée de l'Armée.

ÉPÉE

Par sa conception, cette arme évoque encore les épées médiévales, mais les larges quillons recourbés vers la lame sont typiquement ibériques. La lame, large au talon, est très aiguë et allégée par une triple gouttière.
• Espagne, v. 1490, musée de l'Armée.

EMILIE CAMBIER/PARIS, MUSEE ARMEE/RMN-GRAND PALAIS

M. BOUR/P-L BARON-MOREAU/MUSEE ARMEE, PARIS/RMN-GRAND PALAIS

ÉCHEC AU ROI À





CAJAMARCA

PAR **AUDE GROS DE BELER**

Dans cette ville andine a lieu, le 16 novembre 1532, la confrontation entre l'Inca et le conquistador. Si le rapport des forces penche nettement en faveur du premier, le second, par la ruse, aura le dernier mot.

« SANTIAGO ! »
Cet appel à saint Jacques, lancé par Francisco Pizarro à ses hommes, déclenche l'offensive surprise et éclair contre les cohortes des guerriers et des serviteurs de l'Inca. • *« La Capture d'Atahualpa », de Juan Lepiani (1864-1932). Museo de Arte de Lima, Pérou.*

Si l'un et l'autre s'observent de loin depuis déjà quelque temps, ce n'est que le 16 novembre 1532 que se déroule la première entrevue entre Francisco Pizarro et Atahualpa. L'Empire inca, instable, sort d'une guerre fratricide opposant les héritiers de Huayna Cápac, difficilement remportée par Atahualpa contre son demi-frère Huáscar *(lire p. 42-44)*. L'objectif du conquistador est simple : rencontrer le nouvel empereur et le forcer à reconnaître la souveraineté de Charles Quint sur les territoires récemment conquis. Fort de sa décision, il traverse les Andes et s'enfonce dans les terres jusqu'à la ville de Cajamarca, située à 2 700 mètres d'altitude *(lire p. 54-57)*. Arrivé depuis peu, après des semaines d'une marche périlleuse, Pizarro apprend que l'Inca occupe la partie orientale de la ville, un lieu connu sous le nom de « Bains de l'Inca » (Pultamarca) : se tiennent là des porteurs et des serviteurs en quantité innombrable, une foule de femmes et de courtisans, des dizaines de milliers de soldats, des troupeaux de lamas… Impressionné et effrayé, l'Espagnol envoie en reconnaissance au camp de l'Inca Hernando de Soto, un ancien du Nicaragua, et son frère Hernando, mais plusieurs événements de mauvais augure ponctuent cette rencontre…

Arrivé sur les lieux, Hernando de Soto exige que le voile de tulle tendu par des femmes devant Atahualpa soit baissé, contestant d'emblée la sacralité inca. Puis, lorsque Hernando Pizarro invite l'Inca à venir à Cajamarca le lendemain, ce dernier offre à boire aux ambassadeurs espagnols dans deux grandes coupes en or, qu'ils refusent par crainte d'un empoisonnement. Dans le récit qu'il livre des événements, Titu Cusi Yupanqui, un neveu d'Atahualpa, décrit ce rituel symbolique de la boisson, incompris par les Espagnols. Selon ses dires, leur refus se double d'un affront encore plus important : ils renversent les gobelets emplis de bière de maïs. Pour Atahualpa, ce geste rend la négociation impossible : ce rite doit sceller toute alliance politique, le refuser équivaut à une déclaration de guerre. Enfin, plusieurs chroniqueurs racontent comment Hernando de Soto s'approche si près du souverain que le museau de sa monture frôle le pompon de la coiffe royale. L'Inca reste impassible, mais fait exécuter ceux de ses gardes qui ont sursauté, une manière de montrer aux conquistadors l'autorité absolue de l'homme-dieu : si, pour ses sujets, cette attitude exprime l'équilibre cosmique et social, elle reste inexplicable aux yeux des Espagnols.

COUPABLE PRÉSOMPTION DE L'INCA

Pour l'auteur andin Guamán Poma de Ayala, les événements se sont passés différemment : arrivés au camp de l'Inca, les deux hommes et leur troupe, revêtus de leurs armures, chargent à cheval, dispersent la garde rapprochée d'Atahualpa et le font tomber de sa litière, chute interprétée par les Espagnols comme un signe positif envoyé par la Vierge et Santiago (saint Jacques). Malgré ces humiliations, Atahualpa promet d'aller saluer Pizarro et ses hommes le lendemain à Cajamarca. Il ira, et en force, bien décidé à les prendre par surprise, puis à les tuer ou à les réduire en esclavage : d'après le conquistador Cieza de León, qui exagère sans doute, l'Inca se présente donc avec une garde rapprochée constituée de 12 000 hommes, suivis de 5 000 autres chargés d'attraper les chevaux, puis de 70 000 guerriers et 30 000 serviteurs. De quoi terrifier les quelque 200 âmes de la troupe de Pizarro !

LA GARDE RAPPROCHÉE DE L'INCA SE COMPOSE DE 70 000 GUERRIERS ET 30 000 SERVITEURS. EN FACE, PIZARRO ALIGNE QUELQUE 200 HOMMES

Nombreux sont les chroniqueurs, espagnols ou andins, qui décrivent, avec plus ou moins de détails et de vraisemblance, les événements du 16 novembre. Dans l'attente de l'Inca, Pizarro échafaude un plan : il l'attendra, posté sur la place centrale de Cajamarca avec une vingtaine d'hommes, tandis que ses guerriers prendront position dans les maisons aux alentours, munis de canons, d'arquebuses et de piques ; toute retraite sera impossible du fait que les issues seront maîtrisées. Ainsi, lorsque Atahualpa arrivera sur la place, il ne restera qu'à s'emparer de sa personne et à massacrer sa suite.

Aisé, certes – toutefois, avec si peu d'hommes, ce plan est-il envisageable ? La nuit est longue et les Espagnols, lourdement armés, guettent l'ennemi, redoutant une attaque surprise ; Cieza de León insiste sur « la peur que leur inspire la foule de l'entourage d'Atahualpa ». Or, au matin, l'Inca tarde à se présenter. Pizarro s'enquiert de ce



LIVRE DES ROIS
Selon les chroniqueurs espagnols de la bataille, en jetant à terre la bible que lui présente le dominicain Valverde, Atahualpa commet un crime sacrilège, qui servira de prétexte légitime à l'assaut des conquistadors contre l'empereur.
• *Musée du Quai-Branly, Paris.*

retard par l'intermédiaire d'un messager indien. Comme seule réponse, l'Inca le somme de faire attacher chevaux et chiens, qui effraient ses troupes. Enfin, alors que la nuit s'apprête à tomber, le cortège inca se met en branle. À Cajamarca, tout est prêt : chacun est à son poste et attend impatiemment. Dans *La Conquista del Perú*, Cristóbal de Mena, un fantassin de Francisco Pizarro, décrit l'entrée d'Atahualpa dans la ville, porté sur une litière tapissée de plumes d'ara aux couleurs étincelantes et garnie de plaques de métaux précieux ; les soldats de sa garde rapprochée sont richement vêtus, portent des coiffes d'or et d'argent, et sont armés de frondes et de belles massues de pierre et de bois. Si l'on en croit le témoignage oculaire de Francisco de Xerez, l'homme, de belle prestance, présente un large et beau visage, et ses yeux sont injectés de sang.

Si l'entrevue se passe courtoisement au départ, explique Cristóbal de Mena, un événement déclenche les hostilités, lorsque Pizarro demande au dominicain Vicente de Valverde s'il souhaite s'adresser à l'Inca. Celui-ci acquiesce et s'approche de la litière, un crucifix dans une main et la Bible dans l'autre : « Je suis un prêtre de Dieu, dit-il, j'enseigne aux chrétiens les choses divines et viens faire de même avec vous. Je répands la parole de Dieu qui est ›››

››› dans ce livre. De la part de Dieu et des chrétiens, je te prie d'être son ami, car telle est la volonté de Dieu.» Puis le religieux l'invite à s'entretenir avec le gouverneur. Atahualpa refuse et interpelle la foule : avant tout, il faut restituer aux Indiens ce qui leur a été dérobé. Stoïque, le prêtre continue sa harangue. Atahualpa demande alors à voir l'«objet», le regarde, le retourne. Les chroniqueurs relatent que, contemplant un livre pour la première fois, il reste imperturbable «à la vue des lettres imprimées et du papier». Puis, loin de le baiser dévotement, il le jette à terre. Geste grave et sacrilège, qui fournit aux Espagnols un prétexte pour s'en prendre à Atahualpa, scellant en quelques fractions de secondes le destin de la civilisation inca.

PASSÉS AU FIL DE L'ÉPÉE

Le sang de Pizarro ne fait qu'un tour : il passe une cuirasse de coton, saisit prestement son épée et son bouclier, puis se fraie un passage dans la foule jusqu'à l'empereur. Arrivé à sa hauteur, il l'agrippe par le bras en hurlant «Santiago !», le cri de guerre des Espagnols. C'est alors que des portes et des fenêtres surgissent fantassins et cavaliers espagnols, qui fondent sur les Indiens, pris au piège dans cette place bondée aux issues étroitement contrôlées. On peine à imaginer le chaos qui s'ensuit. Dans les hurlements et les bousculades, les guerriers «firent si bonne diligence contre les Indiens qui restèrent sur la place que bientôt la plupart d'entre eux furent passés au fil de l'épée», explique Francisco de Xerez. Dans la plaine, les cavaliers, lancés à vive allure, continuent d'exterminer les Indiens qui cherchent à fuir la ville.

Et l'Inca, dans tout ça ? Au début de l'assaut, Francisco Pizarro lui tient toujours fermement le bras. Cieza de León raconte que la première personne à se saisir de l'empereur est le fantassin Miguel de Estete, mais d'autres auteurs accordent plus volontiers ce rôle à Pizarro. Les Indiens veulent défendre leur chef, mais ils sont massacrés, de même que les dignitaires de sa suite et le cacique principal de Cajamarca. Grâce à l'intervention du gouverneur,



DET KONGELIGE BIBLIOTEK, COPENHAGEN, DENMARK

LE FILS DU SOLEIL À L'OMBRE
Prisonnier, l'Inca se retrouve à la merci des Espagnols, fulminant contre ses capitaines, coupables d'avoir minimisé la menace représentée par les «hommes venus de la mer». • *D'après Felipe Guamán Poma de Ayala, Bibliothèque royale du Danemark, Copenhague.*

Atahualpa échappe de justesse au même sort, mais il est renversé de sa litière par quelqu'un qui l'a attrapé par les cheveux ; le voilà qui tombe à terre et est fait prisonnier. On dit que, entre le cri de guerre de Pizarro et la prise de l'Inca, il ne s'est passé qu'une demi-heure. Une fois attaché, Atahualpa est conduit dans une maison voisine où, selon Francisco de Xerez, les deux chefs s'entretiennent : Pizarro essaie d'apaiser Atahualpa, ivre de colère contre ses capitaines qui lui avaient assuré l'anéantissement des Espagnols. Ce que confirme Miguel de Estete : l'Inca, se laissant aller plus tard à la confidence, croyait pouvoir écraser facilement les Espagnols, et avait hésité entre les tuer ou les réduire en esclavage.

Le bilan de cette sombre journée est fourni par Francisco de Xerez : sur les 30 000 à 40 000 Indiens présents, 2 000 périssent et plusieurs milliers sont blessés ; quant aux fantassins envoyés dans la plaine, ils reviennent avec 3 000 captifs. Le lendemain, Pizarro envoie Hernando de Soto au camp de l'Inca pour en rapporter le butin : accompagné d'une vingtaine d'hommes et de nombreux serviteurs, il revient avec « de l'or, de l'argent en pièces monstrueuses, des plateaux de toutes tailles, des cruches, des marmites, des braseros, de grands calices, sans parler d'autres pièces diverses », soit « 80 000 pesos d'or, 7 000 marcs [1,6 tonne] d'argent et 14 marcs [3,2 kilos] d'émeraudes ». La ville est aussi mise à sac : on y saisit des milliers de ballots de tissus et de vêtements d'une qualité extraordinaire. Quelle que soit la véracité de ces chiffres, jamais aucune conquête espagnole n'aura été aussi fructueuse, alors qu'elle ne fait que commencer…

À l'évidence, cette journée, lourde de conséquences, marque une nouvelle page de l'histoire du Pérou. ■

Les lignes de fracture des récits

La conquête du Pérou et, plus particulièrement, la journée du 16 novembre 1532 sont abondamment relatées dans la littérature du XVI[e] siècle. Si tous ces textes évoquent les mêmes événements et semblent s'accorder sur le déroulé général des faits, chacun des auteurs s'attache à mettre en avant ce qui lui semble essentiel de son point de vue, relevant différents détails ou insistant sur telle anecdote. Ainsi, selon que l'auteur voit les choses du côté espagnol (Cristóbal de Mena, Francisco de Xerez, Miguel de Estete, Cieza de León, Cristóbal de Molina, Juan de Betanzos…) ou andin (Titu Cusi Yupanqui ou Guamán Poma de Ayala), qu'il soit un témoin oculaire direct (Cristóbal de Mena, Pedro Pizarro ou Diego de Trujillo) ou qu'il narre des faits *a posteriori* (Cieza de León, par exemple), les événements ne sont pas contés de la même façon : certains faits disparaissent, d'autres ne sont pas présents, d'autres encore sont minimisés ou amplifiés. Par ailleurs, certains comptes rendus sont jugés plus fidèles que d'autres ; c'est le cas de Cieza de León, qui passe pour être le chroniqueur le plus fiable de la Conquête.
De même, le destinataire de l'information influence la manière de la rédiger. Aux côtés des simples chroniques cherchant à retracer les événements pour un large public européen (Cristóbal de Mena, notamment), certains écrits répondent à l'appel à des témoignages de première main (en particulier, Pedro Pizarro et Diego de Trujillo, dont les textes sont rédigés trente ans après les faits pour le vice-roi du Pérou, Francisco de Toledo), tandis que d'autres se présentent sous la forme d'un journal plus personnel (l'objectif étant parfois de se faire connaître du roi d'Espagne dans l'espoir d'en tirer quelque avantage, comme Titu Cusi Yupanqui). Mais quel que soit le narrateur, il apparaît clairement qu'il apporte son interprétation personnelle aux événements, et seule la confrontation de toutes ces sources permet de se faire une idée précise sur l'histoire de la conquête du Pérou. ■ **A. G. B.**


AKG-IMAGES

Pizarro capturant le roi inca Atahualpa, 1532, par John Everett Millais (1829-1896),
• *Victoria and Albert Museum, Londres.*

TOUT L'OR DE L'EMPIRE POUR SAUVER L'INCA

Après le traquenard de Cajamarca, le prisonnier Atahualpa se retrouve à la merci de ses ravisseurs. Il espère acheter sa liberté grâce à une rançon. À Pizarro de trancher…

PAR **AUDE GROS DE BELER**

Atahualpa étant à présent retenu prisonnier, Francisco Pizarro doit décider des suites à donner à toute cette affaire. Tant que l'Inca restera en captivité, lui et ses hommes seront en sécurité, car les Indiens n'attaqueront pas. Pour l'heure, son hôte impérial est détenu dans des conditions privilégiées, avec de nombreux gens de sa suite, notamment des concubines et des servantes – dont Cieza de León rapporte la belle proportion du corps…

Les jours s'égrainent au rythme des visites des seigneurs voisins et de ses relations avec les Espagnols : l'Inca est gai et jovial (hormis avec Vicente de Valverde), aime bavarder et se remémorer sa gloire d'antan, surtout avec Hernando Pizarro, et dîne chaque soir avec Francisco Pizarro. Bien que surveillé, Atahualpa est en contact avec ses caciques, reçoit des informations régulières, donne des ordres…

On ignore comment advient l'idée d'une rançon pour sauver l'Inca et qui en est l'instigateur – les sources se contredisent sur ce point. Peu importe qu'elle émane de Pizarro ou d'Atahualpa, c'est la négociation qui est intéressante : en échange de sa liberté, l'Inca remplira d'objets d'or une pièce de 40 mètres carrés, et deux autres d'objets d'argent, et ce, dans un délai de quarante jours.

QUELQUE 90 000 PESOS D'OR

C'est ainsi que, de tout l'empire, se pressent des convois chargés de métaux précieux : un premier, puis un deuxième, suivi d'un autre de Cuzco, écrit Francisco de Xerez, avec « une grande quantité de vaisselle d'or, des seaux, des vases, d'autres objets et beaucoup d'argent »… Toutefois, malgré cet afflux incessant, la pièce est loin d'être comble, et les Espagnols s'agacent. Atahualpa, qui craint pour sa vie, propose à Pizarro de se rendre



SOUS CAUTION
Atahualpa et Francisco Pizarro se mettent d'accord pour que cesse la détention de l'Inca en échange d'une forte contribution d'or et d'argent. Les sujets de l'empereur se relaient donc pour apporter le précieux butin à Cajamarca. • *Gravure sur cuivre de Théodore de Bry (1528-1598).*



au grand temple de Pachacamac (près de l'actuelle Lima), l'un des principaux centres religieux du pays, qui, affirme-t-il, regorge d'or. Et, même si les prêtres parviennent à dissimuler une grande partie des richesses disponibles, Hernando Pizarro revient à Cajamarca avec 90 000 pesos d'or. D'autres émissaires espagnols partent pour Cuzco, la capitale inca, plus riche encore que Pachacamac. Si la récolte se révèle fructueuse, ils rencontrent sur le trajet de retour le rival vaincu d'Atahualpa, Huáscar *(lire p. 42-44)*, tué peu après dans des circonstances obscures. C'est le moment que choisit Diego de Almagro – en provenance de Panamá, d'où il envoie des armes, du ravitaillement et des munitions – pour rejoindre Cajamarca avec une armée plus importante que celle de Pizarro. Il entend bien ne pas être exclu des événements péruviens et toucher sa part d'un butin qu'il sait énorme. ›››

APRÈS UN SIMULACRE DE PROCÈS, PIZARRO FAIT EXÉCUTER LE CAPTIF : ON L'ACCUSE DE LA MORT DE HUÁSCAR ET DE **TRAHISON ENVERS LES ESPAGNOLS**



INTERFOTO/LA COLLECTION

ALEA JACTA EST
La rançon ne suffit pas à sauver Atahualpa, qui est condamné au bûcher. Un châtiment terrible qui voue le Fils du Soleil au néant. Pour y échapper, il embrasse in extremis la religion de ses geôliers ; il mourra garrotté.
• Gravure de Théodore de Bry.

››› Or, le partage, qui a lieu le 18 juin 1533, provoque de vives rancœurs. Sur les 217 parts, chacune de 20,20 kilos d'or et 42 kilos d'argent, les quatre frères Pizarro en empochent près de 25 (soit 11 % du butin !), tandis que Sebastián de Benalcázar et Hernando de Soto, dont l'aide est pourtant incontestable, ne reçoivent que 6,5 parts à deux. Sans parler d'Almagro, arrivé après la bataille et écarté du partage, qui assiste, impuissant, à ce déballage de richesses… Le reste est réparti entre les 157 cavaliers et fantassins, dotés, en fonction de leur grade, de 0,5 à 2 parts. De quoi aviver les tensions entre les acteurs de la Conquête…

Reste à régler un problème de taille : que faire de l'Inca prisonnier ? Il n'est pas exclu qu'Atahualpa ait cherché à comploter contre ses geôliers : la rançon est payée, il est donc théoriquement libre. De plus, Pizarro redoute une attaque de ses partisans : des informations indiquent la présence de 50 000 Indiens stationnés dans les montagnes environnantes, guettant le bon moment pour fondre sur Cajamarca et délivrer le captif. La garde se fait plus pressante autour de lui, on multiplie les sentinelles dans la ville, la peur gagne le camp espagnol à mesure que la rumeur se confirme. Cusi Yupanqui, un des plus fidèles aristocrates d'Atahualpa, parvient à s'infiltrer dans Cajamarca et à entrer en contact avec lui dans l'espoir de monter une conspiration pour le libérer. Mais, pour des raisons peu compréhensibles, Atahualpa exige que rien ne soit tenté.

Dès lors, la situation de l'Inca se complique. Le gros de la troupe espagnole souhaite sa mort, et ses principaux défenseurs ont été éloignés, volontairement ou non, de Cajamarca : Hernando Pizarro, dont on sait l'amitié qu'il entretient avec Atahualpa, est parti pour l'Espagne livrer à la Couronne l'or récolté ; Hernando de Soto, qui recommande d'envoyer l'Inca en Espagne, se trouve en reconnaissance à Huamachuco, d'où pourrait provenir le danger d'une insurrection.

Finalement, le 26 juillet, après un simulacre de procès, Pizarro décide d'exécuter Atahualpa : on l'accuse notamment de la mort de Huáscar et de trahison envers les Espagnols. On se rassemble donc sur la place de Cajamarca pour le faire périr sur le bûcher, comme les idolâtres. Précédé

par Vicente de Valverde, Atahualpa, entravé, s'avance. Il a perdu de sa superbe, il n'est plus cet homme-dieu impassible. Il va mourir. Il le sait, mais ne veut pas y croire. Dans un dernier sursaut d'espoir, il propose même de rassembler plus d'or. En vain.

« VEILLEZ SUR MES ENFANTS »

On l'attache à un tronc d'arbre, on dispose des fagots à ses pieds, supplice ultime pour un homme dont la mise à mort par le feu signifie l'anéantissement. Il se sent défaillir, Valverde le somme de mourir dignement. C'est alors que l'Inca demande à devenir chrétien, sans doute pour sauver son corps et sa mémoire – et Valverde le baptise aussitôt.

Ce revirement implique de modifier son châtiment : puisqu'il doit mourir en chrétien, il ne sera pas brûlé, mais étouffé. L'exécution a lieu alors que la nuit est déjà bien avancée. On dit qu'avant le supplice Atahualpa se met à pleurer et demande à Pizarro de veiller sur ses enfants – ce qu'il ne fera pas. Les Indiens se laissent tomber au sol « comme s'ils étaient ivres », raconte Pedro Pizarro ; de nombreux serviteurs s'immolent, des femmes se pendent avec leurs nattes, d'autres se mettent à pleurer ou à chanter…

Le corps d'Atahualpa est pendu sur la place jusqu'au lendemain – un dimanche, semble-t-il. Il est alors transporté dans la maison faisant office d'église, où il est enterré comme un chrétien. Certains hommes sont en pleurs, Pizarro ne laisse transparaître aucune émotion – même si on dit qu'il aurait versé une larme à l'heure d'ordonner l'exécution. À quoi pense-t-il ? Peut-être à l'avenir : maintenant que Huáscar et Atahualpa ne sont plus, la conquête du Pérou peut réellement commencer. ■

La ruée vers l'or de Cuzco

La Conquête implique de s'enfoncer au cœur de l'empire, et notamment d'atteindre Cuzco, la cité impériale des Incas située dans les Andes péruviennes à 3 400 mètres d'altitude, dont on dit qu'elle regorge d'or et de richesses. Le départ pour Cuzco, à environ 250 lieues espagnoles (un peu plus de 1 000 kilomètres à vol d'oiseau), est fixé au 11 août 1533. Le convoi est impressionnant : marchent, en une longue colonne de plusieurs kilomètres, soldats et cavaliers espagnols, auxiliaires indiens, esclaves noirs (venus du Nicaragua), porteurs, lamas, serviteurs, concubines, sans compter la suite du nouvel Inca fantoche, Túpac Huallpa, intronisé à la va-vite à Cajamarca après la mort d'Atahualpa. Ainsi, pendant trois mois, le convoi progresse tant bien que mal : passages difficiles, marches périlleuses, conditions pénibles ; au froid des montagnes succède la chaleur des canyons. Mais, coûte que coûte, on avance, malgré l'angoisse du danger, les assauts imprévisibles, les embuscades… Lors de l'escale de Jauja, Túpac Huallpa trouve la mort, sans doute empoisonné, et l'on nomme pour le remplacer un nouvel Inca fantoche, Manco Inca Yupanqui. Enfin, le 14 novembre, les cavaliers de Juan Pizarro et de Hernando de Soto entrent dans Cuzco sans qu'un quelconque défenseur leur oppose de résistance. Ce qu'ils contemplent alors dépasse toutes leurs espérances : la splendeur de la cité se double d'une abondance d'or à peine imaginable. Les chroniqueurs décrivent des soldats, saisis de frénésie, dépouillant les momies de leurs trésors, se pressant dans les palais et les temples pour emporter les ornements en métal précieux et arracher les revêtements d'or et d'argent plaqués contre les murs… Selon Cieza de León, la profusion est telle que les hommes finissent par délaisser l'argent pour ne ramasser que l'or, arrivant même à une sorte d'écœurement. Au jour du partage, le 22 février 1534, le butin saisi à Cuzco est supérieur de 20 % à celui de Cajamarca ! ■ **A. G. B.**



Pour parfaire la conquête de l'Empire inca, les conquistadors, après s'être débarrassés de son roi, fondent sur Cuzco, la capitale impériale, qui regorge de métaux précieux. • *Théodore de Bry.*

LES FONTS BAPTISMAUX DE

Débarrassé de l'Inca et s'étant rendu maître de Cuzco, Francisco Pizarro veut parachever sa conquête et sécuriser les arrières de son emprise en terre inca en fondant une nouvelle capitale.

PAR **BERNARD GRUNBERG**



PREMIÈRE PIERRE
À l'inverse de Cortés, qui établit la capitale de la Nouvelle-Espagne sur les décombres de la Tenochtitlán aztèque, Pizarro (premier plan, à g.) délaisse Cuzco pour créer Lima sur la côte. • *Toile de José Effio, 1879. Musée national d'archéologie, d'anthropologie et d'histoire du Pérou, Lima.*

La finalité de la conquête est, d'abord et avant tout, l'incorporation d'un territoire à l'empire espagnol. Mais, du fait du petit nombre des conquérants face aux masses indigènes, l'occupation ne peut être totale et n'est pas nécessaire ; aussi la conquête procède-t-elle par bonds successifs, laissant de côté de vastes régions à l'intérieur du territoire qui a été annexé. La première matérialisation de l'occupation espagnole est donc la fondation de villes. C'est un acte juridique et politique, qui consolide la prise de possession par la Couronne et qui garantit l'occupation du sol.

La fondation répond à une quadruple volonté : implantation du pouvoir politique espagnol, protection des conquistadors et des colons à l'abri d'un centre défensif, contrôle de l'économie d'une région plus ou moins vaste, soumission puis intégration du monde indigène dans la vie économique, sociale, culturelle et spirituelle du territoire. Au Pérou, comme au Mexique, ce sont les Espagnols eux-mêmes qui sont à l'origine de la création des villes.

Au début de la Conquête, ils fondent San Miguel de Piura (15 août 1532), dans le nord-est du Pérou, pour des raisons politiques (légitimation de leur entreprise), Cuzco (23 mars 1534), qui était la capitale de l'Empire Inca, dans le sud-est du Pérou, pour son intérêt stratégique et symbolique, puis Jauja, fondée le 25 avril 1534, première capitale de la Nouvelle-Castille, mais qui se révèle vite inappropriée à l'établissement des Espagnols, notamment du fait du climat et de l'éloignement de la côte. Le conseil municipal de Jauja prend alors la décision, fin novembre, de la déplacer vers la côte.

LA BIEN NOMMÉE « CITÉ DES ROIS »

Au début de 1535, le jour de l'Épiphanie, trois cavaliers envoyés par la ville explorent la région et découvrent une oasis, la vallée du fleuve Rímac, baignée par trois cours d'eau et habitée par des Indiens, proche d'une côte adéquate pour offrir un bon port. Le 18 janvier 1535, le gouverneur Francisco Pizarro y fonde, au nom de la

LIMA


MUSEO NACIONAL DE ARQUEOLOGIA, ANTROPOLOGIA E HISTORIA DEL PERU, LIMA

Sainte Trinité, la « Cité des Rois » (*Ciudad de los Reyes*), qui est placée sous le patronage des Rois mages – eu égard à sa découverte le jour de l'Épiphanie. On lui donne aussi le nom indigène de Lima. Puis on commence à établir le plan de la cité, le site de l'église (Notre-Dame de l'Assomption). L'on répartit les terrains entre les habitants, et Pizarro nomme les premières autorités de la municipalité.

Cette cité se développe très vite, comme en témoigne le chroniqueur Pedro Cieza de León au milieu du XVIe siècle : « [On] édifia la ville en une rase campagne de cette vallée, à deux petites lieues de la mer… Cette ville, après Cuzco, est la plus grande de tout le royaume du Pérou, la plus belle et la plus importante. Il y a de très belles maisons, certaines très élégantes avec leurs tours et leurs terrasses. La place est grande et les rues larges. Par la plupart des maisons passent des canaux, ce qui est très agréable car les habitants utilisent cette eau et arrosent leurs nombreux, frais et agréables jardins et potagers. Actuellement, la cour et la chancellerie royale y sont installées.

AU NOM DE CHARLES QUINT

» C'est pourquoi, et aussi parce que tout le négoce de la Terre-Ferme s'y trouve, il y a toujours beaucoup de monde et de grandes et riches boutiques de marchands. L'année où je suis parti de ce royaume… [les habitants] je les ai, tous ou du moins la plupart, laissés riches et prospères. Souvent, du port de cette ville [Callao] partent des navires avec huit cent mille ducats chacun et quelques-uns avec plus d'un million… Hors de la ville, de part et d'autre, il y a de nombreuses *estancias* et propriétés agricoles, où les Espagnols ont leur bétail, leurs pigeonniers, de nombreuses vignes, des jardins frais et agréables, pleins des fruits originaires du pays et de figuiers, bananiers, grenadiers, cannes douces, melons, orangers, cédrats, citrons verts, pamplemousses, et de légumes qui sont venus d'Espagne.

» Tout est si bon et délicieux qu'il n'y a aucun défaut ; bien au contraire, sa beauté mérite de rendre grâces à notre grand Dieu et Seigneur qui l'a créée. À coup sûr, pour mener une vie sans scandales ni agitations, sans guerre, c'est vraiment une des meilleures terres du monde. Il n'y a ni famine, ni pestilence, ni forte pluie, ni foudre, ni tonnerre. Le ciel y est toujours très beau et serein. » La Cité des Rois, ou Lima, fondée au nom de Charles Quint, allait devenir la capitale de la nouvelle vice-royauté du Pérou, créée pour sa part en 1543. ■



DR

Les aigles noires portent la devise *Hoc signum vere regum est* : « Ceci est le vrai signe des rois. »

ARMOIRIES ET DEVISE DE LA CITÉ DES ROIS (1537)

« Par la présente, c'est notre grâce et volonté que maintenant et dorénavant, perpétuellement et à tout jamais, ladite Cité des Rois ait et tienne pour ses armes connues, un blason sur champ d'azur avec trois couronnes de rois d'or, disposées en triangle avec au-dessus d'elles une étoile dorée, dont trois pointes de ladite étoile touchent les trois couronnes avec pour bordure des lettres d'or qui disent : *Hoc signum vere regum est* [« Ceci est le vrai signe des rois »], sur champ rouge et pour timbre et devise deux aigles noires, couronnées avec des couronnes royales d'or se faisant face et embrassant ledit blason et entre les deux têtes desdites aigles un I et un K [*Imperator Karolus* : « empereur Charles »], qui sont les initiales de nos noms propres. Et au-dessus de ces dites lettres une étoile d'or, comme elles sont représentées et peintes ici, etc. Donné à Valladolid le 7 novembre 1537. Moi le roi. »



Complétez votre collection

Cochez les numéros qui vous intéressent puis calculez le montant de votre commande à l'aide de notre grille tarifaire.

LE MENSUEL
5,70€ le numéro







ANNÉE 2018

- ☐ N°853 janvier 2018
  Jules César. La face obscure
- ☐ N°854 février 2018
  Catalogne. 1640-2018. Quatre siècles de rébellion
- ☐ N°855 mars 2018
  1914-1918. La guerre des espionnes et des espions
- ☐ N°856 avril 2018
  Guerre d'Algérie. Paroles de soldats
- ☐ N°857 mai 2018
  La grande aventure du bébé. Des Romains à Dolto
- ☐ N°858 juin 2018
  Marie-Antoinette était-elle coupable ?
- ☐ N°859-860 juillet-août 2018
  La saga des Windsor
- ☐ N°861 septembre 2018
  Ces Italiens qui ont fait la France
- ☐ N°862 octobre 2018
  1789-1793. Histoire d'une révolution. Comment Louis XVI a fini guillotiné
- ☐ N°863 novembre 2018
  1918 - 2018. Mémoires de Poilus. Secrets de famille, confidences, journaux intimes
- ☐ N°864 décembre 2018
  L'Église et la sexualité. 2 000 ans de débats enflammés

ANNÉE 2019

- ☐ N°865 janvier 2019
  Léonard de Vinci. Génie et mercenaire
- ☐ N°866 février 2019
  Les Juifs et la France. De 1789 à aujourd'hui
- ☐ N°867 mars 2019
  Toutânkhamon, cet inconnu.
- ☐ N°868 avril 2019
  Rome. Les dernières heures de la République.
- ☐ N°869 mai 2019
  Notre Histoire
- ☐ N°870 juin 2019
  6 juin 1944. Les héros français du Jour J
- ☐ 871-872 juillet-août 2019
  Abbayes et monastères. 100 fabuleuses épopées.
- ☐ 873 septembre 2019
  Napoléon. Les secrets d'un chef de guerre
- ☐ N°874 octobre 2019
  La France sous la Terreur. 1793-1794
- ☐ N°875 novembre 2019
  1945-1991. USA-URSS. La guerre des mondes

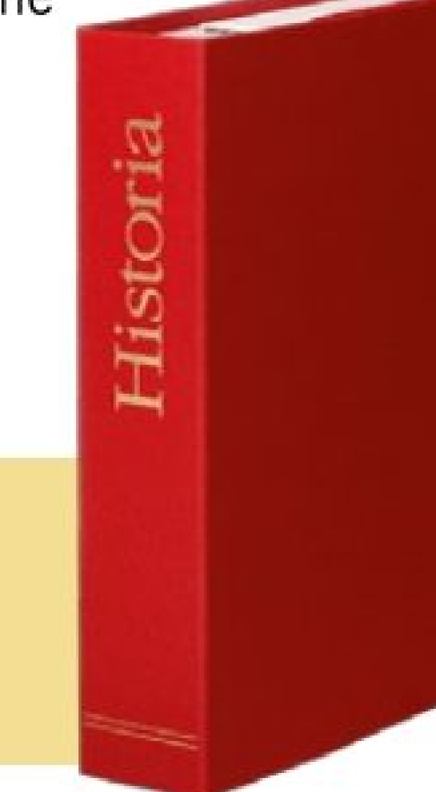
NUMÉRO SPÉCIAL
5,95€ le numéro

ANNEE 2018

- ☐ SP39 La véritable histoire des Tuniques bleues
- ☐ SP40 Renaissance. Quand les femmes gouvernaient le monde
- ☐ SP41 Conquistadores. Le choc des civilisations
- ☐ SP42 L'Écosse des Highlanders. Mythes et réalité
- ☐ SP43 Pompéi. 2 000 ans après la catastrophe, les dernières découvertes
- ☐ SP44 Athènes contre Sparte. La guerre du Péloponnèse

ANNEE 2019

- ☐ SP45 Mythes et légendes du Moyen Âge
- ☐ SP46 Des Animaux et des Hommes.
- ☐ SP47 Charles Quint. Le maître de l'empire
- ☐ SP48 Gangsters. L'Amérique des années folles (1919-1933)
- ☐ SP49 1604-1962. L'aventure coloniale française
- ☐ SP50 Les Monstres. Comment l'homme apprivoise ses peurs depuis l'Antiquité



Conservez vos numéros, dans cet élégant coffret réalisé dans une matière à la fois solide et raffinée.

➲ **13€ seulement** *(hors frais de port)*

Retrouvez l'intégralité des numéros disponibles sur le site www.historia.fr

Merci de retourner cette page complétée et accompagnée de votre règlement à :
HISTORIA - VPC - 8 rue d'Aboukir - 75002 Paris - commandes@sophiapublications.fr - 01 70 98 19 24

J'indique mes coordonnées ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

VPC 054

Nom : ____________________ Prénom : ____________________

Adresse : ____________________

Code postal : |_|_|_|_|_| Ville : ____________________ Pays : ____________________

Calculez le montant de votre commande

Articles	Qté		Prix unitaire		TOTAL
HISTORIA					
Exemplaire(s)		x	5,70 €	=	............€
NUMÉRO SPÉCIAL					
Exemplaire(s)		x	5,95 €	=	............€
LE COFFRET					
Exemplaire(s)		x	13,00 €	=	............€

FRAIS DE PORT France métropolitaine (Étranger, nous contacter)

1,50€ le numéro / **+ 0,50€** le numéro supplémentaire ....€
6,85€ le coffret / **8,35€** de 2 à 3 / **9,10€** de 4 à 5 ....€
Au-delà de 5 coffrets, nous contacter.

Total de ma commande (Frais de port inclus) ....€

Téléphone : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Pour une meilleure gestion de votre commande, merci de nous indiquer votre email :

E-mail : .... @ ....

☐ **J'accepte de recevoir par mail, des offres des partenaires d'Historia.**

Je règle par chèque à l'ordre de Sophia Publications
Pour tout paiement par CB, rendez-vous sur le site www.historia.fr

Votre commande vous parviendra dans les 10 jours qui suivent l'enregistrement de votre règlement.

La société Sophia Publications située au 8 rue d'Aboukir, Paris 2e est responsable de traitement et collecte des données afin de servir votre commande. Vos données pourront être transmises à d'autres organismes (presse, VAD, caritatif) et sont conservées pour une durée de 6 ans à partir de votre dernier achat. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement au traitement de vos données et définir vos directives post-mortem à l'adresse mail suivante : dpo@sophiapublications.fr en joignant une copie de votre carte d'identité. La société Sophia Publications dispose d'un délégué à la protection des données pouvant être contacté au 8 rue d'Aboukir, Paris 2e ou à l'adresse mail dpo@sophiapublications.fr. À tout moment vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL.

LES UNIONS FONT LA FORCE

Dans une Conquête très masculine, les femmes jouent un rôle dans le transfert du pouvoir des Incas aux conquistadors. Au point que certains mariages mixtes sont soumis à l'aval du vice-roi.

PAR **AUDE GROS DE BELER**

Cusi Rimay Ocllo – soit la « Dame qui annonce la bonne fortune » – est la fille de Yamque Yupanqui, membre de l'une des huit *panacas* (lignages) : celle, très puissante, de Pachacuti, l'empereur par lequel commence la fulgurante expansion de l'Empire inca. Très jeune, cette enfant de l'élite est promise à Atahualpa, dont elle devient l'épouse principale.

Lors des événements de Cajamarca *(lire p. 60-65)*, en novembre 1532, elle est aux côtés de son époux et assiste, impuissante, à son exécution. Cieza de León rapporte que, dès le lendemain, alors que les veuves éplorées pleurent leur défunt, les Espagnols se partagent, comme de simples tributs, les femmes et les parentes de l'Inca. Et en premier lieu, Francisco Pizarro, qui s'attribue Cusi Rimay, baptisée doña Angelina Yupanqui.

Mais Pizarro est assassiné en juin 1541 par les partisans de Diego de Almagro *(lire p. 76-79)*, laissant sa femme de nouveau veuve. Celle-ci se remarie peu après à Cuzco avec Juan



LA VEUVE NOIRE
À la mort d'Atahualpa, sa femme Cusi Rimay Ocllo est choisie par son bourreau, Francisco Pizarro, qui la baptise doña Angelina. À la suite de l'assassinat de ce dernier, elle épousera l'interprète Juan de Betanzos.
• *Anonyme, XIXe s. Musée national d'Archéologie, d'Anthropologie et d'Histoire du Pérou, Lima.*

MUSEO NACIONAL DE ARQUEOLOGIA, ANTROLOGIA E HISTORIA DEL PERU, LIMA

de Betanzos, un interprète officiel du quechua auprès de la Couronne, célèbre pour son histoire de la civilisation inca, *Suma y narración de los Yngas*, considérée comme particulièrement rigoureuse. En effet, son travail repose sur des entretiens effectués auprès de sa femme, de ses proches et d'Incas âgés encore en vie : il s'agit d'une sorte de « journal intime » des personnes interrogées, qui apporte de surcroît une vision féminine sur les Incas et sur la Conquête, souvent inexistante chez les autres auteurs – sauf chez Guamán Poma de Ayala, qui traite des *coyas* (les reines incas), mais ne mentionne pas Cusi Rimay.

CHEF SUPRÊME GRÂCE À SON ÉPOUSE

Le silence des sources sur les femmes s'explique par le fait que les chroniqueurs, pour la plupart espagnols et issus d'une société patriarcale, livrent un récit « masculin », qui minimise l'implication des femmes dans les affaires de l'État. Or, certaines études récentes sur la *Coya* – la femme principale de l'empereur – montrent au contraire l'importance de son rôle, à la fois politique, économique et religieux, au sein de la société inca, où prime la collectivité et où le système, très hiérarchisé, cherche la complémentarité entre les hommes et les femmes, qui disposent chacun de leur espace politique et religieux.

De manière générale, les femmes de la noblesse inca occupent un rôle essentiel dans le transfert du pouvoir entre les Incas et les Espagnols – ce qui n'échappe pas à Pizarro, qui, à l'heure du « partage », choisit l'épouse d'Atahualpa, l'une des femmes les plus puissantes (et les plus riches) du pays. Avant la Conquête, explique Guamán Poma de Ayala, un dirigeant ne devient le chef suprême que « grâce au pouvoir légitime de son épouse ». Une fois le pays sous autorité espagnole, le fait de prendre pour femme une reine inca ou une sœur du roi fournit la même légitimité à son nouvel époux. D'où les multiples unions scellées entre un conquistador et une *coya*.

Mais ces alliances politiques se révèlent parfois si stratégiques qu'elles sont soumises à l'autorisation préalable du vice-roi, voire parfois de la Couronne, qui se réserve la possibilité de les refuser si elles ne servent pas les intérêts du roi d'Espagne. Il en va de même pour les droits sur la terre, transmis chez les Incas de façon matrilinéaire, privilège qui subsiste au début de l'ère coloniale. Dans ces conditions, on comprend mieux l'énorme domaine foncier à la tête duquel se retrouve Juan de Betanzos après avoir épousé doña Angelina.

Or, si au début de la Conquête les femmes conservent leur influence, celle-ci finit par s'estomper progressivement à mesure que s'installe le système colonial – du fait de l'évangélisation, qui rend leurs fonctions religieuses vaines, et de la loi espagnole, qui ne reconnaît pas la femme comme l'égale de l'homme et lui interdit de nombreuses prérogatives. ■

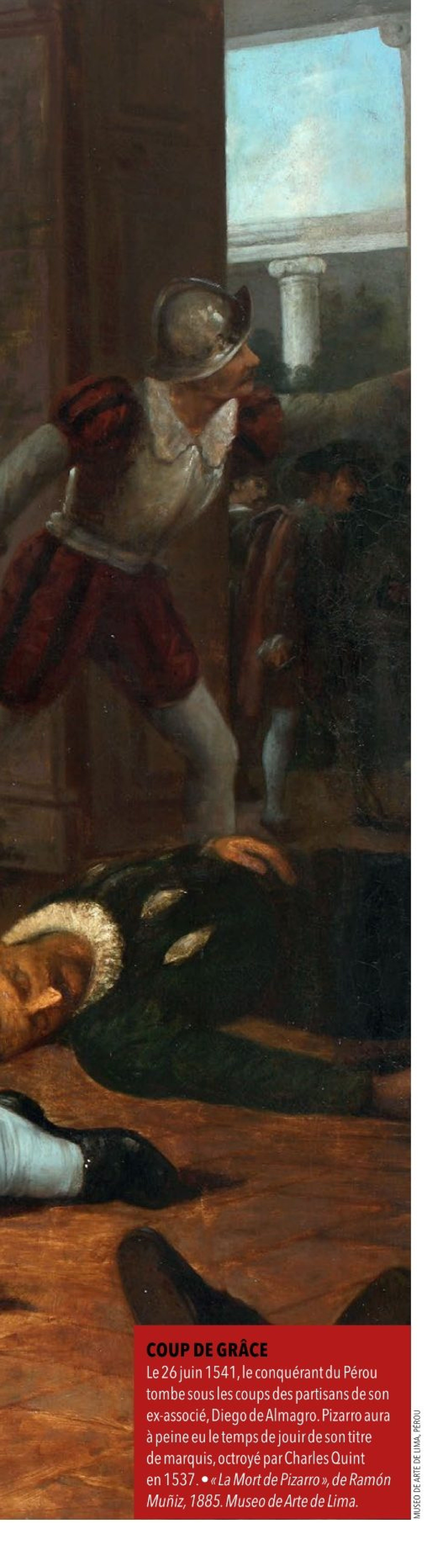
ALLIANCES TRÈS POLITIQUES
Nombre de conquistadors épousent des femmes de dignitaires incas. Ces dots leur assurent ainsi la possession des domaines fonciers, transmis par la mère chez les Incas. • *Huile sur toile anonyme sur les mariages mixtes, école de Cuzco, 1718. Museo Pedro de Osma, Lima.*



LES BOYAUX DE LA COURONNE

Chez les conquistadors, les luttes d'influence dégénèrent en règlement de comptes. Des mandataires de Charles Quint sont dépêchés pour rétablir l'ordre. Quitte à faire couler le sang.

PAR **BERNARD GRUNBERG**



COUP DE GRÂCE
Le 26 juin 1541, le conquérant du Pérou tombe sous les coups des partisans de son ex-associé, Diego de Almagro. Pizarro aura à peine eu le temps de jouir de son titre de marquis, octroyé par Charles Quint en 1537. • *« La Mort de Pizarro », de Ramón Muñiz, 1885. Museo de Arte de Lima.*

À la suite de la chute de l'Empire inca, l'association entre Pizarro et Almagro – le père Hernando de Luque, le troisième homme, étant décédé en 1533 – se fracture. Elle a déjà connu quelques difficultés, non seulement à cause des capitulations de Tolède (1529), qui accordent à Pizarro un grand nombre de privilèges tandis que son associé ne recueille que quelques compensations, mais aussi à cause du caractère des deux hommes : le premier, qui pense que tout le mérite de la victoire lui revient, ne veut pas partager le pouvoir avec Almagro, qu'il considère comme son subalterne, quand celui-ci, s'estimant sur le même plan, exige un partage équitable.

En 1534, la Couronne divise tout le territoire conquis en deux : la Nouvelle-Castille (de Quito à Cuzco) pour Pizarro, et la Nouvelle-Tolède (de Cuzco à une ligne passant par Asunción) pour Almagro. Un litige porte sur la possession de Cuzco, la plus grande ville du Pérou, qui est attribuée à Pizarro et qu'Almagro ne va cesser de revendiquer. Alors que ce dernier s'apprête à prendre Cuzco, Pizarro, afin de l'éloigner du Pérou, parvient à l'en dissuader en lui faisant miroiter les richesses du Chili et la conquête facile de cette nouvelle contrée.

Almagro part en juillet 1535, pour une expédition de près de deux ans, dans laquelle il perdra une partie de ses hommes… Dépité et ayant l'impression que Pizarro s'est joué de lui, il revient vers Cuzco. En avril 1537, il s'empare de la ville et arrête les deux frères de son ex-associé. Puis il bat l'armée pizarriste venue récupérer Cuzco. Pour éviter le conflit, les deux gouverneurs se soumettent à l'arbitrage du frère de la Merci, Francisco de Bobadilla, lors de l'entrevue de Mala (au sud de Lima), à la mi-novembre 1537.

Après une réunion très tendue, la fin des hostilités est ordonnée, et Cuzco doit être rendue. Comme son frère Hernando est toujours captif, Pizarro propose une trêve à Almagro et lui permet de rester à Cuzco jusqu'à ce que la Couronne tranche le litige, en échange de la libération d'Hernando, qui sera renvoyé en Espagne. Almagro accepte, mais son ancien associé ne tient pas parole et lance une armée, dirigée par Hernando et Gonzalo Pizarro, pour reprendre Cuzco. En avril 1538, les clans s'affrontent lors de la bataille de Las Salinas. Vaincu, Almagro est fait prisonnier, jugé et condamné à mort. Il aurait été étranglé dans sa cellule, avant que son corps ne soit décapité et sa tête exposée sur la grand-place.

LES NOUVELLES LOIS DE CHARLES

Après la mort d'Almagro, ses fidèles, les Almagristes, prennent pour capitaine son fils, Diego de Almagro « le Jeune », et, pour venger leur ancien chef, attaquent le palais du gouverneur à Lima. Francisco Pizarro est tué le 26 juin 1541. Le jeune Almagro est nommé gouverneur du Pérou et les Almagristes entrent à Cuzco, acclamés par la foule. À l'automne 1541, Cristóbal Vaca de Castro, un juriste envoyé par la Couronne, arrive au Pérou comme gouverneur et se joint aux forces pizarristes. Avant de faire parler les armes, Almagro demande au magistrat que la Nouvelle-Tolède lui revienne, en vain. Sans issue, les deux camps s'affrontent dans la plaine de Chupas (septembre 1542). Les Almagristes sont vaincus, et le jeune Almagro, capturé, est décapité.

Rien n'est pourtant réglé, d'autant que Charles Quint a édicté les Nouvelles Lois (novembre 1542), qui, ›››

À LA BATAILLE D'IÑAQUITO, GONZALO PIZARRO DÉCAPITE BLASCO NÚÑEZ VELA SUR LE CHAMP DE BATAILLE. C'EST LA **PREMIÈRE FOIS QUE L'ON TUE UN VICE-ROI**



COUP POUR COUP À CUZCO
Almagro et Pizarro se disputent l'ancienne capitale de l'Empire inca. En avril 1538, les deux clans s'affrontent à Las Salinas. Capturé, l'infortuné Almagro finit décapité. • *Gravure de Théodore de Bry.*

MARY EVANS/BRIDGEMAN IMAGES

››› entre autres impératifs, suppriment l'hérédité des encomiendas et le travail forcé des Indiens. La Couronne crée également la vice-royauté du Pérou et l'Audience (tribunal) royale de Lima. Blasco Núñez Vela, nommé premier vice-roi du Pérou en 1543, arrive l'année suivante, décidé à appliquer les Nouvelles Lois. Il se méfie de Vaca de Castro, qui quitte le Pérou à la fin de 1544. Les *encomenderos* mécontents organisent leur rébellion en choisissant Gonzalo Pizarro comme chef.

MAÎTRE ABSOLU DU PÉROU

Celui-ci se rend à Cuzco, où il est proclamé procureur général du Pérou pour protester contre la nomination du nouveau vice-roi. Par crainte des *encomenderos*, les autorités décident de s'emparer de ce dernier pour le renvoyer en Espagne. Gonzalo Pizarro entre à Lima à la fin d'octobre 1544, avec 1 200 soldats. Cependant, Blasco Núñez Vela réussit à s'échapper et forme une armée. Gonzalo Pizarro, qui veut renforcer la rébellion contre la Couronne et prendre le pouvoir, quitte Lima avec ses troupes et, lors de la bataille d'Iñaquito (au nord de Quito), en janvier 1546, capture son adversaire – qui est décapité sur le champ de bataille. C'est la première fois que l'on tue un vice-roi ! Gonzalo Pizarro consolide son pouvoir sur tout le Pérou. Certains le poussent à créer un nouveau royaume séparé de l'Espagne, mais il refuse, ne souhaitant être nommé gouverneur que par la Couronne. Pizarro élimine ses adversaires et devient le maître absolu du Pérou.

En février 1546, le grand juriste ecclésiastique Pedro de La Gasca est nommé président de l'Audience royale de Lima, avec de grands pouvoirs et des cédules royales en blanc pour



IMPAIR ET FILS
Après l'assassinat de son père par Pizarro, et la vengeance des Almagristes, Almagro le Jeune est intronisé gouverneur du Pérou. À la bataille de Chupas (16 septembre 1542), il défie l'envoyé de la Couronne. Mal lui en prend. • *Gravure de Théodore de Bry (1595). Biblioteca Braindense, Milan.*

LUISA RICCIARINI/LEEMAGE

accorder des privilèges à quiconque le rejoindrait. En outre, Charles Quint a abrogé, en octobre 1545, l'impossibilité d'hériter des encomiendas. La Gasca parvient, grâce à son sens de la diplomatie et à l'argent dont il dispose, à former une grande armée, qui bat en avril 1548 les Pizarristes à Jaquijahuana (une forteresse située à 25 km de Cuzco). Gonzalo Pizarro, dont les hommes ont déserté massivement, est capturé et décapité.

LA RÉVOLTE DES *ENCOMENDEROS*

La Gasca supprime les deux divisions du Pérou, redistribue les encomiendas existantes, mais il provoque le dépit d'un certain nombre d'*encomenderos* qui se sentent lésés. Cette répartition faite à Guaynarima, en août 1548, a pour but d'établir une aristocratie d'*encomenderos*, moins nombreuse mais économiquement plus puissante, autour de laquelle la société coloniale doit s'articuler. La Gasca doit aussi imposer au Pérou les mêmes institutions que celles de la métropole.

Francisco Hernández Girón, qui s'est battu avec les royalistes et que Pedro de La Gasca a récompensé, prend la tête d'une armée, domine le sud du Pérou, bat les troupes de Lima en mars 1554, puis celle d'Alonso de Alvarado en mai. Une nouvelle armée royaliste parvient à prendre le dessus sur les rebelles en octobre 1554. Girón est capturé à Jauja, avant d'être décapité à Lima en décembre.

Le deuxième vice-roi, Antonio de Mendoza, ancien vice-roi du Mexique, arrive à la fin de novembre 1550, mais, malade, meurt deux ans plus tard sans avoir pu véritablement agir. Son successeur, Andrés Hurtado de Mendoza, entre à Lima à la fin de juin 1556, supprime les derniers soubresauts de révolte et «pacifie» le Pérou. ■

Le délicat mandat de l'émissaire de la paix

Pedro de La Gasca naît en 1493 dans une famille d'hidalgos aisée. Après la théologie (1519-1521), il suit des études de jurisprudence à l'université de Salamanque, où il établit des liens avec Francisco de Vitoria et d'autres penseurs de l'école néothomiste (qui s'inspire de la doctrine de saint Thomas d'Aquin). En 1537, le cardinal archevêque de Tolède le nomme vicaire ecclésiastique, puis magistrat au Conseil suprême de l'Inquisition. En 1540, il rejoint la cour et, deux ans plus tard, devient inspecteur général des officiers du royaume de Valence. En 1545, choisi pour rétablir la paix au Pérou, il obtient de larges pouvoirs et le titre de président de l'Audience royale de Lima (février 1546), ce qui lui permettra de gérer les affaires de la vice-royauté avec un pouvoir quasi absolu. Contrairement au vice-roi Núñez Vela, qui voulait imposer les Nouvelles Lois, Pedro de La Gasca, à son arrivée au Pérou en juin 1547, les révoque et accorde son pardon à ceux qui se soumettront. Il rassemble une armée importante, mais c'est pratiquement sans bataille que Gonzalo Pizarro est vaincu, en avril 1548, car ses partisans sont passés du côté de La Gasca. Ce dernier, après l'exécution du conquistador et de ses lieutenants, prend des mesures pour apaiser les passions, notamment en distribuant des récompenses à ceux qui l'ont aidé. Il établit la taxation des tributs des encomiendas, installe l'administration judiciaire et réorganise les finances royales. S'il reste attentif au bon traitement des Indiens, il maintient la main-d'œuvre indigène au service des Espagnols, défendant ainsi les intérêts matériels de la Couronne, et envoie près de deux millions d'écus en Espagne. De retour en métropole (janvier 1550), il est nommé évêque de Palencia (avril 1551) et rencontre Charles Quint à Augsbourg pour lui expliquer comment il a maté le soulèvement péruvien. L'empereur le gardera à ses côtés, avec ses conseillers, car c'est un diplomate de grand talent, un juriste confirmé au raisonnement réfléchi, capable de négocier dans les cas les plus difficiles. Nommé évêque de Sigüenza en 1561, Pedro de La Gasca meurt en 1567. **B. G.**


WIKIMEDIA COMMONS

Pedro de La Gasca est envoyé en 1545 pour mettre fin aux rivalités entre les conquistadors.
• *Gisant de l'église Santa María Magdalena, à Valladolid (Castille-León).*

LES DERNIERS FEUX DES RÉVOLTES INCAS

Le guet-apens de Cajamarca n'a pas mis fin, loin de là, aux soulèvements dans la nouvelle vice-royauté du Pérou. Jusqu'au XVIIIe siècle, les Espagnols doivent affronter des insurrections.

LE RÉDUIT ANDIN DE TÚPAC AMARU

PAR **BERNARD GRUNBERG**

Túpac Amaru (« Serpent resplendissant ») est le fils de Manco Inca Yupanqui (v. 1515-v. 1545). À la disparition de ce dernier, son fils Sayri Túpac lui succède (?-1561), puis un autre de ses fils, Titu Cusi (v. 1529-v. 1571), est élu souverain du royaume inca rebelle de Vilcabamba. À sa mort, Túpac Amaru prend sa place, avec le soutien des généraux rebelles. Son accession au pouvoir signifie alors le triomphe de la résistance aux Espagnols.

À peine arrivé au Pérou, le nouveau vice-roi, Francisco de Toledo, qui croit Titu Cusi toujours en vie, cherche à faire la paix et à obtenir du souverain inca qu'il abandonne son royaume de Vilcabamba. En 1572, l'un des envoyés du vice-roi est tué, ce qui provoque la riposte des Espagnols, dont une avant-garde est battue par les troupes de Túpac Amaru à la bataille de Cayaochaca. Une armée de 250 Espagnols, aidés par des indigènes, traque les rebelles et, grâce à son artillerie, s'empare du fort de Huayna Pucará, où se sont regroupées ses forces rebelles. Le 24 juin, les Espagnols prennent Vilcabamba. Malgré l'encerclement des forces incas, certains, dont Túpac Amaru et sa famille, parviennent à s'échapper dans la jungle, mais des pisteurs se lancent à la recherche de l'Inca, qui finit par être arrêté. Les Espagnols s'emparent alors des momies de Manco Cápac et Titu Cusi, et d'une statue en or. Les prisonniers – et le butin – sont ramenés à Cuzco le 21 septembre 1572.

Le vice-roi juge l'Inca avec l'idée de le punir de manière exemplaire : Túpac Amaru est condamné à mort et, malgré l'intercession de l'évêque Agustín de Coruña et de nombreux religieux pour empêcher son exécution, décapité sur la place principale de Cuzco. Dans un de ses dessins, le chroniqueur Guamán Poma de Ayala nous montre le désarroi des Indiens, qui pleurent l'un des leurs. La tête de l'Inca est ensuite exposée au pilori. Túpac Amaru laissera deux filles, dont l'un des descendants sera José Gabriel Condorcanqui, appelé encore Túpac Amaru II, qui guidera, en 1780-1781, la rébellion des Indiens contre les colons espagnols au Pérou. ■



LEEMAGE

L'HALLALI DE L'INCA
Réfugié dans la cordillère de Vilcabamba, au nord de Cuzco, Túpac Amaru poursuit la lutte contre les envahisseurs. En 1572, le vice-roi du Pérou lance contre lui 250 soldats, assistés d'Indiens et de métis. • *Peinture anonyme, XVIIIe s. Museo Histórico Nacional del Cabildo, Buenos Aires.*



TOUS DERRIÈRE, ET LUI DEVANT
En 1780, dans la région de Cuzco, ce descendant de Túpac Amaru prend la tête d'une révolte politique, agrégeant les laissés-pour-compte de la colonisation – Indiens, métis, Noirs, créoles. Il finit décapité, comme son ancêtre, sur la grand-place de Cuzco. • *Statue érigée à Urcos, près de Cuzco.*

CRAIG LOVELL/EAGLE VISIONS PHOTOGRAPHY/ALAMY STOCK PHOTO

TÚPAC AMARU II RELÈVE LE GANT

PAR **BERNARD LAVALLÉ**

José Gabriel Condorcanqui, fils d'un chef indien, naît en 1740 à Surimana, entre Cuzco et le lac Titicaca. Très tôt orphelin, il étudie au collège jésuite de Cuzco et passe deux ans à l'université de Lima. Revenu sur ses terres, il devient un chef traditionnel jouissant d'une bonne situation dans une région dynamisée par le commerce avec Potosí. En 1777, pour exempter les Indiens du travail forcé à la mine, il adresse au vice-roi un mémoire resté sans réponse.

En novembre 1780, dans un contexte très tumultueux, et après une révolte contre le corregidor [premier officier de justice d'une ville coloniale, NDLR] de Tinta, Condorcanqui prend la tête du mouvement sous le nom de Túpac Amaru, en souvenir de l'Inca rebelle exécuté en 1572 et pour signifier la renaissance du Tawantinsuyu. Ses troupes grossissent, détruisent les ateliers de tissage et les haciendas. Dans l'enthousiasme populaire et grâce à un programme axé sur la suppression de l'exploitation coloniale (servage, corvées, impôts et discriminations), il gagne à sa cause les Indiens, des métis, des Noirs (il proclame la fin de l'esclavage) et des créoles marginalisés.

Les Espagnols sont battus à Sangarará, au sud-est de Cuzco. La révolte gagne tout le sud du pays. En janvier 1781, Cuzco, haut lieu symbolique pour les Indiens, centre économique et administratif du pouvoir colonial, est assiégé. Contre toute attente, c'est un échec pour les assiégeants, par manque de discipline et de coordination.

Dès lors, la débandade s'amorce. La guerre prend de surcroît l'allure d'un conflit racial, ce qui conduit les non-Indiens à s'en détacher. Túpac Amaru II est fait prisonnier en avril 1781. En mai, avec des membres de sa famille – et comme le premier Túpac Amaru –, il est exécuté sur la grand-place de Cuzco. L'un de ses frères et des cousins continuent cependant une lutte sporadique jusqu'en 1783, malgré une terrible répression militaire opérée par les Espagnols. ■

L'INVITÉ DU SPÉCIAL PATRICE LECOQ

La chute brutale de l'Empire inca, renversé en 1532 par une poignée de conquistadors, n'en finit pas de surprendre. Elle s'éclaire néanmoins à la lumière des raisons avancées par ce spécialiste de l'archéologie andine.

PROPOS RECUEILLIS PAR **VÉRONIQUE DUMAS**

HISTORIA – Les conquistadors sont-ils responsables de la chute de l'Empire inca ?

PATRICE LECOQ – Pas vraiment. Trois facteurs expliquent sa désintégration, puis sa chute, avant qu'il ne soit conquis par les Espagnols : une crise politique due à une guerre civile entre deux souverains et demi-frères, Atahualpa et Huáscar *(lire p. 42-44)*, une crise religieuse et sociale, et une crise économique. Lorsque les Espagnols arrivent au Pérou, ils tirent parti de cette situation et des divisions entre les deux factions. Bien qu'inférieurs en nombre, ils bénéficient de l'effet de surprise et disposent d'armes techniquement plus avancées que celles des Incas *(voir p. 58-59)*. Ils ne sont donc pas les seuls responsables de la chute de l'empire.

La crise religieuse a-t-elle constitué un élément déterminant ?

Oui, car le pouvoir inca est une théocratie absolue, et qu'à la mort du souverain le nouvel élu doit donc reconstituer son patrimoine *(lire p. 18-21)*, toutes les possessions de son aïeul restant dans sa famille et son clan (*panaca*). Ainsi, après la mort de Huayna Cápac et de son successeur légitime, Ninancuyoche, tous deux emportés par la variole, Huáscar est intronisé Sapa Inca (« l'Inca suprême ») à Cuzco, capitale et lieu de résidence des ancêtres, par les membres de la partie basse de la cité (*hurin*), mais il fait éliminer ceux de la partie haute. Atahualpa est, quant à lui, proclamé Inca à Tumibamba, la nouvelle capitale fondée, par son père, dans le nord de l'empire. Mais trahi par une partie de la population ralliée à Huáscar, il décide de se venger et fait anéantir tous les symboles de la royauté de son frère, faisant même brûler la momie de son grand-père Túpac Inca Yupanqui, chose impensable quand on connaît le rôle sacré des momies incas. Ce conflit fratricide aboutit au morcellement de l'empire et à une crise sociale et économique sans précédent, marquée par la rébellion des anciens peuples soumis, une désorganisation du travail, la destruction des infrastructures – routes, ponts, *tambo* (relais) – indispensables au ravitaillement du peuple et des armées.

Donc, la guerre civile a entraîné une crise économique avant même l'entrée en scène des conquistadors ?

Oui, car elle survient au même moment, dans un empire où l'organisation très structurée et hiérarchisée n'existe plus. Le Sapa Inca règne sur des caciques, eux-mêmes à la tête d'assemblées dirigeant des provinces et des communautés locales *(ayllu)*. Dans chaque communauté, les autorités gèrent les routes, les greniers et les terres – dont la production est allouée à l'Inca, à la communauté ou au culte, selon un système collectiviste parfaitement adapté au pays, dont la guerre civile sape les fondements. À cela s'ajoutent des épidémies – telle la variole – importées par les conquistadors.

Les épidémies ravagent-elles l'empire avant l'arrivée des Espagnols ?

Les virus apportés par Cortés au Mexique atteignent en effet les Andes quinze ans avant que les Espagnols ne s'y aventurent *(lire p. 40-41)*. Quand on voit la crise sanitaire déclenchée par le Covid-19, on imagine sans mal l'impact que ces épidémies ont eu dans l'organisation sociopolitique et économique de sociétés préhispaniques mal préparées, s'étendant sur un territoire immense, difficile à gérer et en proie à des guerres intestines. Sans anticorps contre ces maladies, les Amérindiens subissent une hécatombe. Les pouvoirs politiques locaux, impuissants, ne comprennent pas ce qui leur arrive. La propagation de l'épidémie joue un rôle déterminant dans les



deux camps par la réduction des effectifs qu'elle provoque : impossibilité d'effectuer les récoltes ou de fabriquer les armes nécessaires, difficulté pour réunir les soldats et alimenter les armées.

Des animaux, souvent minuscules et inattendus, ont aidé les historiens…

En effet. Des études menées à Maracocha, près de Cuzco, sur des acariens – des parasites présents dans la toison des lamas (qui sont les seuls animaux de bât utilisés pour l'approvisionnement des villes) – offrent des indices sur les changements survenus au cours de trois époques. Lors de la première, à l'apogée de l'Empire inca, l'abondance d'acariens témoigne d'une utilisation massive des lamas. À la deuxième (guerre civile, conquête et lutte entre les conquistadors), la chute drastique du nombre d'acariens atteste la disparition des caravanes de lamas. Enfin, la troisième époque révèle au contraire une recrudescence des acariens, associée à l'introduction d'autres animaux (chevaux, mules, ovins et bovins) par les Espagnols.

Comment étudier aujourd'hui la chute de l'empire par le biais des découvertes archéologiques ?

C'est une tâche difficile, car la destruction et le saccage de la plupart des sites incas, pendant et après la Conquête, voire par les explorateurs du XIX[e] siècle, ou les séismes, comme celui qui frappa Cuzco en 1950, ne permettent pas de reconstituer le déroulement des événements directement liés à la chute de l'Empire inca. Mais l'étude des squelettes retrouvés à l'emplacement d'anciens champs de bataille documentés par les chroniqueurs, les traces laissées par des projectiles d'arquebuses, les coups portés par les massues ou les sabots de chevaux sont de précieux témoignages quant aux armes utilisées par les deux camps ou aux pathologies de l'époque.

Que se serait-il passé si les Espagnols ne s'étaient pas manifestés ?

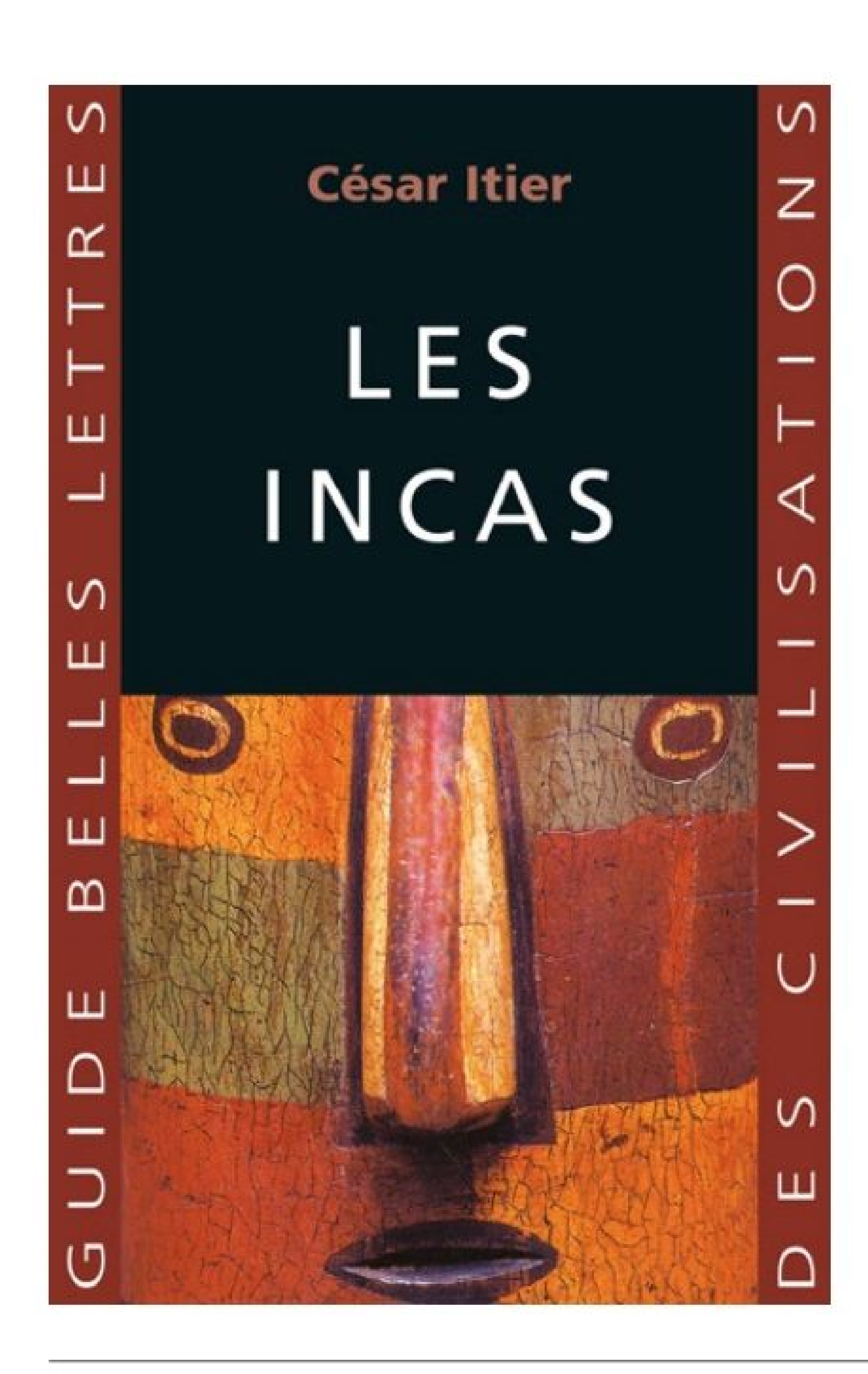
Chaque population aurait probablement retrouvé son indépendance jusqu'à l'arrivée d'un pouvoir fort. L'Empire inca est une sorte de fédération unie par la force par un Inca puissant. S'il disparaît, il ne reste plus rien et chacun reprend son indépendance, un peu comme à l'époque de la chute de l'URSS, quand les républiques éloignées de Moscou ont acquis leur autonomie.

Quelles leçons pouvons-nous tirer de la désintégration de cet empire ?

Sa faiblesse réside dans son immensité, sa diversité géographique et écologique, et son manque d'unité sociopolitique. En cas de rébellion aux marges de l'empire, un mois était nécessaire pour réquisitionner des troupes, et trois semaines pour arriver sur place. En cas de révoltes simultanées, il était impossible de les contrôler. Il faut bien comprendre que l'Empire inca était au moins aussi organisé que le sont les États européens actuels, avec un Inca comme « père de la nation ». On trouve beaucoup de similitudes avec le temps présent… ■

Maître de conférences en archéologie andine à l'université Paris I, coauteur des *Civilisations précolombiennes* (PUF, « Que sais-je ? », 2019).

LIVRES PAR VÉRONIQUE DUMAS

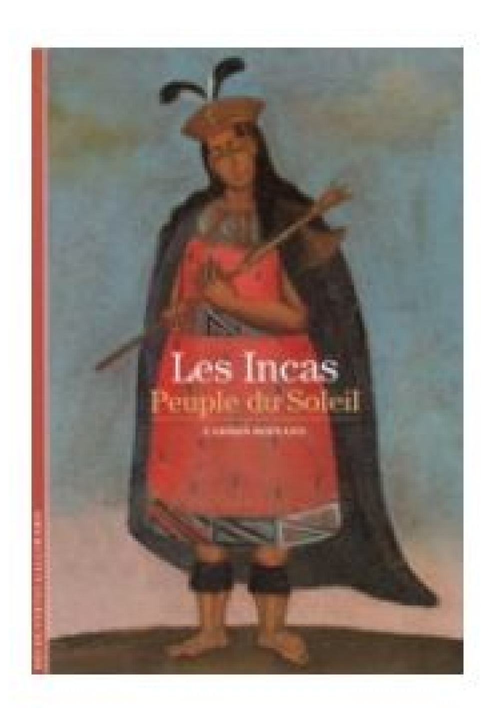


Vade-mecum

L'EMPIRE SOUS TOUTES SES COUTURES

Dès le XVIIe siècle, la civilisation inca est perçue en Occident comme le parangon des royaumes, « le plus doux des despotismes », comme l'écrit au XIXe siècle l'historien américain William Prescott, voire, au début du XXe, comme une forme de communisme autocratique. Cette place unique, chargée d'utopie, est née, explique César Itier dans son introduction, de l'émerveillement des conquistadors devant une organisation étatique d'une rigueur et d'une efficacité dépassant tout ce qu'ils connaissaient. Au début du XXe siècle, l'archéologie révèle que l'Empire inca est l'aboutissement d'un long développement économique, social et culturel plurimillénaire, faisant de lui l'un des plus anciens foyers de civilisation du monde, contemporain des cités mésopotamiennes et de la vallée de l'Indus. C'est à cette découverte du Pérou ancien à l'époque inca que convie ce guide en deux volets. Le premier fait le point sur les connaissances actuelles, le second analyse les caractéristiques socioculturelles et l'organisation de la vie des populations de l'empire. Un ouvrage passionnant, donnant la mesure du génie d'un État dont le système d'écriture, fait de cordelettes portant des nœuds, recèle encore bien des mystères.

■ **Les Incas,** de César Itier *(Les Belles Lettres, 216 p., 14 euros).*

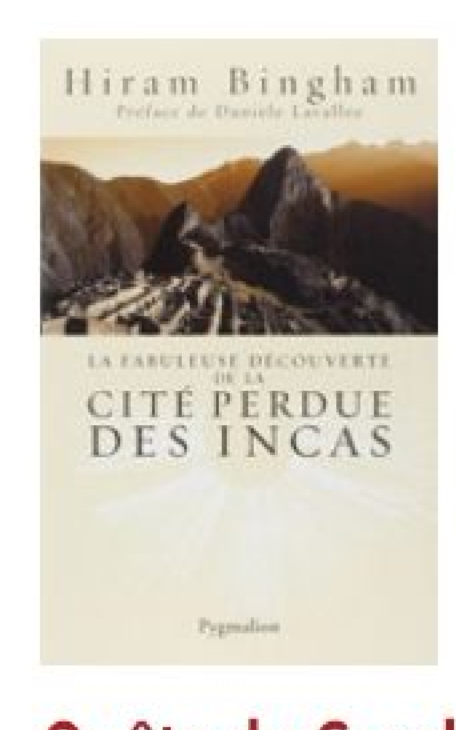


Dans la poche

UNE SYNTHÈSE ÉCLAIRANTE ET COLORÉE

De la découverte du Pérou par Pizarro en 1527 à la dernière révolte inca en 1780, fomentée par Túpac Amaru, dernier souverain de Vilcabamba (exécuté par les Espagnols avec sa parentèle), voici en moins de 200 pages l'histoire du peuple du Soleil. Un titre de la collection « Découvertes Gallimard » qui tient toutes ses promesses. Esthétique et sérieux sont au rendez-vous.

■ **Les Incas, peuple du Soleil,** de Carmen Bernand *(Gallimard, coll. « Découvertes Gallimard », 176 p., 16,30 euros).*

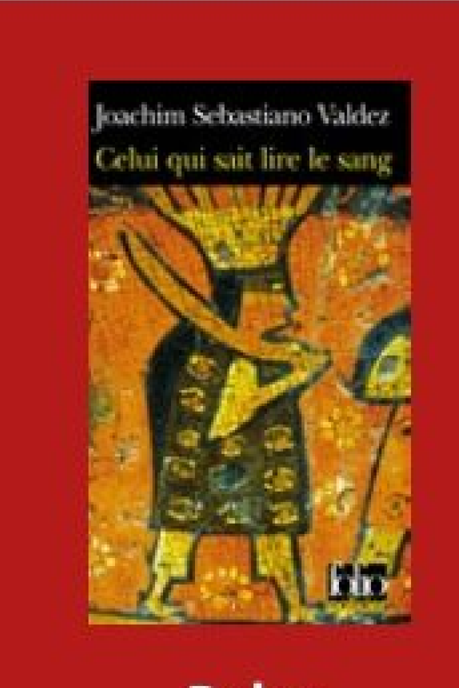


Quête du Graal

SUR LES TRACES DU VRAI INDIANA JONES

Oubliée pendant quatre siècles, la « cité perdue des Incas » a été localisée en 1911 par l'Américain Hiram Bingham. Cet aventurier, qui sera sénateur républicain du Connecticut, a inspiré le personnage d'Indiana Jones. Le récit de sa découverte, en 1948, entend élucider l'énigme de ce haut lieu de la civilisation inca. Son ouvrage n'a rien perdu de son pouvoir de fascination.

■ **La Fabuleuse Découverte de la cité perdue des Incas,** de Hiram Bingham *(Pygmalion, 520 p., 21,90 euros).*



Polar

SANG D'ENCRE POUR TÚPAC HUALPA

Cette enquête nous emmène au cœur de la société inca d'avant les conquistadors, sur les pas de Túpac Hualpa, l'homme de confiance de l'empereur chargé des enquêtes délicates. Une potière retrouvée morte dans un temple réveille les rivalités entre adeptes du culte du Soleil et adorateurs du Dieu unique. Un polar bien documenté.

■ **Celui qui sait lire le sang,** de Joachim Sebastiano Valdez *(Folio policier n° 492, 368 p., 9,10 euros).*



Pour buller

TINTIN AU PAYS DES ADORATEURS DU SOLEIL

Suite des *Sept Boules de cristal*, où la momie de Rascar Capac se volatilise et où le Pr Tournesol est détenu sur un cargo faisant route vers le Pérou, *Le Temple du Soleil* entraîne Tintin et Haddock dans un périple à travers jungle et montagnes andines pour arracher leur ami à des adorateurs du Soleil. Fac-similés de l'édition originale, les deux albums sont toujours aussi captivants !

■ **Les Sept Boules de cristal et Le Temple du Soleil,** d'Hergé *(Casterman, 64 p., 11,50 et 20 euros).*

Choc des civilisations

DEUX MONDES EN HÉRITAGE



L'Inca et le conquistador. Le nom du vaincu appelle celui du vainqueur. La rencontre le 16 novembre 1532 entre l'empereur inca et le conquistador espagnol matérialise le choc entre deux empires alors en pleine expansion, et tous deux sont devenus, à parts égales, des éléments fondateurs de la société péruvienne actuelle, métissée et multiculturelle, et de sa mémoire collective. Ce beau livre, catalogue de l'exposition du musée du Quai-Branly de 2015, est introduit par le récit en miroir de leurs destinées respectives. Des témoignages narrés en alternance du point de vue espagnol ou inca, parfois contradictoires, permettent de reconstituer les événements ayant conduit à la disparition de l'empire et d'en faire revivre les principaux protagonistes, y compris les femmes de la noblesse inca, en premier lieu Cusi Rimay Ocllo, la première et principale épouse d'Atahualpa. Le tout illustré par une sélection de gravures, peintures, cartes d'époque, habits, armes, pièces d'orfèvrerie remarquables, dont beaucoup n'avaient jamais été présentés en France auparavant.

■ **L'Inca et le Conquistador,** de Paz Núñez-Regueiro *(Actes Sud, 200 p., 37 euros).*

BIBLIOGRAPHIE

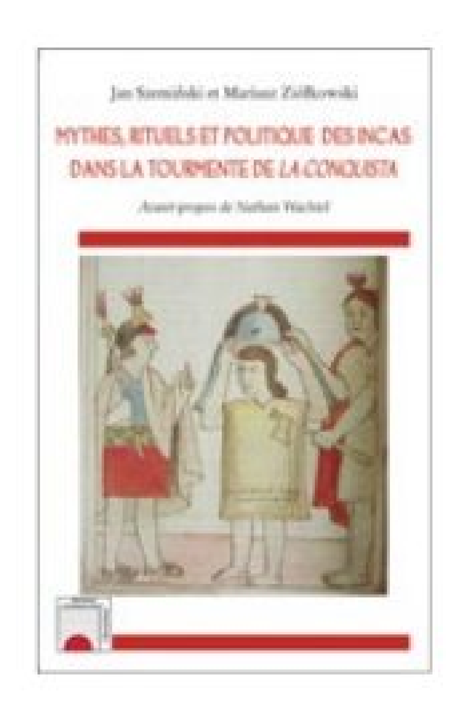
THE CORD KEEPERS : KHIPUS AND CULTURAL LIFE IN A PERUVIAN VILLAGE, de Franck Salomon *(Duke University Press, 2004).*

FRANCISCO PIZARRO : CONQUISTADOR DE L'EXTRÊME, de Bernard Lavallé *(Payot, 2004).*

LOS TRECE DE LA FAMA. FUNDADORES DE CIUDADES EN EL PERÚ (SIGLO XVI), de José Antonio del Busto Duthurburu *(El Comercio S.A., 2011).*

LA CONQUISTA DEL PERÚ, de José Antonio del Busto Duthurburu *(Libreria Studium, 1988).*

LA DÉCOUVERTE ET LA CONQUÊTE DU PÉROU D'APRÈS LES SOURCES ORIGINALES, d'Albert Garcia *(Klincksieck, 1975).*

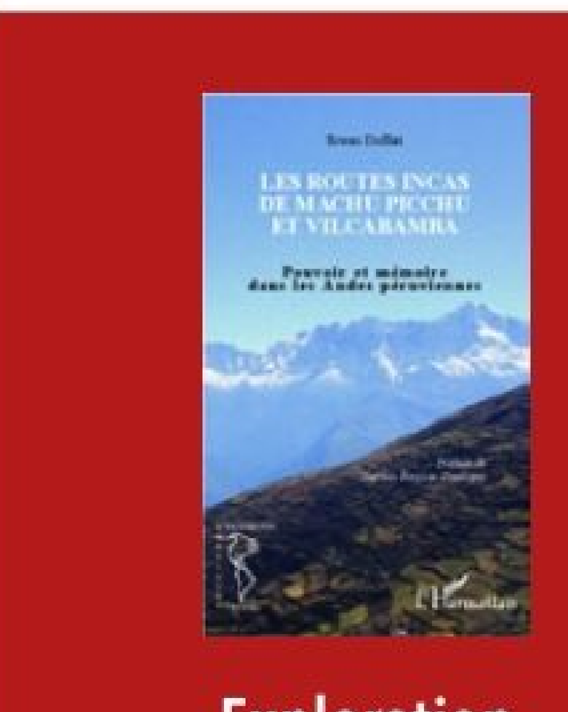


Anthropologie

AUX RACINES DU SYSTÈME INCA

La réussite des Incas repose sur leur habileté politique et une propagande fondée sur une doctrine religieuse impériale. Les auteurs de cet essai, l'un philologue, l'autre archéologue, explorent les territoires du mythe, du rituel et du politique dans l'Empire Inca, étudiant la croyance dans le retour de l'Inca-roi, toujours vivace dans le monde andin.

■ **Mythe, rituel et politique des Incas dans la tourmente de la Conquista,** de Mariusz Ziółkowski et Jan Szeminski *(L'Harmattan, 440 p., 39 euros).*

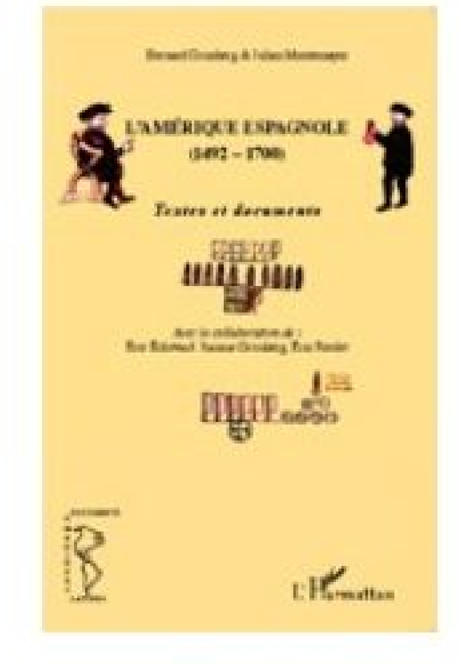


Exploration

LES SENTIERS SACRÉS DES ANDES

Archéologue et historien, Erwan Duffait nous conduit dans la cordillère de Vilcabamba, sur les anciens sentiers reliant les forteresses et places fortes. C'est dans cette région, entre glaciers et jungle tropicale, dont l'auteur révèle la dimension politique et sacrée, que les Incas, à Vilcabamba, ont organisé la résistance de 1537 à 1572.

■ **Les Routes incas de Machu Picchu et Vilcabamba,** d'Erwan Duffait *(L'Harmattan, 206 p., 20 euros).*



L'Amérique espagnole

LE NOUVEAU MONDE EN TROIS ÉTAPES

Les trois grandes périodes – les découvertes (1492-1516), la Conquête (1516-1573) et la colonisation (jusqu'au XVIIIe s.) – sont ici analysées par des textes et documents rarement mis à la portée des lecteurs francophones et qui replacent les événements dans leur contexte.
Un livre de référence pour chercheurs, étudiants ou amateurs éclairés.

■ **L'Amérique espagnole (1492-1700),** textes et documents de Bernard Grunberg et Julian Montemayor *(L'Harmattan, 460 p., 46 euros).*



Uchronie

ATAHUALPA À L'ASSAUT DU VIEUX CONTINENT

Grand Prix du roman de l'Académie française en 2019, *Civilizations* projette le lecteur dans un univers parallèle où les Incas se lancent à l'assaut de l'Europe – et, en particulier, de l'empire de Charles Quint. L'histoire est faite de ces petits riens qui changent la face du monde. Alors, rêvons un peu avec cette uchronie menée de main de maître par un auteur se jouant de l'Histoire pour imaginer une tout autre Conquista.

■ **Civilizations,** de Laurent Binet *(Grasset, 384 p., 22,90 euros).*



2021 : BICENTENAIRE DE LA MORT DE NAPOLÉON

2 voyages inédits



Avec la participation exceptionnelle de Pierre Branda de la Fondation Napoléon

Historien du Premier Empire, Pierre Branda a publié une vingtaine d'ouvrages sur cette période dont *Le prix de la gloire : Napoléon et l'argent*, plusieurs fois primé, *Les secrets de Napoléon*, une biographie remarquée de Joséphine ou encore *La saga des Bonaparte*. Il prépare une histoire de Napoléon à Sainte-Hélène à paraître en 2021. Il a également participé à de nombreux documentaires et émissions sur le sujet dont notamment plusieurs *Secrets d'Histoire*. Il dirige à la Fondation Napoléon le service Patrimoine et sera en 2021 commissaire de deux expositions majeures, l'une consacrée à Joséphine et la seconde à la mort de Napoléon.

SUR LES PAS DE NAPOLÉON EN ÎLE-DE-FRANCE

5 jours/4 nuits **Du 19 au 23 mai 2021** 1 210 € par personne*



La salle du Trône au château de Fontainebleau › J. Schwab

LES TEMPS FORTS

Visites commentées par Pierre Branda

- L'exposition « Napoléon » à la Grande Halle de La Villette
- Le musée de la Légion d'honneur
- Les Invalides et l'exposition « Napoléon n'est plus »
- Le château de Fontainebleau
- Les châteaux de Malmaison et de La Petite Malmaison

Journée thématique

- Le Paris de Napoléon

Conférence de Pierre Branda

- « Les secrets de Napoléon »

* en demi-pension, toutes excursions et visites incluses (supplément chambre individuelle : 410 €).

PAR PIERRE BRANDA

SUR LES PAS DE NAPOLÉON

De sa naissance à Ajaccio, en 1769, à sa mort à Sainte-Hélène, en 1821, les pays, régions, villes, françaises et européennes, jalonnent l'itinéraire du « Petit Caporal » devenu Empereur.



HUGUES PIOLET



Statue de Napoléon et de ses frères, installée place du Général-de-Gaulle, à Ajaccio, et réalisée en 1865 d'après les plans de Viollet-le-Duc.

STEPHANE FRANCES/ONLYFRANCE

PAR **PIERRE BRANDA**



L'ÉCLAIR ET LA FOUDRE

Pour Napoléon Bonaparte, le voyage est synonyme d'action, de danger et de gloire. De la Corse à Sainte-Hélène, son incroyable épopée ne connaît point de limites. Son premier grand périple l'amène de sa terre natale sur le continent, pour qu'il entre dans les écoles militaires du roi. Ensuite, jeune général en chef de l'armée d'Italie, il renverse toutes les armées ennemies sur son passage. L'Aigle a pris son envol : « Il vole comme l'éclair et frappe comme la foudre », dit-on alors. Puis ce sont les éternelles pyramides d'Égypte qui sont témoins de ses triomphes.

Une fois au pouvoir, il embellit sa capitale et remet en majesté palais et résidences. Mais il n'y séjourne pas longtemps, moins de cinq ans sur quinze années passées à la tête du pays. Voyageur infatigable, il est toujours sur le départ, sans cesse attiré par d'autres horizons. C'est si vrai qu'il passe presque toutes ses nuits dans son petit lit de campagne en fer et pliable.

L'Europe entière devient alors son champ de manœuvres. À la tête de ses armées, à pied, à cheval, en berline ou à bord d'un vaisseau de guerre, il se joue des frontières et impose sa loi. À Vienne, Berlin, Dresde, Madrid, Moscou ou Varsovie, il entre ainsi en vainqueur. Dans chaque ville traversée ou pays vaincu, si son passage est souvent bref, il reste dans toutes les mémoires. Les lieux de ses batailles deviennent mythiques. Et ses routes sont marquées du sceau de ses exploits – quand elles ne portent pas son nom, comme celle reliant Cannes à Grenoble, qu'il emprunte en 1815 pour reprendre le pouvoir, sans tirer un coup de fusil.

Enfin, il y a son dernier exil, celui qui le conduit, après Waterloo, à Sainte-Hélène. Sur ce fier rocher, aussi lointain qu'impressionnant, il termine comme prisonnier son voyage, mais en retrace chaque étape devant Las Cases. Devenant ainsi légendaire. ■


IMAGNO/LA COLLECTION

1 La chambre du futur Empereur.

L'ENFANCE EN CORSE

BERTRAND RIEGER/HEMIS.FR

Le 15 août 1769, la dévote Letizia Bonaparte écoute religieusement la messe à la cathédrale (3, 5) quand elle est prise de douleurs. Le pas vif, elle remonte la rue Malerba pour regagner sa maison (1, 2 et 4). Éprouvée, elle donne le jour à un garçon prénommé Napoléon pour rappeler la mémoire d'un oncle disparu. En même temps que la famille, la maison s'agrandit, devenant une demeure enviable et enviée. Six enfants y naîtront après Napoléon : Lucien, Élisa, Louis, Pauline, Caroline et Jérôme. Dans le parcours de Napoléon, la *casa* Bonaparte est incontournable. Il y reçoit une première éducation, parfois sévère. Sa mère, Letizia, n'hésite pas à corriger de sa main leste cet enfant rêveur mais parfois turbulent. Restaurée il y a peu, la maison témoigne aussi de l'importance de cette famille anoblie par le roi et entourée de plusieurs domestiques. À l'ombre des ruelles encore préservées du vieil Ajaccio, le jeune Corse connaît ses premières émotions, avant de partir pour le continent à l'âge de 10 ans. ■



2 Sa maison natale, à Ajaccio.

JEAN POPOVITCH/RMN-GRAND PALAIS



3 Le *bambino* Napoleone Buonaparte est baptisé le 21 juillet 1771 dans la cathédrale.

STAN FAUTRE/ONLYFRANCE



4 La maison des Bonaparte, dans une toile conservée au palais Pitti, à Florence.

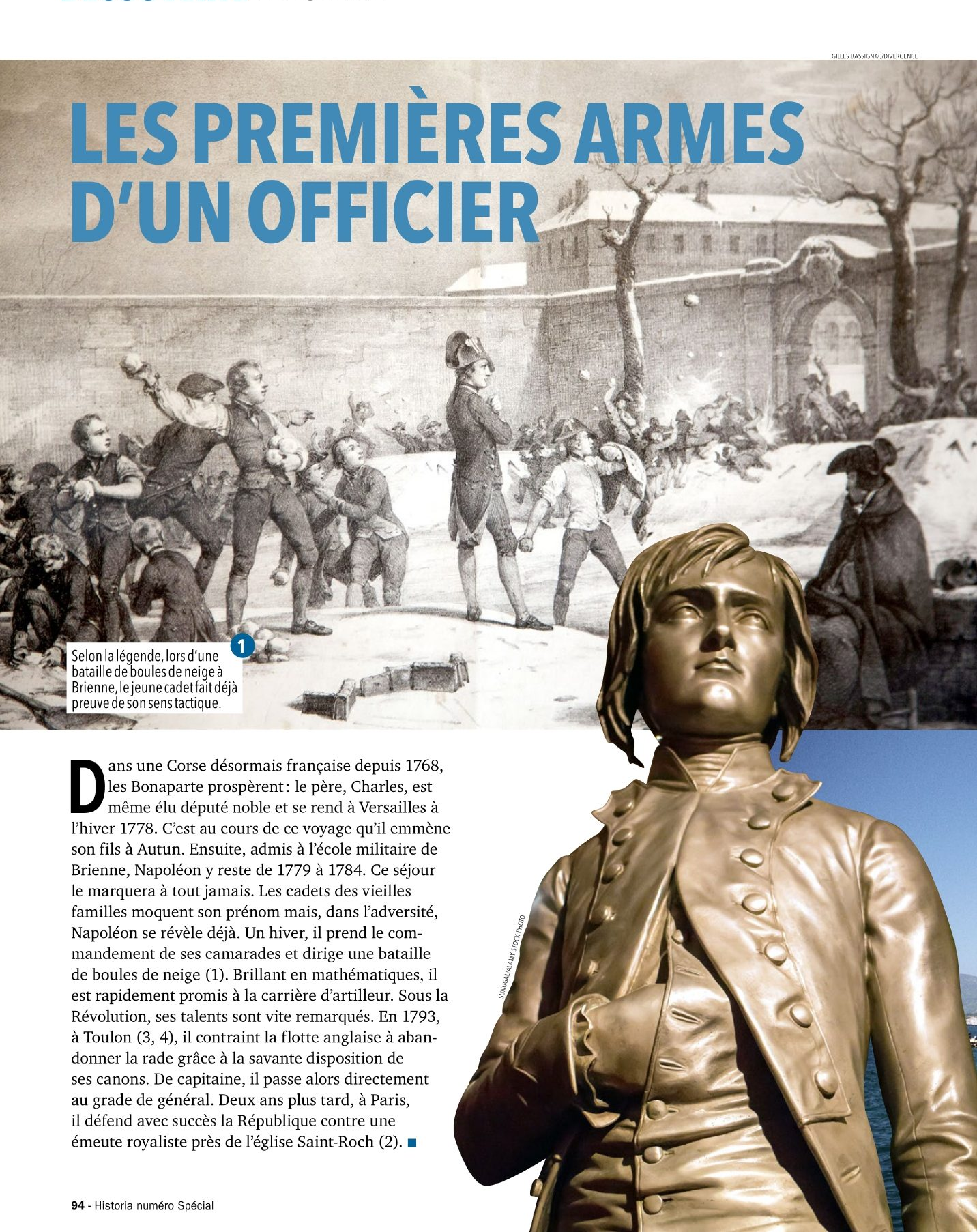
LEEMAGE

SAGAPHOTO

5 Cathédrale Sainte-Marie de l'Assomption, à Ajaccio.

GILLES BASSIGNAC/DIVERGENCE

LES PREMIÈRES ARMES D'UN OFFICIER



1 Selon la légende, lors d'une bataille de boules de neige à Brienne, le jeune cadet fait déjà preuve de son sens tactique.

SUNUGAL/ALAMY STOCK PHOTO

Dans une Corse désormais française depuis 1768, les Bonaparte prospèrent : le père, Charles, est même élu député noble et se rend à Versailles à l'hiver 1778. C'est au cours de ce voyage qu'il emmène son fils à Autun. Ensuite, admis à l'école militaire de Brienne, Napoléon y reste de 1779 à 1784. Ce séjour le marquera à tout jamais. Les cadets des vieilles familles moquent son prénom mais, dans l'adversité, Napoléon se révèle déjà. Un hiver, il prend le commandement de ses camarades et dirige une bataille de boules de neige (1). Brillant en mathématiques, il est rapidement promis à la carrière d'artilleur. Sous la Révolution, ses talents sont vite remarqués. En 1793, à Toulon (3, 4), il contraint la flotte anglaise à abandonner la rade grâce à la savante disposition de ses canons. De capitaine, il passe alors directement au grade de général. Deux ans plus tard, à Paris, il défend avec succès la République contre une émeute royaliste près de l'église Saint-Roch (2). ■

2 C'est au pied de l'église Saint-Roch, à Paris, que Napoléon, le 5 octobre 1795, écrase une insurrection royaliste. Bilan ? 300 émeutiers tués.

PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE

BENJAMIN BECHET/PINK/SAIF IMAGES

BENJAMIN BECHET/PINK/SAIF IMAGES





3 En 1793, alors capitaine, il écarte les flottes contre-révolutionnaires et s'empare de Toulon. Il sera promu général d'artillerie après ce fait d'armes.

À Rivoli Veronese, un fort autrichien construit en 1850 domine le champ de bataille de Rivoli (1797).

BERTRAND RIEGER/HEMIS.FR

L'ITALIE OU LA NAISSANCE D'UN HÉROS À L'ANTIQUE

Chapelle Saint-François-d'Assise, au château de Mombello.

RODELLA/FOTOTECA ISAL-BAMS

En 1796, il est nommé général en chef de l'armée d'Italie. Son armée manque de tout, mais il la rend glorieuse et enchaîne les victoires : Montenotte, Castiglione ou Lodi. Devant lui, les ennemis plient et connaissent le goût âcre de la défaite. Sur le pont d'Arcole (2), il donne de sa personne et manque de mourir sous le feu autrichien. Un héros flamboyant est né. Mais il veut déjà tout le pouvoir et s'installe en majesté au superbe château de Mombello (3, 4), près de Milan, en compagnie de Joséphine.

À sa cour, on danse avec élégance, mais on gouverne aussi. Sous les lambris dorés de son palais, Bonaparte n'est plus seulement général, mais un proconsul à la romaine qui administre toute la péninsule. En 1797, à la bataille de Rivoli (1), il triomphe encore et oblige l'Autriche à signer la paix. ■



2 Le pont d'Arcole, près de Vérone, un des hauts lieux de la geste napoléonienne.

BERTRAND RIGIER/HEMIS.FR

DR

4 Château de Mombello, au nord de Milan, un temps quartier général de l'état-major français.

L'ÉGYPTE : RÊVE ORIENTAL D'UN ILLUSIONNISTE

César et Alexandre s'y étaient rendus. Le nouveau conquérant ne pouvait que fouler à son tour la terre des pharaons. Une flotte immense part de Toulon et 30000 hommes débarquent à Alexandrie (3). Le 21 juillet 1798, près des pyramides (1 et 2), il anéantit l'armée mamelouke, qui occupe l'Égypte depuis des siècles. Mais ce succès est terni par un désastre maritime. En rade d'Aboukir, le 1er août, l'amiral anglais Nelson coule l'escadre française. Bonaparte est désormais prisonnier de sa conquête, et sa nouvelle campagne est un échec complet. Mais tandis que l'armée se délite, les savants et lettrés emmenés par Bonaparte accomplissent un travail considérable. L'égyptologie naît de leurs travaux, transformant ainsi la désastreuse expédition militaire en un succès intemporel. ■

STEPHANE COMPOINT/ONLYWORLD



1 Plateau de Gizeh, près du Caire.

2 Le sphinx de Gizeh fut le témoin muet de la bataille des Pyramides en 1798.

ANTOINE LORGNIER/ONLY WORLD

3 Alexandrie, prise sans coup férir, restera toujours sous la menace de la flotte anglaise.

STEPHANE COMPOINT/ONLYWORLD

1 Le château de Malmaison, près de Paris, offre un (fugace) havre de paix au conquérant de l'Europe.

GERARD BLOT/RMN-GRAND PALAIS

DU CONSULAT À L'EMPIRE VICTORIEUX

GIANNI DAGLI ORTI/AURIMAGES



2 Chambre impériale de Malmaison.

CATHERINE BIBOLLET/AKG-IMAGES





3 La bibliothèque, joyau du style Empire.

ERIC BERACASSAT/EPICUREANS



4 Col du Grand-Saint-Bernard, à Bourg-Saint-Pierre (Suisse), franchi par Bonaparte en mai 1800 avec 40 000 hommes, lors de la deuxième campagne d'Italie.

BOUVET/ANDIA.FR

Son retour d'Égypte est un vrai triomphe. À la faveur d'un coup d'État au château de Saint-Cloud, Napoléon prend le pouvoir, avant de passer le col du Grand-Saint-Bernard (4) pour battre de nouveau les Autrichiens à Marengo (14 juin 1800). Du château de Malmaison (1, 2, 3), acquis par Joséphine, il réforme ensuite la France avec succès, du Code civil à la création du baccalauréat. Ce sont les jours heureux du Consulat.

Pour affirmer son pouvoir, il se fait empereur et sacrer à Notre-Dame, le 2 décembre 1804. Mais l'Europe se ligue contre lui. Le « Dieu de la guerre » défait les coalitions. À Austerlitz (5), contre les Austro-Russes, il triomphe de façon magistrale. Puis viennent les belles victoires d'Iéna et de Friedland. Napoléon règne désormais en maître sur le continent, créant des royaumes, redécoupant les frontières et imposant un Blocus économique aux Anglais. ■

IGOR SEFR/AP/SIPA

5 Reconstituteurs à Austerlitz (République tchèque). Ne manque que le soleil…

UN PARIS À LA GLOIRE DE LA GRANDE ARMÉE



Inauguré le 15 août 1808, l'arc de triomphe du Carrousel, devant les Tuileries, célèbre la campagne d'Autriche, clôturée par la victoire d'Austerlitz.

2

BRUNO DE HOGUES/ONLYFRANCE.FR

Napoléon aime l'air frais, l'eau et l'espace. Pour aérer sa capitale, il trace la rue de Rivoli, fait édifier en 1807 un premier pont d'Austerlitz ou projette de réaliser de majestueuses fontaines. Mais il aime aussi les monuments inspirés de l'Antiquité pour célébrer l'héroïsme de ses soldats. Après Austerlitz, il leur dit : « Vous ne rentrerez dans vos foyers que sous des arcs de triomphe. » Il tient promesse et met en chantier deux arcs de triomphe. Le premier, au carrousel du Louvre, imite l'arc de Constantin, à Rome. Près de ses arcades, il passe en revue sa Garde impériale tous les dimanches. La construction du second, le plus important, commence en 1806 à l'Étoile, pour ne s'achever que trente ans plus tard. Dans la pierre sont désormais gravés pour toujours les noms de ses plus belles victoires. ■



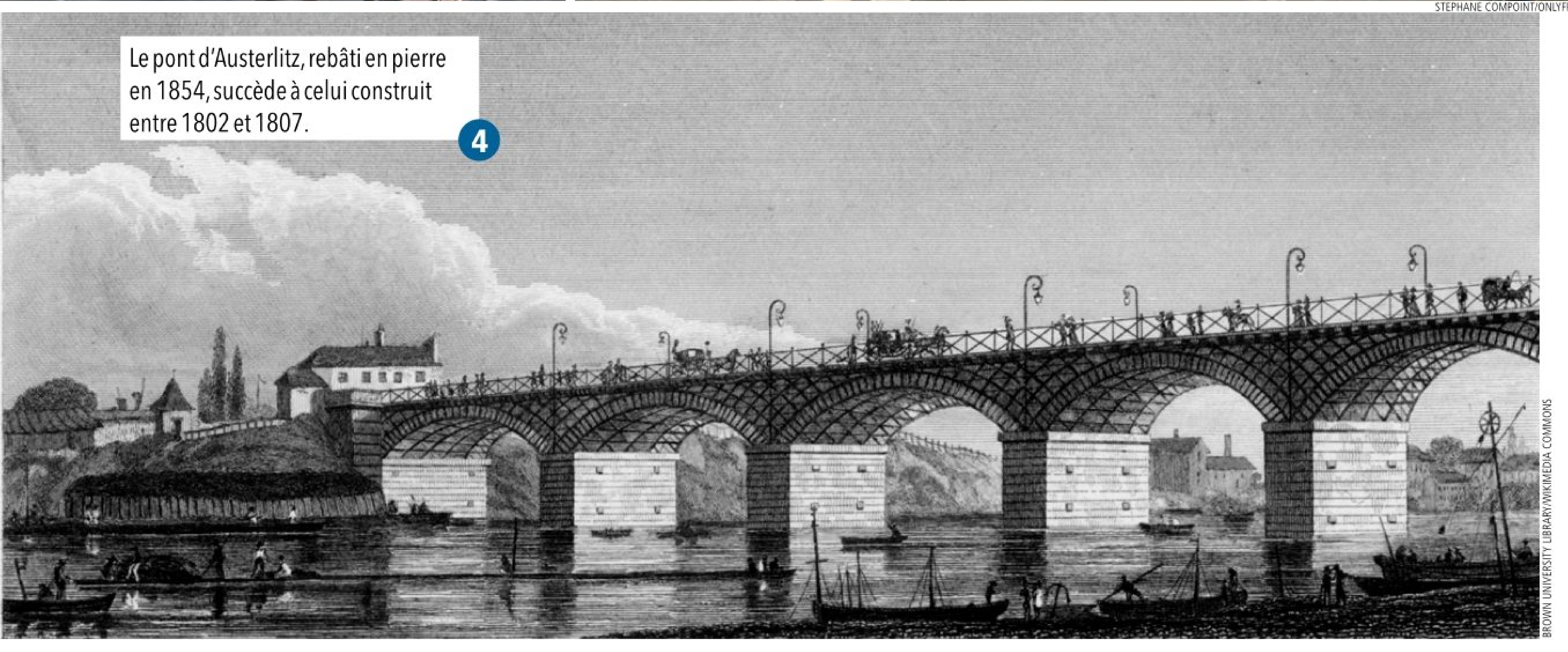
L’arc de triomphe de l’Étoile, construit de 1806 à 1836, célèbre le souvenir des victoires des armées françaises.



Le percement de la rue de Rivoli, ordonné par Napoléon, préfigure les grands travaux menés sous le règne de son neveu, Napoléon III.

STEPHANE COMPOINT/ONLYFRANCE.FR

Le pont d’Austerlitz, rebâti en pierre en 1854, succède à celui construit entre 1802 et 1807.



BROWN UNIVERSITY LIBRARY/WIKIMEDIA COMMONS

L'AUTRICHE : LE SÉSAME DE WAGRAM

1 Champ de bataille de Wagram, près de Vienne.

En 1809, les armées françaises luttent difficilement en Espagne contre une population insurgée quand l'Autriche ouvre un second front. Si Napoléon atteint Vienne assez facilement, son armée est très près d'être défaite à Essling. Fauché par un boulet, le glorieux maréchal Lannes succombe. Si le désastre est évité, il faut cependant repasser le Danube. La seconde offensive est mieux préparée. Après un passage du fleuve plus réussi, les 5 et 6 juillet, à Wagram (1), les troupes françaises, appuyées par une immense artillerie, engagent un feu nourri. Mais deux jours d'intenses combats sont nécessaires pour arracher la victoire quand, enfin, l'armée prend pied sur le plateau de Wagram (2). Napoléon s'installe alors au château de Schönbrunn (3, 4), à Vienne, pour attendre une paix qui sera signée quelques semaines plus tard. Divorcée de Joséphine, il épouse en 1810 la fille de l'empereur d'Autriche, Marie-Louise, afin de consolider la nouvelle alliance qu'il vient de nouer avec cet ancien ennemi. ■


3 Salon impérial du château de Schönbrunn, à Vienne.

BRIDGEMAN IMAGES

2 La tour de Markgrafneusiedl, témoin des furieux combats de Wagram.

AURIMAGES

RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER



4 C'est au château de Schönbrunn, cœur de pierre de la dynastie Habsbourg, que Napoléon, après la victoire de Wagram, signe un traité entre l'Empire français et l'Autriche.

LOIS LAMMERHUBER-PHOTOAGENTUR LAMMERHUBER/LA COLLECTION

WESTEND61/PHOTONONSTOP

1 Le Kremlin, à Moscou, dernier refuge de l'Empereur avant la tragique retraite de la fin de 1812.

LE GÉANT FACE AU GÉNÉRAL HIVER

2 La Berezina, affluent du Dniepr, longée, par temps clément, par des reconstituteurs.

3 Monument commémoratif de la bataille de la Berezina.

SERGEI GRITS/AP/SIPA

En 1812, Napoléon est heureux. Il chérit son fils, le roi de Rome, né un an plus tôt. Mais une puissance continentale lui résiste encore : la Russie. Pour la mettre au pas, il rassemble 600 000 hommes et passe le Niémen en juin. Trois mois plus tard, il s'ouvre la route de Moscou et entre dans une ville ravagée par un incendie allumé par les Russes. En dépit de ce succès, son ennemi est implacable. Et, malgré la défaite, le tsar continue la guerre. Après un mois passé au Kremlin (1), Napoléon décide de revenir sur ses pas. Mais, en chemin, le thermomètre chute. L'effroyable retraite de Russie débute. Dans la neige, les hommes tombent et meurent. L'Empereur remporte une dernière victoire en réussissant à traverser le fleuve Berezina (2, 3), grâce à ses pontonniers. Mais toute l'armée ne peut passer, et des milliers de traînards périssent noyés quand les ponts s'écroulent. Ce nom sinistre devient synonyme de désastre. ■



NATALIA FEDOSENKO/TASS/SIPA USA/SIPA

SHUTTERSTOCK/SIPA

LA CHUTE DE L'AIGLE



1 Le palais des Mulini, siège d'une bien modeste cour impériale entre avril 1814 et février 1815.

ERIC VANDEVILLE/AKG-IMAGES

En deux ans le grand Empire s'écroule. En 1814, Napoléon est exilé à l'île d'Elbe. Mais, dans son palais des Mulini (1), il se sent menacé et n'y reste pas longtemps. En mars de l'année suivante, il se lance dans une nouvelle aventure et réussit un incroyable retour. En vingt jours, il reprend le pouvoir aux Bourbons – sans tirer un coup de fusil. Mais le vol de l'Aigle se termine à Waterloo (2). Les ailes brisées, il est envoyé à Sainte-Hélène (3). Pour empêcher une évasion, il est gardé par des milliers de soldats et une puissante escadre. Sur ce rocher perdu de l'Atlantique sud, il reste prisonnier six ans avec quelques derniers compagnons. Face au gouverneur Hudson Lowe, il lutte pied à pied pour conserver son rang et réussit à imposer le respect. Dans sa maison de Longwood (4), il écrit, dicte et médite aussi sur son passé, tout en espérant encore revenir, mais il perd son dernier combat contre la maladie. Affaibli par son ulcère à l'estomac, il rend son dernier soupir le 5 mai 1821. ■

Champ de bataille de Waterloo, près de Bruxelles. 2

ALAIN KAUFFMANN/HEMIS.FR

C'est à Sainte-Hélène, dans l'Atlantique sud (à 1 850 km environ à l'est des côtes de la Namibie) que s'achève l'existence terrestre de Napoléon. La légende peut alors naître…

3

4

Longwood, ultime demeure de l'Empereur à Sainte-Hélène.

AGAMI PHOTO AGENCY/ALAMY STOCK PHOTO



1 La façade et le dôme de la cathédrale des Invalides, un chef-d'œuvre signé Jules Hardouin-Mansart (1646-1708).

INVALIDES : LE REPOS DU GUERRIER

2 Intérieur de la cathédrale des Invalides.

F1ONLINE/ANDIA.FR

Dans son testament, Napoléon demande à être inhumé sur les bords de la Seine, au milieu du peuple français qu'il avait tant aimé. Mais en 1815 son corps reste à Sainte-Hélène. Tandis qu'il repose à l'ombre de ses peupliers, sa légende prend son envol, ne faisant que croître d'année en année. En 1840, une expédition française ramène ses cendres et le 15 décembre, son cercueil entre à Saint-Louis des Invalides lors d'une cérémonie grandiose. Beaucoup de ses anciens soldats sont présents et le pleurent. « Rentrons mourir après cela » dira l'un d'eux. Il faut plus de vingt ans pour construire la crypte qui abrite aujourd'hui son monumental sarcophage en marbre de porphyre. Inauguré en 1861 par son neveu Napoléon III, son tombeau a été depuis visité par des millions de visiteurs, anonymes comme prestigieux. ■

EMERIC FOHLEN/HANS LUCAS



3 Crypte et tombeau de Napoléon, réalisés par l'architecte Louis Visconti (1791-1853).

LEEMAGE.COM

PAR ROBERT KASSOUS

SI NAPOLÉON A PRIS DES CHEMINS PEU FRÉQUENTÉS, L'ITINÉRAIRE PERMET AUJOURD'HUI DE DÉCOUVRIR L'ARRIÈRE-PAYS PROVENÇAL.

LA ROUTE NAPOLÉON EN SLOW TOURISME

AVANT DE PARTIR

S'INFORMER

Fondation Napoléon
7, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris (5e).
Tél. : 01 56 43 46 00 ;
fondationnapoleon.org

Le Souvenir napoléonien
82, rue de Monceau, Paris (8e). Tél. : 01 45 22 37 32 ;
www.souvenirnapoleonien.org

Musée Napoléon
34, rue de l'École-Militaire, Brienne-le-Château (Aube).
Tél. : 03 25 27 65 80.

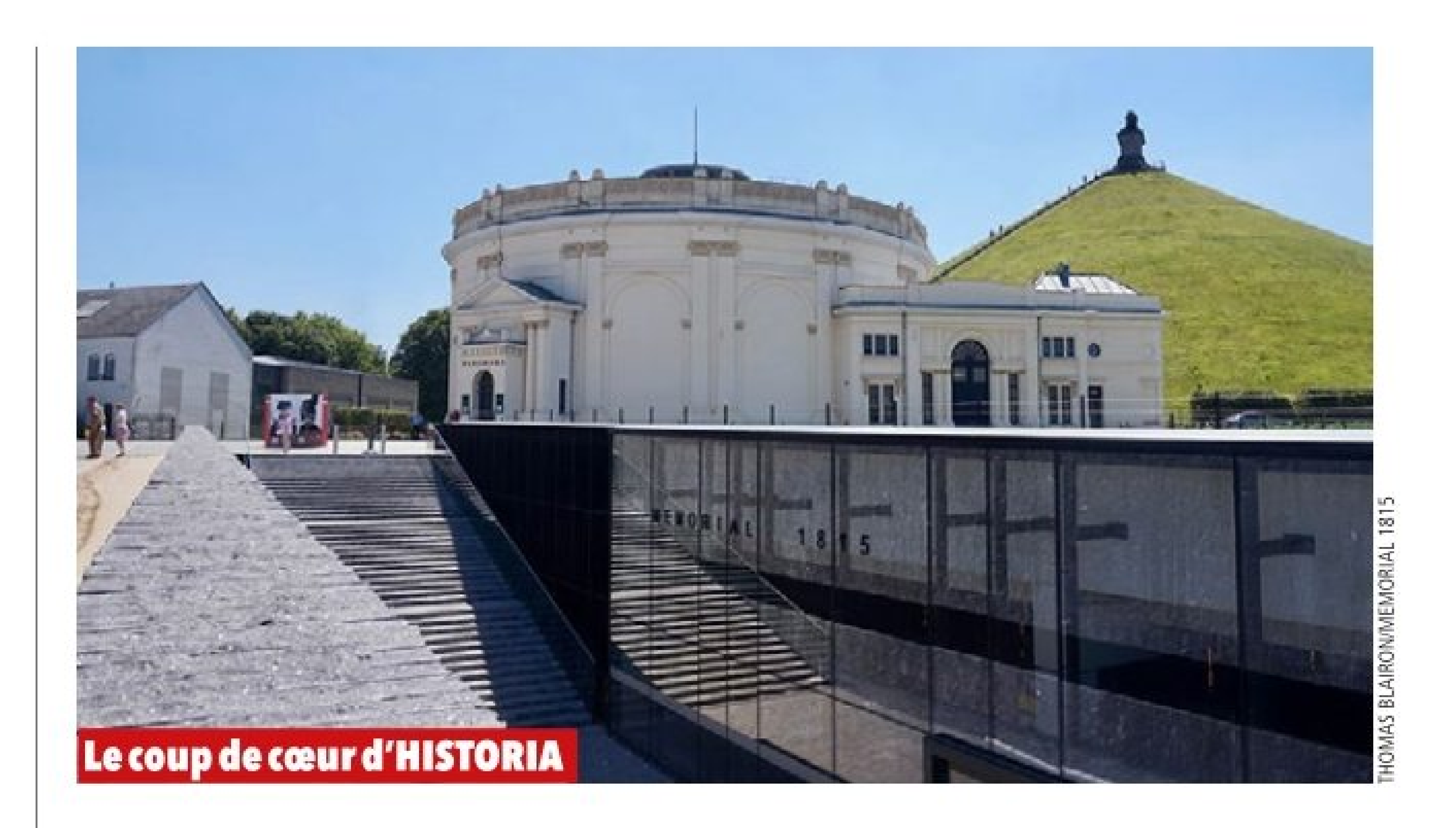
FÊTES ET TRADITIONS

1er mars : anniversaire du débarquement de Napoléon à Golfe-Juan, qui marque le début des Cent-Jours, le 1er mars 1815.
5 mai : anniversaire de la mort de l'Empereur. Célébrations à Sainte-Hélène et aux Invalides.
18 mai : anniversaire de l'élévation à la dignité impériale du consul Bonaparte.
18 juin : reconstitutions de la bataille de Waterloo.
13-15 août : naissance de Napoléon (le 15). Journées napoléoniennes à Ajaccio.
7 septembre : commémoration, en France et en Russie, de la bataille de Borodino, dite aussi bataille de la Moskova.
14 octobre : reconstitution de la bataille d'Iéna en 1806 (dans le Land de Thuringe, en Allemagne).
2 décembre : reconstitution de la bataille d'Austerlitz à Saint-Cyr Coëtquidan par les élèves officiers.
27 décembre : célébration du 83e anniversaire du Souvenir napoléonien de Nice.

RECONSTITUTION DE LA BATAILLE DE WATERLOO

Le prochain grand rendez-vous est prévu en juin 2021 au Mémorial Waterloo 1815 (les dates seront précisées ultérieurement par les organisateurs). Ce sera l'occasion, pour des centaines de reconstituteurs, de rejouer les scènes de combats du 18 juin 1815. Les visiteurs pourront déambuler dans les campements, faire connaissance avec les nombreuses associations de reconstitution historique qui viennent du monde entier pour cette rencontre impériale. Trois bivouacs sont à découvrir : celui des alliés à la ferme d'Hougoumont, ainsi que deux bivouacs français au pied de la butte du Lion, et au dernier quartier général de Napoléon. Démonstrations, tirs au fusil et au canon, concerts de la Garde impériale, sans oublier la traditionnelle reconstitution des combats seront au programme.
MÉMORIAL WATERLOO 1815 : Route du Lion 1815, 1420 Braine-l'Alleud (Belgique).
Tél. : + 32 2 385 19 12 ;
www.waterloo1815.be/reconstitution-bataille-de-waterloo


SANDRINE FERAUGE

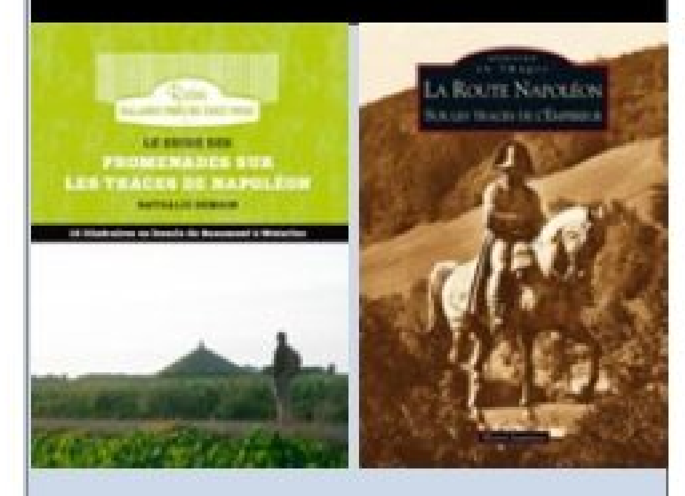


Le coup de cœur d'HISTORIA
THOMAS BLAIRON/MEMORIAL 1815

LA ROUTE NAPOLÉON 5 JOURS, 4 NUITS

JOUR 1 : Juan-les-Pins. Le départ sera donné au pied de la stèle installée sur le port et qui indique que « Ici débarqua Napoléon le 1er mars 1815 ». Longue de 314 kilomètres pittoresques entre mer et montagne, la route Napoléon (RN 85) est devenue en 1932 le premier itinéraire routier touristique en France. Arrivée à Cannes. C'est ici que Napoléon a bivouaqué, le 1er mars. Sur l'église de Notre-Dame-du-Bivouac, une plaque commémorative a été installée. Direction l'île Sainte-Marguerite. On y découvre quatre fours à boulets construits en 1794. JOUR 2 : départ pour Grasse. C'est sur le plateau de Roquevignon que l'Empereur a passé sa deuxième nuit. Un incontournable : le musée international de la Parfumerie. On y trouve, entre autres, un flacon dont le bouchon a la forme du chapeau de Napoléon ou encore l'eau de Cologne de Napoléon à Sainte-Hélène. Les jardins de la princesse Pauline, qui jouxtent le musée, valent le détour. Arrivée à Saint-Vallier-de-Thiey. JOUR 3 : le matin, visite de la bourgade médiévale, point de départ de nombreuses randonnées. On peut découvrir notamment les grottes de Baume Obscure. Concernant le passage de l'Empereur, un banc de pierre porte l'inscription « Napoléon s'est assis ici le 2 mars 1815 ». L'après-midi, direction Castellane, dans les gorges du Verdon. À voir : la plaque Napoléon au 34, rue Nationale. JOUR 4 : Digne-les-Bains, capitale de la lavande. Continuation vers Gap en passant par Sisteron. Découverte du domaine de Charance, une plaque commémorative, rue de France, indique où l'Empereur a passé la nuit. JOUR 5 : visite de Corps, où il séjourna deux nuits, puis La Mure, Vizille et son musée de la Révolution, avant d'arriver à Grenoble, où l'auberge Napoléon attend toujours le visiteur. Fin du périple.
INFOS PRATIQUES : en train, Paris-Juan-les-Pins à partir de 48 €. En voiture, Paris-Juan-les-Pins : 916 km via l'A6 et l'A7.

NOTRE SÉLECTION DE GUIDES



Le Guide des promenades sur les traces de Napoléon
Des balades, de 8 à 15 km, dans les pas de Napoléon. Par Nathalie Demain (Racine, 14,90 euros).

La Route Napoléon. Sur les traces de l'Empereur.
De Golfe-Juan à Grenoble, l'auteur, Henri Joannet, a suivi l'Empereur (Éd. Sutton, 21,30 euros).

OÙ DORMIR ?

1. Auberge Napoléon

C'est ici que Napoléon Bonaparte posa ses valises le 8 mars 1815 en arrivant à Grenoble. On y sert les grands classiques de la cuisine française, à base de produits locaux. Menu complet à partir de 49 euros.
■ 7, rue Montorge, Grenoble.
Tél. : 04 76 87 53 64.

2. Hôtel Napoléon *****

Cet hôtel de luxe se situe à deux pas de l'arc de Triomphe. De style Empire, chambres et suites célèbrent le confort et l'élégance. À partir de 400 euros la nuit.
■ 40, av. de Friedland, Paris (8e).
Tél. : 01 56 68 43 21 ;
www.hotelnapoleon.com

OÙ SE RESTAURER ?

3. Restaurant Stará pošta

Cet établissement fait partie du complexe historique d'Austerlitz. Menus à partir de 20 euros.
■ 109, Kovalovice 109, Brno (Rép. tchèque). Tél. : + 420 517 375 985 ;
www.staraposta.cz

4. Le Procope

Voici le plus vieux café de Paris (1686). Cherchez dans les salons, on y trouve un chapeau de Napoléon ! Menus à partir de 21,90 euros.
■ 13, rue de l'Ancienne-Comédie, Paris (6e). Tél. : 01 40 46 79 00 ;
www.procope.com



1. DR


2. DR

3. DR


4. STUDIO NOEL BOUCHUT/LE PROCOPE

SHOPPING…

1. Au plat d'étain

Cette boutique est connue depuis 1775 pour ses plats en étain gravés. Elle s'est spécialisée dans les soldats de plomb et figurines de collection. Celles-ci, de très bonne facture, couvrent tous les conflits, mais les plus collectionnées restent celles de la période napoléonienne. Le prix d'une pièce peinte à la main commence à moins de 20 euros.
■ 16, rue Guisarde, Paris (6e).
Tél. : 01 43 54 32 06.

2. Anticstore

Ce lieu d'exposition regroupe de nombreux antiquaires. Mobilier, tableaux, argenterie… la période Empire reste très prisée des collectionneurs en quête de pièces rares et de qualité.
■ 94, bd Barbès, Paris (18e).
Tél. : 09 54 42 31 29 ;
www.anticstore.com


1. DR

2. DR

3. DR

3. Miel Napoléon

Symboles d'immortalité ou de résurrection, les abeilles étaient l'emblème de Napoléon. Cette entreprise familiale propose depuis 1905 une large gamme de miels fabriqués en France (de fleurs, de forêt, de montagne, etc.). Mais pas seulement : pastilles, pralines, biscuits ou pollen raviront également vos papilles gustatives.
■ Mielnapoleon.com

4. Librairie historique Clavreuil

C'est l'une des grandes adresses françaises en la matière. Une place importante est consacrée à la Révolution française et au Premier Empire.
■ 82, rue Bonaparte, Paris (6e).
Tél. : 01 43 26 71 17 ;
www.clavreuil.fr

MOTS FLÉCHÉS

en partenariat avec cruciverbiste.club

par Pascal Wion



- Haut lieu de la civilisation inca
- Navire espagnol / Capitale de l'Empire inca
- Déesse grecque / Anciens Grecs
- Tubercule comestible du Pérou / Courroux
- L'Empire inca s'étendait sur une partie de ce pays
- Vautour d'Amérique du Sud
- Déchiffrée / Conquistador qui conquit l'Empire inca
- Beauté de l'Amazonie / Dieu du Soleil
- Une partie seulement de l'empire / Fiancée
- Bien emballé / A son maître
- Langue ancienne / Petit porteur
- Ensuite / Désert du Pérou connu pour ses géoglyphes
- On y séchait le maïs / Symbole du scandium
- Lac de Lombardie / Dans les règles
- Bosco lui a fait porter la culotte
- Pâte alimentaire originaire des montagnes
- Souverain
- Célèbre désert du Chili
- Les ancêtres des Incas venaient de là
- Caravelle de Christophe Colomb / Blessa
- Ville du Pérou fondée en 1535 par Pizarre
- Casques de conquistadors
- Forme d'avoir
- Départ de slalom / Article
- Inca quand il est interpariétal
- Citron, melon ou citrouille
- Les Incas ont construit celle de Saqsaywaman
- Hésitai
- Système d'échange pratiqué par les Incas
- Tête de condor / L'Amazone à sa source
- Ferrure / Point chaud
- Existes sous une autre forme
- Titre de Paul McCartney / Fait la une du journal
- Site archéologique / Mot d'enfant
- Indien d'Amérique / Paniers d'osier
- Chaîne arpentée par les Incas / Total
- Atahualpa fut leur dernier empereur
- Couche de glace
- Reçoivent des fleurs / Donne un air halluciné
- Pronom / Plante cultivée par les Incas
- Les Incas les élevaient / Inca quand ça vient après
- Peut faire une boulette
- Ce qu'étaient les Incas pour les conquistadors

	H		A		I		T		C	
C	O	M	M	A	N	D	E	U	R	S
	S	E	I	G	N	E	U	R	I	E
E	P	I		E	E	S	T	I		I
	I	R	E		S	T	O		A	N
E	T		P	U		R	N		N	
	A	V	E		R	I	I	O	N	S
P	L	I	E	E		E	Q	U	I	N
	I	L		P	A	R	U		H	I
P	E	S	T	E		S	E	T	I	F
	R		E	L	A		S	E	L	
I	S	O	M	E	R	E		N	E	F
		S	P	E	C	I	F	I	E	E
I	O	T	L	S		N	U	R	S	E
	R		I		P	S	I			
A	D	R	E	T		T				
	R	U	R	A	L	E	S			
D	E	S		L	A	I	E			
		A	R	C	O	N	S			

Solution du numéro 53



8, rue d'Aboukir, 75002 Paris.
Service abonnements France : 01 55 56 70 56.
www.historia.fr - Tél. : 01 70 98 19 19.
Pour joindre votre correspondant, veuillez composer le 01 70 98 suivi des quatre chiffres figurant à la suite de chaque nom.
Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel.
Directeur général : Philippe Menat.
Directeur éditorial : Maurice Szafran.
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie.
Directeur délégué : Jean-Claude Rossignol.
Service abonnements : *Historia Spécial*, service abonnements, 4, rue de Mouchy, 60438 Noailles Cedex.
Tél. France : 01 55 56 70 56 ; étranger : 00 33 1 55 56 70 56.
Tarifs France : 1 an, 6 numéros + *Historia* (mensuel) 10 numéros + 1 numéro double : 88 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304.
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays nous consulter.
Anciens numéros : Sophia Publications, BP 65, 24, chemin Latéral, 45390 Puiseaux. Tél. : 02 38 33 42 89.
RÉDACTION – Rédacteur en chef : Éric Pincas (1939). **Rédacteur en chef adjoint chargé des *Spéciaux* :** Victor Battaggion (1940), **assistante :** Florence Jaccot (1923). **Secrétaires de rédaction :** Alexis Charniguet (1946), Xavier Donzelli (1945), Jean-Pierre Serieys (1947). **Directeur artistique :** Stéphane Ravaux (1944) ; **rédacteur graphiste :** Nicolas Cox (1943).
Rédactrices photo : Ghislaine Bras (1942), Anne-Laure Schneider (1941).
Rédactrice web : Véronique Dumas, (vdumas@sophiapublications.fr).
Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Olivier Coquard, Bruno Dumézil, Patrice Gélinet, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Laurent Vissière.
Responsable administratif et financier : Nathalie Tréhin (1916).
Comptabilité : Teddy Merle (1918).
Directeur des ventes et promotion : Valéry-Sébastien Sourieau (1911) ; **ventes messageries :** VIP Diffusion Presse – Frédéric Vinot (nº Vert : 08 00 51 49 74).
Responsable marketing direct : Linda Pain (1914) ;
Responsable gestion abonnements : Isabelle Parez (1912).
Fabrication : Christophe Perrusson.
Régie publicitaire : Mediaobs – 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris. Fax : 01 44 88 97 79.
Directeur général : Corinne Rougé (01 44 88 93 70, crouge@mediaobs.com) ; **directeur commercial :** Christian Stéfani (01 44 88 93 79, cstefani@mediaobs.com) ; **publicité littéraire :** Quentin Casier (01 70 37 39 75, qcasier@mediaobs.com). www.mediaobs.com
Impression : BLG (Toul). Imprimé en France/Printed in France.
Dépôt légal : juillet 2020. © Sophia Publications. Commission paritaire : nº 0321 K 80413. ISSN : 2114-544X.
Historia Spécial est édité par la société Sophia Publications.
Ce numéro comporte un encart abonnement *Historia* sur les exemplaires kiosque France et un encart abonnement Edigroup sur les exemplaires kiosque Suisse et Belgique.
Photo de couverture : Éric Fabrer/ Divergence ; DPA/ABACA.





Origine du papier : Autriche.
Taux de fibres recyclées : 0 %.
Eutrophisation : PTot = 0,008 kg/tonne de papier.